L'EXPRESS

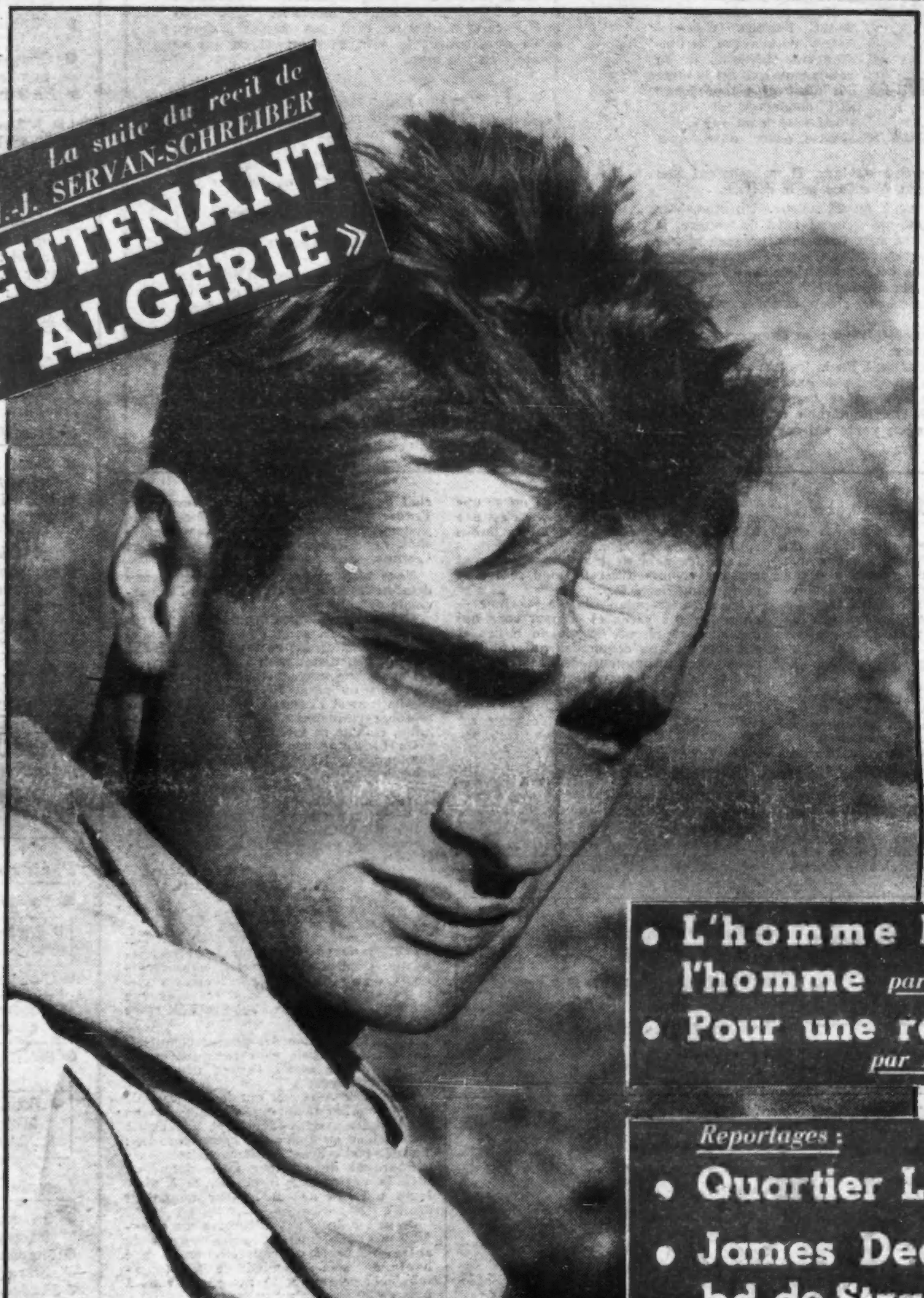
INSTITUT FRANÇAIS DU ROYAUME-UNI
BIBLIOTHÈQUE
0828
QUEENSBERRY PLACE, LONDON, S.W.7

15 MARS 1957. — N° 299

100 FR. ALGERIE, TUNISIE MAROC : 100 FR.

La suite du récit de J.-J. SERVAN-SCHREIBER

« LIEUTENANT EN ALGÉRIE »



- L'homme livré à l'homme *par F. MAURIAC*
- Pour une revanche *par Alfred SAUVY*

Reportages :

- Quartier Latin 57
- James Dean, 42 bd. de Strasbourg

Un soldat de l'armée d'Algérie
« Quelle paix sera possible ici ?... et, qu'est-ce que cette guerre fera de moi ? »
(Garcia dans « L'Espoir ».)

* * * * *

La lettre de "L'Express"

Un soleil affectueux perce les vitres. Une jeune secrétaire rêve en feuilletant un magazine... L'atmosphère est légère, détendue. Les garçons sont aimables, les filles ont des blouses fraîches. L'une d'elles raconte, scandalisée, sa visite au « Club James Dean ». A la « une » de « France-soir », que l'on apporte, Rainier et Grâce de Monaco sourient.

Nous nous amusons, en lisant l'article d'Alfred Sauvy, de la verve, de l'indignation juvénile, de la véhémence que cet homme qui n'est plus tout jeune sait conserver dès qu'il s'intéresse à un sujet.

Et puis, soudain, le drame entre dans mon bureau.

Un visiteur arrive d'Alger. Il ne convient pas de donner son nom, ni même de le décrire.

Simplement : c'est un Monsieur. Un monsieur calme, très calme, strictement vêtu de sombre. Il est Français. D'une voix tout unie, presque monotone, presque impersonnelle, il parle. Dans quelques heures il rejoindra cette terre algérienne à laquelle il est profondément attaché.

Il ne peut pas écrire : son courrier est intercepté.

Il ne peut pas téléphoner : sa ligne est écoutée.

Alors, il est venu.

Il a le sentiment qu'à Paris les hommes qui sont ou qui devraient être les plus exactement informés se bouchent les oreilles, se bandent les yeux — parce qu'elle doit être intolérable cette réalité algérienne, lorsqu'on en porte fût-ce une parcelle de responsabilité.

Ce soir, il sera à Alger. En rentrant chez lui, il peut être abattu par son chef d'ilot, qui a droit au port d'armes, et qui se ferait une joie de le confondre, la nuit venue, avec un terroriste ; il peut être interrogé par les paras.

Interrogé n'est pas le mot qu'il emploie, malgré l'extrême modération de son vocabulaire.

Mais son problème personnel lui paraît de peu de poids. S'il l'évoque, c'est pour bien faire comprendre pourquoi les Groupes de Protection Urbaine (G.P.U.) on les appelle déjà, dit-il, Guépéou.

Il n'élève pas la voix, il raconte. Et ce qu'il dit, il ne demande pas qu'on l'imprime. Non. Juste qu'on le sache, que quelques hommes le sachent, ceux qui — bien ou mal — incarnent aujourd'hui la France et dont il ne peut pas arriver à croire qu'ils s'endorment le soir, s'ils savent ce qui se commet en son nom.

Un cycliste apporte une enveloppe. C'est l'article de François Mauriac, en forme de lettre à l'auteur de « Contre la Torture ».

La police ? Mon visiteur a un bref sourire. Aujourd'hui, tomber entre les mains de la police, pour un suspect, c'est ce que l'on peut appeler une chance.

Nous restons silencieux, comme absorbés par notre honte... et par nos souvenirs.

Le visiteur se lève, presque confus de cette pierre noire qu'il vient de déposer.

De ce qu'il a dit si précisément, rien ne peut être reproduit ici cette semaine. Mais d'autres que nous l'ont entendu. D'autres, qui assument dans ce pays des charges immenses. Ceux-là savent maintenant, s'ils l'ignoraient, de quoi ils se rendent coupables, de quel signe d'infamie ils ont marqué les jeunes hommes qu'ils abandonnent à l'instinct de violence et qui auront le droit de venir leur dire un jour :

« Voilà ce que vous avez fait de nous... »

Bonne nuit messieurs, ô ministres intègres...

F. G.

Quelques réserves

Ce n'est pas sans appréhension que j'attendais la parution des articles du lieutenant Servan-Schreiber. J'avoue que mes craintes n'étaient pas justifiées — car il a su dans ce premier texte admirablement dépeindre l'ambiance dans laquelle nous avons vécu — et j'espère que ce « pavé dans la mare » aura de profondes résonances.

Toutefois, je veux faire quelques réserves.

Je suis étonné que le lieutenant Servan-Schreiber ne *veuille* pas parler de tortures. Le moindre de nos « 2e classe », savait et connaissait la façon dont les suspects étaient, et sont encore, traités par la brigade de gendarmerie de S..., par exemple. Dès le mois de juillet, nous étions fixés quand les cris d'horreur et d'épouvante emplissaient tout le village (...).

Quant aux vies humaines — malgré M. François-Poncet qui prétendait, dans « Le Figaro » cet été, que les accidents sur les routes étaient cause de plus de morts que la guerre d'Algérie — je dis que c'est une infamie. Car ceux qui sont morts là-bas sont morts *pour rien.*

Tous les gars de ma Compagnie sont revenus vivants. C'est là, mon seul titre de légitime fierté (...).

Ici, en métropole — la vie continue — on pense aux vacances et pour ceux qui ont encore présente la vie de là-bas et qui songent aux camarades qui ont pris notre place, un immense dégoût nous soulève et le plus tranquille deviendrait facilement anarchiste... ou, pour beaucoup, fascistes.

Mais que l'on se rassure le pays est amorphe. Et, c'est pour cela que cette série d'articles mérite des éloges.

Guy Dumoulin,
Ancien du Vercors. Rappelé en Algérie en tant que Capitaine de Cavalerie (réserve). Affecté au 3/546 D.B.F.A.

Le combattant et l'assassin

(...) Je viens de revoir un jeune ami, chef de district à Madagascar, revenu en France pour six mois après s'être donné jusqu'à l'épuisement à ses chers Malgaches, dont il a su gagner la confiance et l'estime.

Nous n'étions pas ensemble depuis une demi-heure et il me traitait déjà d'« anarchiste de salon ».

Motif : mon admiration pour les prêtres de Souk-Ahras, coupables d'avoir soigné des musulmans à... non : « hébergé des assassins », disait mon interlocuteur.

Dans une guerre, même baptisée « pacification » où passe la frontière entre le combattant et l'assassin ? Ces prêtres auraient certainement soigné votre Geronimo, comme sa victime.

On ne gagne pas les guerres ainsi, le commandant Henry a raison, mais on conquiert le monde.

Si le christianisme s'étend sur toute la surface du globe, ce n'est pas grâce à ceux qui n'y ont vu qu'une armure sociale, en éliminant ce que le cynisme maurrassien appelle « Les poisons du Magnificat ».

Mlle Smith,
Paris.

La tête haute

(...) Permettez à un ancien du 151e R.I. 2e D.I.M. de vous adresser ses remerciements. Capitaine (47 ans), je craignais aussi d'être rappelé. Il est certain que si j'avais été rappelé, mon point de vue aurait rejoint le vôtre et j'aurais dit entre autres à mes gars :

« Vous n'êtes pas ici pour reconquérir un territoire, mais pour reconquérir des âmes et faire aimer l'esprit démocratique de la France. »

Je suis de ceux qui ont la faiblesse de ne pas oublier la loyauté des musulmans pendant les années 1940-45 et leur esprit de sacrifice au cours des campagnes de : Tunisie-Italie-France-Allemagne.

Pourquoi ne pas leur avoir donné en 1945 la nationalité française, ce à quoi leurs milliers de morts leur donnaient droit ?

Je ne voudrais pas m'étendre sur ce sujet, mais simplement rappeler que si nous autres Français pouvons circuler la tête haute, après la débandade de 1940 (appelons cela comme cela) nous le devons à plus de 50 % aux musulmans.

Vous avez fait en A.F.N. ce que j'aurais aimé entreprendre et pour cela je vous en suis reconnaissant.

G. Wiessler,
Paris.

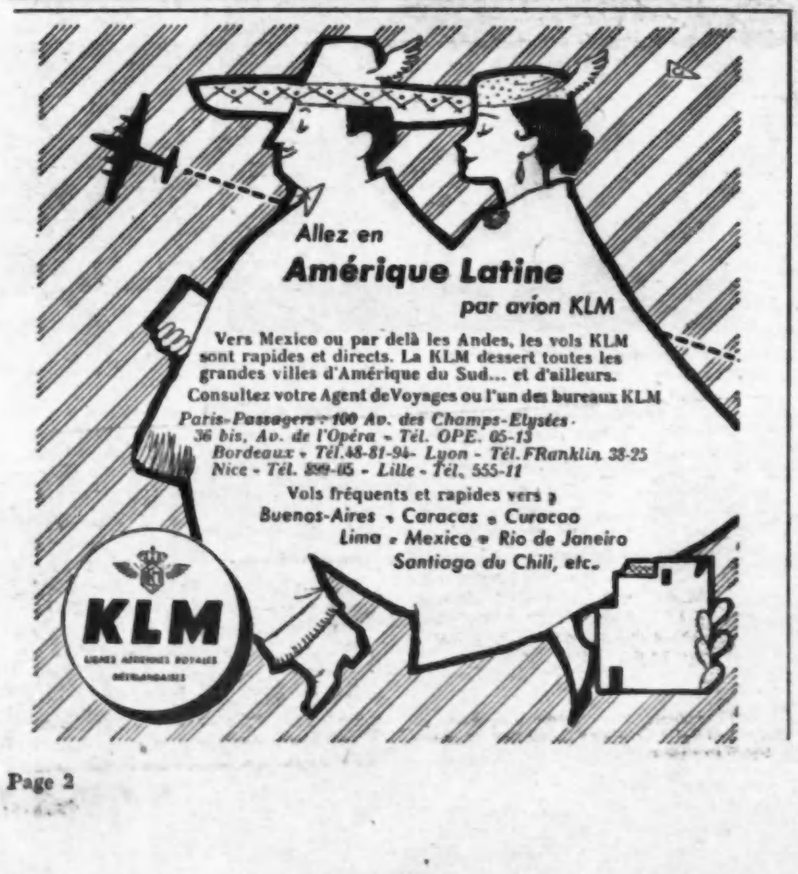
Un peu d'espoir

(...) Mes plus vives félicitations à J.-J. Servan-Schreiber pour sa « rentrée » : que « L'Express » continue dans cette ligne, cela redonne un peu d'espoir à ceux que l'actuelle politique française — et socialiste — de M. Mollet écœure au plus haut point.

Jean-M. Rouger,
Résidence Universitaire,
Antony.

Suite du courrier page 35

Vous cherchez un ingénieur ? *Si vous cherchez des ingénieurs ou des techniciens servez-vous des Petites Annonces de* « L'EXPRESS » *(voir p. 35).* Elles sont lues chaque semaine par les cadres dont vous avez besoin.



Tirage des I.P.R. (R. Séguin) 10, r. du Faub.-Montmartre, PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

Vous trouverez dans ce numéro :

- Le Courrier .... pp. 2 et 35

Les Affaires françaises

- La Semaine.
- Radicaux : la question essentielle .... p. 3
- M. Guy Mollet à perpétuité, par Maurice Duverger.
- M. MacMillan en sursis, par Aneurin Bevan p. 4
- Algérie : La ville des paras p. 5
- L'Opinion : Quartier Latin 57 p. 5
- Gouvernement : La chasse aux effectifs .... p. 6
- En 2 mots .... p. 6
- L'Amérique sans illusion par Russel Lynes .. p. 7

Les Affaires étrangères

- Moyen-Orient : A quoi servent les réfugiés ...... p. 8
- Israël : Ce qui aurait pu arriver .... p. 8
- Suez : Le canal condamné p. 9
- Espagne : Il reste l'artillerie p. 10
- Chine : Trop de bébés p. 10
- Allemagne-Est : 2 + 2 = 9 p. 11

Actualités

- Santé : Le surmenage qui vous menace .... p. 12
- Publicité .... p. 13
- Sports : Des peintres découvrent les stades, Football et Géographie ...... p. 13
- Oh ! Pardon .... p. 13
- Sciences .... p. 14
- Le Jeu de « L'Express » La Cagnotte ...... p. 14
- Je, Tu, Il .... p. 14

La marche des idées

- **LIEUTENANT EN ALGERIE** *par J.-J. SERVAN-SCHREIBER.* pp. 15 à 22

Paris en parle

- Théâtre .... p. 23
- Six questions à Jean Vilar p. 23
- Cinéma .... p. 25
- James Dean, 42, bd de Strasbourg ...... p. 24
- Ballets, Cirque, Expositions p. 25
- Pour une revanche de la langue française par Alfred Sauvy ..pp. 26-27

Lettres

- On vous en parlera, Débuts, Etranger, Religion .. p. 28
- Romantiques allemands, par Clara Malraux ...... p. 29
- Best-sellers, traductions p. 29
- Trop de sagesse est une folie, par D. Mascolo p. 30

Les pages au féminin

- Beauté .... p. 31
- Mode .... p. 32
- Maison .... p. 33
- Bon à savoir : Le label de garantie .... p. 34
- Cuisine, Recettes .... p. 34

Et

- **L'HOMME LIVRE A L'HOMME,** *par François MAURIAC* p. 36

LES AFFAIRES FRANÇAISES

LA SEMAINE

Une bonne mécanique

● « *CE qui se passe en Algérie est simplement abominable. Cette politique n'est pas seulement aveugle et folle : elle est aussi totalement imbécile. On ne lui voit aucune issue.* »

Qui a prononcé, cette semaine, ce jugement excessivement sévère ? Mercredi en fin d'après-midi, devant plusieurs interlocuteurs, l'un des principaux leaders des Indépendants-paysans.

« *Est-ce là ce que les délégués de votre groupe ont dit au président du Conseil quand il les a reçus mardi ?* » demanda l'un des assistants.

La réponse prit la forme d'une mimique silencieuse, les yeux au ciel, dans un haussement d'épaules.

Quant à la question suivante : « *Et vous voterez quand même la confiance au gouvernement la semaine prochaine ?* », elle provoqua aussitôt cette réplique attendue :

« *Il le faudra bien.* »

● Ces propos sont loin d'être exceptionnels. Ils sont devenus courants dans les conversations privées entre les journalistes, si « gouvernemental » que soit leur journal, les hommes politiques de tous les partis (celui du président du Conseil comme ceux de sa majorité), les hauts fonctionnaires, fussent-ils à la tête des services d'autorité, et même des ministres en fonction.

Rarement le décalage a été aussi grand entre les attitudes publiques de la plupart des dirigeants responsables et la conviction qu'ils expriment en privé. C'est que rarement une mise en scène d'une telle précision avait été montée pour contraindre au silence les acteurs de la vie politique.

● Avant le grand débat parlementaire qui va permettre à M. Guy Mollet de solliciter sa « réinvestiture », toutes les précautions ont été prises. Dès le retour de son voyage aux Etats-Unis, le chef du gouvernement fermait prudemment un certain nombre de verrous.

Samedi, un entretien avec le premier ministre anglais venait signifier aux partisans les plus tièdes du Marché commun européen — le zèle des plus décidés d'entre eux n'a guère besoin d'être réchauffé — que l'étude d'une zone de libre échange avec la Grande-Bretagne n'était nullement abandonnée.

En fait, M. Macmillan était au contraire venu mettre en garde son collègue français contre l'obstacle quasi insurmontable que risquait de représenter, pour la constitution de cette zone, l'entrée en bloc des territoires d'outre-mer de l'Union française dans le Marché commun.

● Lundi, le président du Conseil reprenait ses consultations avec les leaders des groupes. A chaque délégation, il expliquait, inlassablement, les « limites très étroites » imposées à son action et les « résultats encourageants » de sa politique. Avec les « Européens » du M.R.P. et de la droite — l'accent était mis sur la prochaine signature d'Euratom et du Marché commun. Avec les radicaux « dissidents » et les républicains sociaux — sur l'optimisme de M. Lacoste qui affirme : « *La rébellion sera matée dans trois mois* ».

Et comme un des ministres au moins semblait difficilement trouver grâce aux yeux de nombreux interlocuteurs du président du Conseil, le bruit commença curieusement à courir, mardi matin, dans les milieux politiques que M. Ramadier était décidément « très fatigué » et envisageait de démissionner pour raisons de santé.

● Cinq réunions du Conseil des ministres en moins d'une semaine : avec ses ministres également, M. Guy Mollet ne se montrait pas avare d'explications. Des émissaires des « libéraux » d'Alger avaient trouvé en certains membres du gouvernement des auditeurs attentifs, puis angoissés. Là aussi, il fallait rassurer, promettre, apaiser. Jeudi matin, tout était prêt pour un nouveau départ sinon pour un grand débat.

LA RÉUNION RADICALE DE CHARTRES (1)
Chacun dans son domaine

RADICAUX

La question essentielle

L'AFFAIRE avait commencé lundi matin par un carrousel de voitures à cocarde sur la place des Epars, inondée de soleil. Presque tous les députés, une dizaine de sénateurs, tous les ministres radicaux sauf trois d'entre eux en voyage à l'étranger (MM. Anxionnaz, Pinton et de Félice) sont à Chartres pour tenter d'aplanir leurs divergences avant le Congrès national extraordinaire convoqué à Paris le 29 mars. M. Mendès France est venu de Louviers, en voisin.

« *Pas un mot aux journalistes,* a dit M. Daladier à ses collègues. *Seront pendus sur le parvis de la cathédrale ceux qui auront enfreint la loi du silence.* »

La matinée est déjà fort avancée quand le rideau se lève sur le rapport de politique algérienne, présenté par un jeune député de la Seine, M. Jacques Rolland, et qui doit servir de base aux discussions. M. Rolland demande la *négociation d'un cessez-le-feu* en échange d'une reconnaissance d'un futur *statut fédéral* pour l'Algérie.

Tout de suite, l'avocat n° 1 du gouvernement, M. Bourgès-Maunoury, ministre de la Défense nationale, contre-attaque :

« *Il est prématuré de parler d'un cessez-le-feu. Le vote de l'O.N.U. ne nécessite pas un changement de politique en Algérie... Il n'y a pas d'autre politique possible que celle de M. Robert Lacoste.* »

« Il est urgent d'attendre »

Le ministre développe cette thèse l'air soucieux, tendu. Le ton est donné. Le dialogue va maintenant s'engager.

Précisant qu'il prend la parole comme simple député et non en tant que ministre, un des collègues de M. Bourgès-Maunoury au gouvernement lui inflige aussitôt un certain nombre de démentis :

« *Je crois au contraire,* dit Maurice Faure, *que le vote de l'O.N.U. devrait inciter le gouvernement à l'action... Dans le poste où je me trouve placé, je me rends tous les jours mieux compte que rien de valable ne peut être construit actuellement avec la Tunisie et le Maroc tant que le problème algérien n'est pas réglé. Si nous n'agissons pas rapidement, nous ne pourrons plus renouer dans l'avenir des liens convenables avec les trois pays d'Afrique du Nord.* »

« *Le plus important aujourd'hui,* réplique M. Bourgès-Maunoury, *c'est d'attendre que l'ensemble des musulmans se défendent eux-mêmes contre les excités et les extrémistes du F.L.N.* »

La première séance s'achève par une intervention du député de Seine-et-Oise, le docteur Hovnanian, qui apporte méthodiquement la contradiction au ministre de la Défense nationale.

Le « préalable Lacoste »

La réunion de l'après-midi sera particulièrement tendue. Point n'était besoin d'être grand clerc pour se rendre compte que les positions qui avaient été définies le matin étaient, en l'état, rigoureusement inconciliables. M. Mendès France prend acte de cette contradiction :

« *Il faut combler le fossé de haine et d'incompréhension qui ne cesse de se creuser plus profondément entre les communautés française et musulmane* », réaffirme-t-il, développant sa position.

« *C'est un faux problème,* contredit M. Bourgès-Maunoury. *Il suffira de pardonner à nos ennemis pour parvenir à une réconciliation...* »

De son côté, M. René Billères ajoute :

« *J'ai d'excellentes informations sur l'Algérie. Des réformes sont en cours. Déjà, le climat a changé. Les ministres radicaux, solidaires du gouvernement, approuvent sans réserve la politique de M. Lacoste.* »

« *Il faut changer les hommes. Rien n'est plus possible avec Lacoste* », réplique le rapporteur, M. Jacques Rolland.

M. Mendès France confirme :

« *Pour moi, ce n'est pas une question de définition juridique, mais d'action concrète. Tant que M. Robert Lacoste restera en place, il sera impossible de changer la situation.* »

Conciliation

C'est l'impasse. Pour en sortir, une commission de sept « sages » est constituée. MM. Mendès France, Maurice Faure, Robert Hersant, Caillavet, Jacques Rolland, Jean Berthoin et le sénateur musulman Tamzali s'enferment pour tenter de concilier l'inconciliable, tandis que le débat se poursuit. On aborde en séance plénière les questions économiques et financières avec un rapport de M. Panier. Le secrétaire d'Etat au Budget, M. Filippi, déclare sans ambages :

« *Les difficultés économiques que nous traversons actuellement sont uniquement dues à la guerre d'Algérie.* »

Après les « aveux » de M. Maurice Faure, celui de cet autre ministre est également de taille.

(*Suite page* 5.) →

(1) Autour de P. Mendès France, de g. à d. MM. Caillavet, Laforest et Bourgès-Maunoury.

MANIFESTE DES FÉDÉRALISTES EUROPÉENS (Projet) 60 pages par Altiero SPINELLI
Collection du Bureau d'Etudes fédéralistes de l'U.E.F.
S. E. E. L., 8, rue de l'Arcade - PARIS (8e) - Fr. 150

L'anglais chez soi en trois romans

Rien à apprendre. Il suffit de lire trois romans passionnants. Chaque mot, chaque difficulté, expliqués au fil du récit jusqu'à connaissance parfaite. 1.900 francs les trois volumes illustrés totalisant 847 pages. Envoi contre mandat ou documentation sur demande : Ed. des Mentors, bureau F. 30, avenue Odette, n° 6, Nogent-sur-Marne (Seine). C.C.P. Paris 5474-35. Remboursement garanti à toute personne non satisfaite qui réclamerait dans les huit jours.

Maurice Duverger.

M. MOLLET A PERPÉTUITÉ

M. MOLLET restera-t-il Président du Conseil pendant toute la législature ? Voilà une question d'apparence absurde : comme si toutes les traditions, depuis 1875, n'allaient pas en sens contraire ! Il reste probable qu'elles continueront à s'appliquer. Mais, pour la première fois, il s'agit seulement d'une probabilité et non d'une certitude. Des facteurs puissants tendent à pérenniser le gouvernement actuel.

D'abord, l'arithmétique parlementaire. Une majorité sans les socialistes est presque impossible à réunir. Si la S.F.I.O. refuse tout moyen terme entre le pouvoir et l'opposition, il n'y a plus d'alternative à un gouvernement Mollet. Le Secrétaire général tient suffisamment en main l'appareil de son parti pour lui imposer une tactique de ce genre. Cela revient à dire qu'en cas de chute du ministère actuel, M. Mollet aurait les plus grandes chances de succéder à M. Mollet.

Certes, si la droite voulait vraiment se débarrasser de l'actuel Président du Conseil, elle le pourrait. Il suffirait qu'elle adopte la même position d'intransigeance : l'Assemblée devenant ingouvernable, il faudrait bien se résigner finalement à un compromis. Mais, précisément, le ministère Mollet lui convient fort bien dans l'ensemble : elle a tout intérêt à le conserver.

La nouvelle droite

PARCE que la gauche est au pouvoir (nominalement) ses contradictions s'étalent aux yeux de tous. Mais la droite est déchirée par des contradictions analogues, mieux cachées dans l'opposition. En face de la vieille droite chauvine, artisanale et colonialiste, dont le poujadisme a exprimé avec violence les thèmes fondamentaux, se développe progressivement une nouvelle droite. Elle ne s'incarne pas dans les petits groupes d'intellectuels qui se parent de cette étiquette, lesquels singent plus ou moins Maurras, et font figure de jeunes vieillards. Mais plutôt dans les chefs des industries dynamiques et concurrentielles, dans les milieux d'affaires modernes, impatients de se libérer du boulet de la « France statique ». Sans doctrine (comme la nouvelle gauche), mais non sans ambition, cette droite ouverte et intelligente rêve d'un conservatisme à l'anglaise.

Sur les problèmes algériens et africains, son opposition avec la vieille droite est totale : elle est souvent plus radicale que la gauche. C'est elle qui a inspiré les articles proprement « défaitistes » concernant l'Afrique noire, publiés dans certains périodiques. Elle est persuadée que l'indépendance de l'Algérie est inévitable. Mais elle se rend compte que les électeurs modérés traditionnels sont très éloignés de ces conceptions, surtout dans la crise nationaliste que traverse actuellement notre pays.

La politique algérienne de M. Guy Mollet permet à la droite de dissimuler ces contradictions. Vieille et jeune droites la soutiennent avec la même ardeur pour des motifs exactement opposés. La première espère que M. Lacoste réussira ; la seconde pense qu'il échouera. Pour la droite classique, un chef de gouvernement socialiste peut prendre des mesures de répression qui seraient interdites à un ministère conservateur, à cause de l'opposition de gauche qu'elle susciterait alors : divisant la gauche, M. Guy Mollet fait la besogne de Noske (1). La nouvelle droite juge excellent, au contraire, que la preuve de l'impossibilité d'une politique de force soit administrée par un ministère socialiste : ainsi la droite, sans responsabilité dans cette faillite, pourra-t-elle faire une politique intelligente, une fois le terrain déblayé. En somme, les uns espèrent réussir, grâce à M. Guy Mollet ; les autres espèrent lui faire endosser la responsabilité de l'échec.

Le montant de la facture

PAR rapport à ce problème algérien, toutes les autres considérations sont secondaires. La politique économique de M. Ramadier, orthodoxe et impopulaire, satisfait d'ailleurs les deux fractions de la droite. Seul, un ministère socialiste peut se permettre de jongler avec l'indice et de mettre en échec l'échelle mobile. Si la nouvelle droite s'irrite du protectionnisme agricole, elle sait qu'un ministère modéré serait plus vulnérable encore à la pression des milieux professionnels ; si elle s'irrite du déficit de notre balance des comptes, elle sait que les socialistes n'ont jamais été très chatouilleux sur les conditions d'une aide extérieure.

Bref, sur toutes les questions fondamentales, la droite a intérêt à maintenir au pouvoir M. Guy Mollet. Elle sait qu'il lui faut payer un certain prix pour les services que lui rend le Président du Conseil : ce fut hier la retraite des vieux travailleurs ; ce pourrait être demain le projet Gazier ou la réforme de l'enseignement. Elle espère réduire la facture à un montant raisonnable (la réforme de l'enseignement n'est-elle pas fort compromise ?). En définitive, le bilan lui parait très largement positif. Deux motifs seulement pourraient mettre fin à cette Union Nationale de type nouveau.

D'abord, les projets européens. Ni la vieille droite ni la nouvelle ne leur sont très favorables (ni la gauche, classique ou moderne, d'ailleurs). Ce côté « fleur bleue » de la politique Mollet, cette passion gratuite et sincère pour des problèmes sans liens directs avec l'actualité, qui s'insèrent dans un futur lointain et mythique, risquent de faire sauter le mécanisme politique élaboré depuis janvier 1956. Impossible encore de prévoir l'issue d'un débat douteux, qui pourrait bien constituer en définitive le pivot de la législature : un succès de M. Mollet assurant pour longtemps le maintien du système actuel ; un échec obligeant à un reclassement des partis et à la recherche d'un nouvel équilibre.

Attention au succès

ENSUITE, il faut tenir compte des appétits. La faim et la soif des portefeuilles dévorent bon nombre de ministrables modérés. Si les grands chefs consentent à une abstinence qui doit assurer, pensent-ils, leur rassasiement futur, les hommes de second plan n'ont pas tous cette sagesse. L'ardeur de la S.F.I.O. à s'approprier tous les fromages administratifs et para-publics avive cette fringale de la droite. Une révolte des « have not » contre les « have » est toujours possible.

Faut-il dire, enfin, qu'un danger plus grave encore guette le Président du Conseil ? « Je t'attends à la première défaite », disait Robespierre à Carnot. La droite attend M. Guy Mollet à son premier succès. Si un socialiste pouvait ajouter à la stabilité (qui frappe toujours l'opinion) un bilan de gestion clairement positif, cela deviendrait dangereux pour les prochaines élections. Un mauvais esprit dirait que ce risque est encore lointain. Il aurait tort peut-être, car le succès ou la défaite, en politique, ne s'apprécient que par comparaison. Or, la politique française était tombée si bas, en novembre-décembre 1956, que le creux de la vague a été atteint. Maintenant un certain redressement est inévitable. M. le Président du Conseil devrait s'en méfier.

Maurice DUVERGER.

(Copyright « L'Express ».)

(1) Noske, dernier président du Conseil socialiste de la République de Weimar.

Aneurin Bevan.

M. MACMILLAN EN SURSIS

LA popularité du gouvernement britannique continue à décliner. Sans doute faudrait-il dire plutôt que son impopularité s'accroît. C'est la conclusion que l'on peut tirer des élections partielles qui viennent d'avoir lieu.

Les apologistes du parti conservateur ne peuvent plus expliquer les résultats de ces élections par des circonstances locales. Personne ne doute plus que des élections générales dans le pays donneraient aujourd'hui une confortable majorité au parti travailliste.

Plusieurs facteurs contribuent à cet état de fait. D'abord, bien sûr, le déclin de la production et les conséquences des restrictions de pétrole.

Bien que le chômage total ne semble pas avoir augmenté de façon substantielle (sauf dans l'industrie automobile) il y a cependant sous-emploi et l'équipement industriel est loin de tourner à plein.

Le gouvernement, comme s'il inclinait à un suicide collectif, nourrit le mécontentement de l'opinion publique par des mesures très impopulaires telles que l'augmentation du prix forfaitaire des ordonnances du Service national de Santé et l'institution d'un système qui augmentera substantiellement les loyers de cinq ou six millions de locataires.

Après une rage de dents

QUELS sont les principes d'action du gouvernement — si tant est qu'il en ait ? Il est possible qu'il veuille tout faire pour aider ses partisans, convaincu qu'il n'aura plus d'autre occasion de pouvoir le faire dans les années à venir. C'est sans aucun doute ce qui l'a incité à accélérer la dénationalisation de l'industrie de l'acier — décision qui ne se justifie ni sur le plan technique, ni sur le plan financier.

Certains pensent ainsi que le gouvernement est décidé à prendre d'un seul coup toutes les mesures impopulaires, conformément au principe qui veut que le malade, après une rage de dents, se sente tellement soulagé qu'il se croit mieux-portant qu'avant.

Mais tout cela me semble moins préjudiciable aux conservateurs que les conséquences à long terme de l'aventure de Suez, les circonstances de la démission de sir Anthony Eden et l'accession de Mr Harold Macmillan au poste de premier ministre.

Le départ d'Eden

L'HOMME de la rue a peine à comprendre pourquoi sir Anthony Eden a dû partir et M. Macmillan le remplacer.

La démission de sir Anthony Eden a en effet été exigée par ses successeurs qui bénéficient de son effacement alors qu'ils avaient partagé la responsabilité de ses fautes.

Cette manœuvre apparait à beaucoup comme une perfidie caractérisée et les vraies difficultés de M. Macmillan viennent de ce qu'il n'a pas su gagner le respect de ses concitoyens.

Il est déjà dur d'être poursuivi par un fantôme, mais lorsque la victime de votre complot est encore vivante, son existence même devient un reproche permanent. Avec ce spectre derrière leur dos, M. Macmillan et ses collègues se sentent continuellement mal à l'aise et ne cessent de regarder par-dessus leur épaule, inquiets pour leur avenir parce que leur passé est douteux.

Pauvre Sir David

NOUS venons d'en avoir un exemple à la Chambre des Communes. Sir David Eccles, nouveau président du Board of Trade (Ministère du Commerce) a certainement lâché un pavé de belle taille en révélant prématurément les intentions du chancelier en ce qui concerne la taxe sur les cinémas. Mais si le premier ministre avait été sûr de lui et dans une situation psychologique normale, il eût conseillé à sir David, dans son propre intérêt, de clore l'incident par des excuses et une rétractation. Son souci maladif de ne pas paraître abandonner une fois de plus un de ses collègues l'a cependant poussé à donner d'énormes proportions à cette affaire. Il a brandi son glaive protecteur au-dessus de la tête de son collègue et les derniers mots de son intervention eussent pu sortir de la bouche de Don Quichotte lui-même : « Si je devais accepter la démission de mon très honorable ami, si j'avais un instant songé à l'accepter — plus encore si je l'avais sollicitée — pour un incident si minime, je commettrais un acte d'une lâcheté et d'une déloyauté honteuses. » Personne n'avait demandé la démission de sir David mais M. Macmillan tenait à faire apparaître son ami comme en grave danger afin de mieux pouvoir le sauver. Le malheureux sir David se trouve maintenant dans une situation très inconfortable car s'il commet le péché le plus véniel, il ne pourra plus attendre du premier ministre un nouveau sauvetage spectaculaire. Sir Anthony Eden prend ainsi sa revanche, mais la nation anglaise reste condamnée à faire les frais du malaise psychologique de ceux qui lui ont succédé.

Aneurin BEVAN.

(Copyright « L'Express ».)

La vente des journaux a la Sorbonne
Bataille pour un couloir

(*Suite de la page 3.*)

Commencée à 17 heures, la réunion des « sages » s'achèvera à 3 heures du matin. Les sept n'ont pas avancé d'un pas.

La journée de mardi commence dans le désarroi. Dans la salle à manger de l'hôtel de France, M. Félix Gaillard explique à MM. Châtelain et Hersant :

> « *J'ai travaillé une partie de la nuit à tenter de rédiger un texte susceptible de faire l'union. Mais j'ai l'impression que la conciliation est presque impossible...* »

Il faut en sortir. M. Jean Baylet, leader du groupe radical du Sud-Ouest, vient dire son opposition formelle à toute nouvelle scission ; il propose « *une conférence de la dernière chance* » entre MM. Mendès France et Daladier. Elle durera une heure.

> « *Il ne sera pas dit que je n'aurai pas fait le maximum de concessions* », revient bientôt déclarer le premier vice-président devant le « conclave ». « *Je n'entends pas prendre la responsabilité d'une rupture. J'accepte la motion de conciliation de notre ami Daladier sur l'Algérie.* »

Mais... M. Mendès France demande quelle est la portée du texte qui est proposé. S'il doit être respecté, il va dans le bon sens. Mais comment assurer qu'il ne restera pas lettre morte si les règles de discipline intérieure, en particulier pour les scrutins importants, ne sont pas réformées de façon à rendre obligatoire l'application des décisions du parti ?

Des règles très nouvelles sont alors arrêtées pour les députés. On ne verra plus désormais, si les sanctions prévues sont appliquées, les députés radicaux se partager dans les scrutins importants en trois tronçons : « pour », « contre » et abstentions.

— Lors des scrutins d'investiture, la discipline joue avec rigueur, les députés ne peuvent plus être autorisés qu'à titre exceptionnel à se séparer du groupe par l'abstention.

— La discipline de vote s'appliquera dans les cas suivants : question de confiance, matières ayant fait l'objet de décisions du congrès ou des comités exécutifs, matières que le groupe estimera importantes. Si les députés ne veulent pas voter conformément à la majorité du groupe, ils ne pourront que s'abstenir.

Au 29 mars

A ce prix, la motion dite algérienne « fait confiance » aux ministres mais seulement « *chacun dans son domaine* », ce qui était l'une des conditions posées par M. Mendès France. Elle leur demande d'autre part « *d'agir auprès du gouvernement afin que soient réalisées les conditions préalables à l'établissement d'un statut démocratique en Algérie* ».

Quelle conclusion tirer de cette réunion radicale ? Voici celle d'un quotidien de droite, mercredi soir :

> « *La procédure de discipline que M. Mendès France a obtenue en contrepartie diminue singulièrement la portée des concessions qu'il a faites sur la motion algérienne. En décidant que les députés devront s'incliner devant les résolutions du congrès, c'est-à-dire qu'ils devront obéir aux consignes des militants, M. Mendès France se rend maître de l'avenir. Il lui suffira de faire adopter sa propre politique algérienne par le congrès pour que les députés soient obligés de se soumettre ou de se démettre.* »

ALGÉRIE

La ville des paras

O*UI, mais il n'y a plus d'attentats à Alger.* C'est par cette phrase, prononcée avec soulagement et une certaine gêne, que se terminent à peu près toutes les conversations qui tournent autour des « bavures » de la répression innombrables et connues de tout le monde ici.

Soulagement parce que la cessation du terrorisme a pu enfin donner à la ville un aspect presque normal, faire disparaître, pour le moment, la paralysante psychose de peur.

Gêne, parce qu'il faut payer, chaque jour, un tel prix pour arriver à ce résultat.

A la terreur anarchique et aveugle du F.L.N., le général Massu a substitué une dictature policière.

Mais les Algérois arrivent vite à oublier les méfaits pourtant récents du terrorisme, ils trouvent de moins en moins supportable le caractère arbitraire de cette dictature.

L'oubli est parfois injuste. Avant la grève, le nombre des attentats s'est élevé jusqu'à 92 par mois. Aucune victime n'était véritablement choisie. Les morts étaient aussi bien musulmans qu'Européens. Les instructions des terroristes consistaient à faire régner une insécurité générale. Les derniers doutes à ce sujet ont été levés par la découverte des dépôts de bombes. L'une d'entre elles était de 25 kilos. De quoi faire sauter tout un quartier d'Alger. Ces bombes ne sont pas une invention des services officiels. Elles appartenaient bien aux terroristes... Alger a donc failli être embrasée. Les « paras » du général Massu ont évité tout cela. Comment ?

Simplification

La nouvelle méthode policière appliquée à Alger est résumée dans un mot du colonel Bigeard : « Il n'y a aucune raison d'arrêter les tueurs dans les rues une fois qu'ils ont tué, quand on peut les prendre chez eux, avant qu'ils ne tuent. » C'est la leçon que prétendent avoir donnée les parachutistes à toutes les polices d'Alger (D.S.T., P.R.G. et P.J.). C'est une méthode qui demande des moyens et un statut très particuliers.

On voit des parachutistes à tous les carrefours. Ils sillonnent sans cesse les rues, fouillant les trolleys, déambulant dans les hôtels, inspectant les cafés et les cinémas.

Quant au statut, il est très simple: les paras-policiers ont en fait, tous les pouvoirs : de perquisitionner sans mandat, d'arrêter, de séquestrer. Avant il fallait « s'embarrasser » d'un tas de formalités pour procéder à une arrestation ou même à un simple contrôle. Aujourd'hui, on peut pénétrer à 3 heures du matin dans un appartement, perquisitionner ou arrêter des personnes pendant des semaines entières ; sans prévenir ni la famille, ni les polices, ni même certains services officiels du gouvernement général.

On procède à l'arrestation, disons d'une vingtaine de personnes. On les « fait parler » : avec les méthodes appropriées, cela consiste à leur faire dire des noms et des adresses. Une demi-heure après, les parachutistes se transportent dans tous les domiciles des personnes dont ils ont eu les adresses, arrêtent tous les hommes. Sur une centaine de suspects ainsi réunis, il arrive qu'on trouve un ou deux tueurs, parfois un responsable politique.

L'angoisse

Cela conduit évidemment à perquisitionner chez n'importe qui, car les suspects donnent n'importe quel nom. On l'a bien vu pour les perquisitions opérées chez les prêtres et les libéraux.

Parmi les Français libéraux arrêtés, il en est qui sont alliés aux familles les plus conservatrices d'Alger. Un égarement s'est ensuivi dans l'opinion qui a confirmé le caractère spécifique de cette guerre civile qu'est, en fait, la révolution algérienne.

Après avoir réclamé à cor et à cri une répression énergique, un grand nombre de Français d'Algérie sont angoissés : c'en est trop. Tous les Français que l'on rencontre s'occupent actuellement de « leurs musulmans ». Ils multiplient les démarches pour savoir si on les a torturés et comment, où ils sont détenus, etc. Le grand espoir, c'est de les savoir — enfin — en prison, c'est-à-dire à l'abri des sévices et pourvus d'avocat — ce qui est l'exception.

Mais il n'y a plus actuellement d'attentats à Alger.

L'OPINION

Quartier Latin 57

(*Un reportage de Bertrand Girod de l'Ain.*)

QUITTANT les amphithéâtres surpeuplés, des groupes d'étudiants traversent rapidement la solennelle cour de la Sorbonne et s'éparpillent sur le Boul'Mich. Mais au milieu de la cour, la présence d'un journaliste attire les « politiques » prêts à accepter une brève coexistence pacifique.

Un jeune socialiste prend la parole:

— *Tenez,* dit-il, *un vendeur de « Jeune Europe » est venu tous les jours pendant deux semaines proposer son canard. Il hurlait « Contre Washington et Moscou, pour l'Europe ». Il avait une voix formidable qui agaçait tout le monde. Mais personne ne l'a touché. Vous, les gars de droite, vous venez en force le samedi non pour vendre votre journal mais pour chercher la bagarre.*

— *D'ailleurs,* dit un autre « Nouvelle Gauche », *pourquoi avez-vous amené des parachutistes ?*

— *C'étaient des étudiants démobilisés,* réplique un jeune « indépendant » qui explique :

— *Depuis deux mois, nous essayons de vendre en Sorbonne notre journal « France Indépendante ». Voilà l'origine des dernières bagarres.*

— *Ajoutez,* reprend le « Nouvelle Gauche », *que, sous prétexte de vendre votre canard, vous faites de la provocation.*

Le fameux couloir

● A midi et 6 heures, le couloir de quelques mètres qui sépare la cour de la Sorbonne de la rue ressemble à un marché. Des flots d'étudiants pressés se fraient un passage entre une double haie de marchands qui offrent à pleins poumons, « l'Humanité », « Clarté » (hebdomadaire des étudiants communistes), « Nouvelle Gauche », « Paraboles » (mensuel des étudiants catholiques), « Paris-Lettres » (nouvel hebdomadaire de la Sorbonne).

Si les journaux ont toujours été les héros ou les victimes des bagarres étu-

E

Problème bureaux...

SOLUTION AIGLE

MÉTAL BOIS
EAGLE
AIGLE
51, rue Vivienne, PARIS 2e GUT. 44-26 +
Angle Boulevards - Parking dans l'immeuble

Demandez conseil à nos techniciens qui connaissent à fond les besoins des entreprises et qui sauront adapter les moyens de l'organisation moderne à votre problème particulier.

★ 2.200 m2 d'exposition
★ 700 modèles toujours en magasin
★ Une solution pour chaque problème pour chaque budget

Vous choisissez votre champagne choisissez aussi votre Eau de Cologne

Elle ne mousse pas comme du champagne, mais elle est tellement stimulante qu'elle tonifie tous les partants au départ de la journée.

Mais n'oubliez pas qu'il y a Eau de Cologne et Eau de Cologne. En effet, le degré n'est pas à lui seul une indication suffisante.

Aucune formule synthétique, aucun produit remplaçant les essences naturelles ne peut tonifier vos muscles ni mettre votre odorat dans la joie.

Les hespéridées telles le néroli, la bergamote et le citron sont réunies dans la première Eau de Cologne de France, celle que Roger & Gallet fabrique toujours d'après le secret respecté de Jean-Marie Farina.

Bonne friction... bonne journée.

diantes, celles-ci se déroulaient avant guerre sur le boulevard Saint-Michel. 1945 devait modifier ces usages. La presse d'alors, c'est-à-dire de gauche, mettant un pied dans les facultés, vint se vendre sous leurs porches. Cela se passa à peu près sans histoires pendant tout le temps qui fut nécessaire à la droite pour cuver souterrainement son pétainisme. Il fallut Dien-Bien-Phu pour que les étudiants apprennent à nouveau qu'il était moins coûteux de déchirer les journaux que de les acheter. Brandissant « Aspects de la France », des étudiants de droite soutenus par des parachutistes vinrent « brouter du journal coco ».

Depuis lors, avec une désespérante régularité, vendeurs de journaux de droite et de gauche commencent à « se tâter » au milieu du second trimestre pour se battre au printemps, le calme plat ne revenant que trois semaines avant les examens. Cette année les bagarres commencèrent plus tôt et furent plus meurtrières que d'habitude.

Brandissant « France Indépendante », des étudiants de droite osèrent aborder le fameux couloir de la Sorbonne, fief traditionnel de la gauche et de l'extrême gauche. Ils en furent expulsés. Ils revinrent plus nombreux, leurs adversaires aussi. La grande explication eut lieu le samedi 23 février.

Renonçant au poing et à la ceinture, armes habituelles des batailles étudiantes, les troupes antagonistes s'étaient fortement modernisées. Casques de scootéristes, chaînes de bicyclettes, barres de fer avaient surgi des cartables.

Le doyen fit appel à la police qui ne peut pénétrer dans cette enceinte universitaire que sur une demande écrite de sa part. La cour fut beaucoup plus rapidement ratissée que la Casbah d'Alger. Malgré sa brièveté, le combat laissa une trentaine de blessés et un crâne perforé.

« Nous reviendrons »

● — *Nous reviendrons,* disent les jeunes indépendants. *Nous voulons coûte que coûte vendre notre journal à la Sorbonne une fois par semaine. La gauche se groupe, nous aussi. Nous faisons front commun avec les « Action Française ».*

Se sentant le vent en poupe après le succès de l'élection Tardieu, les Indépendants font de gros efforts de propagande auprès des étudiants. Quelques-uns d'entre eux, qui avaient déjà suivi l'Action Française, puis Le Pen, acceptèrent cette nouvelle étiquette qui leur permettait toujours de se battre pour « l'Algérie française et la dissolution du Parti communiste ». D'autres furent heureux de pouvoir lutter pour de tels objectifs sous une appellation de modérés.

De leur côté, les communistes déploient une énergie inlassable pour rassembler les sympathisants, partis à la débandade après la Hongrie.

Cette activité inquiète les jeunes socialistes, radicaux et M.R.P. :

— *Nous sommes forcément moins actifs qu'eux pour revendiquer la paix en Algérie,* me disait un jeune socialiste. *Nous avons beau être tous de la même tendance Verdier, nous sommes liés par la discipline du Parti. Allons-nous laisser les communistes prendre la tête d'une cause juste ?*

— *C'est pour l'éviter,* ajoute un de ses camarades, *qu'aux Sciences Politiques, nous organisons depuis un mois des discussions entre nous, des jeunes radicaux, M.R.P. et Nouvelle Gauche. Nous sommes tous d'accord. Si nous ne faisons rien, nous arriverons bons derniers lorsque les inévitables négociations s'ouvriront en Algérie.*

Pourquoi se battre ?

● — *Si l'on se bat,* estiment trois sorbonnardes jouissant de ce soleil printanier à la terrasse d'un café, *c'est que l'on ne réfléchit pas assez. Ceux qui utilisent la force, démontrent la faiblesse de leurs arguments. Il y a des étudiants que l'on ne voit jamais aux cours. Quand ils ne sont pas en train de manifester, il ont un pot de colle dans une main et une affiche dans l'autre.*

Dans le restaurant universitaire dont l'administration interdit formellement l'accès aux journalistes (ma demande de dérogation est remontée sans résultat jusqu'au cabinet du ministre de l'Education Nationale) trois étudiants en année préparatoire de médecine (PCB) se plaignent surtout de leur bourse :

— *Quelques-uns d'entre nous viennent seulement de toucher le premier versement pour le second trimestre.*

C'est finalement ce problème des bourses qui passionne aujourd'hui un grand nombre d'étudiants résolus à suivre, à la fin du mois, le mot d'ordre de grève qui sera sans doute lancé par l'U.N.E.F. pour rappeler au gouvernement ses promesses sur l'allocation d'études (le fameux présalaire étudiant).

B. G. de l'A.

GOUVERNEMENT

La chasse aux effectifs

M. RAMADIER veut diminuer les effectifs. M. Bourgès-Maunoury entend en céder le moins possible. Petite guerre classique entre la Défense Nationale et les Finances. La question a deux aspects : il s'agit, d'une part, de rendre à l'économie les bras dont elle a besoin ; d'autre part de réaliser des économies sur le budget du personnel militaire.

MM. Bourgès-Maunoury et Ramadier vus par « Le Canard Enchaîné »

Premier problème : les mineurs. On se demande grâce à quel artifice légal on pourra rendre à la mine les quelque dix mille travailleurs du fond qui sont actuellement sous les drapeaux.

La loi de 1928 sur le recrutement établit l'égalité des Français devant le service militaire : il ne saurait être question d'en dispenser, totalement ou en partie, une catégorie de recrues. Les envoyer en permission plusieurs mois avant leurs camarades ? Mais ils continueraient de percevoir leurs trente francs par jour et ne toucheraient pas leur salaire ; ils n'auraient pas droit non plus aux avantages normaux des mineurs. Ils resteraient, pour la moindre peccadille, passibles des tribunaux militaires.

Créer des « compagnies de sapeurs-mineurs » ? On voit mal comment elles pourraient s'insérer dans le cadre des exploitations et comment on pourrait faire travailler côte à côte des mineurs civils et des mineurs « militaires »...

Quant aux économies proprement dites, elles ne pourront porter que sur les unités stationnées au Maroc et en Tunisie. Or, elles ont déjà subi de discrètes mais assez sévères compressions. Reste à savoir d'ailleurs sur quelle catégorie de soldats on fera porter les restrictions.

Si l'on ralentit le rythme des appels, c'est le nombre des jeunes recrues qui diminuera. Or, les jeunes recrues coûtent moins cher que les maintenus : pendant les dix-huit mois de service légal, elles ne perçoivent que le « prêt » et ne reviennent guère à plus de deux cent cinquante mille francs par an. Les maintenus, eux, sont « au-dessus de la durée légale » (ADL) et touchent une solde. Ils coûtent 420.000 francs par an.

Il semble donc logique d'écourter le temps actuel de service et de le ramener de trente à vingt-sept ou vingt-huit mois. A quoi les chefs de corps répliquent que des soldats entraînés sont bien plus « rentables » que des « bleus » encore mal dégrossis...

Sur ce casse-tête, les bureaux se penchent depuis lundi. Ils ne demanderont probablement pas l'avis des intéressés. Il est probable que ces derniers seraient, à l'unanimité, partisans de la seconde formule.

EN 2 MOTS

par Brigitte GROS.

UN nouveau quotidien du soir est en préparation. Il s'appellerait « Les Débats de ce Temps », réunissant dans une même formule deux titres célèbres avant guerre (« Le Temps » et « Les Débats »). La double nostalgie que traduit ce choix en dit long déjà sur l'orientation politique du futur journal.

Les ambitions de ses promoteurs semblent modestes : « Les Débats de ce Temps » tireraient pour commencer à 60.000 exemplaires.

Il s'agit bien moins, en effet, dans l'esprit de ses promoteurs, de conquérir d'emblée une place importante sur le marché de la presse que de tenter d'arracher quelques milliers de lecteurs au « Monde » qui, en un an, a gagné quelque 35.000 lecteurs.

Un recul, même léger, aggraverait les difficultés du « Monde », nées — malgré ses progrès — de la querelle que lui a cherchée le gouvernement en interdisant l'élévation de son prix de vente.

Qui financera le nouveau journal ? Le mystère le plus complet règne à ce sujet : on sait seulement que son directeur, M. Jacques Marteaux, aurait décidé de ne rendre publique la composition du conseil d'administration qu'au jour de la sortie du numéro 1. Détail vrai : cette sortie est prévue pour le 1er avril.

★

M. MASPETIOL, conseiller d'Etat, vient de demander au gouvernement d'ouvrir une enquête. En présidant, en effet, le comité chargé de « l'assainissement du marché du vin », M. Maspetiol a constaté que 33.500 hectares de vignes situées en Algérie faisaient l'objet d'une demande de « primes pour arrachage volontaire ». Ce zèle des colons algériens répondrait non à un juste souci de reconversion économique, mais refléterait au contraire un « désir d'abandon » d'autant plus net que plusieurs candidats ont demandé à être payés en métropole...

★

LES conclusions de la Commission d'enquête sur les « tortures d'Oran » de septembre dernier, désignée par l'Assemblée nationale, vont être incessamment rendues publiques.

Cette commission ne se rendit d'ailleurs sur place qu'au mois de décembre et ne rédigea son rapport que trois mois après.

Son travail ne lui fut pas facilité par les ministères compétents. C'est ainsi, par exemple, que les dossiers du ministère de l'Intérieur lui furent refusés, et en particulier celui de M. Vuilleaume, inspecteur général, qui avait déjà effectué une enquête similaire dans cette même ville.

Les conclusions de cette commission sont très vagues. Elles soulignent « qu'elle ne peut pas conclure à la véracité des tortures ».

Six commissaires approuvèrent ce texte peu compromettant. Seul, le député radical, le docteur Hovnanian, refusa de s'associer même à de si prudentes conclusions. Car, pour lui, l'affaire n'est pas terminée.

★

LES ministres marocains et tunisiens ont retrouvé cette semaine, pour la première fois depuis l'affaire Ben Bella, le chemin de Paris. M. Bouabid, ministre de l'Economie nationale marocaine, et son homologue tunisien, M. Nouira, participent avec M. Ramadier et les hauts fonctionnaires des Finances à la première réunion des partenaires de la zone franc. M. Masmoudi, le nouvel ambassadeur de Tunisie à Paris, a remis hier ses lettres de créance au président Coty. On attend enfin M. Balafredj, le ministre marocain des Affaires étrangères. Ce rendez-vous parisien est une première preuve de détente.

B. G.

TRÉSOR PUBLIC

BONS 5% 1957

A PRIME INDEXÉE

SUR LE COURS MOYEN
DES VALEURS FRANÇAISES
A REVENU VARIABLE

ON SOUSCRIT PARTOUT : Banques, Bureaux de Postes, Trésoreries Générales, Recettes des Finances, Perceptions, etc...

A

L'AMÉRIQUE SANS ILLUSION

« Ces pauvres Américains... » dit-on parfois ; ou bien : « On me paierait cher pour vivre au milieu des machines... » ; ou au contraire : « Au moins en Amérique, la vie des femmes est agréable, et puis c'est un pays qui se développe ; là-bas, quand on travaille, on réussit... ».

Comparer les mérites de la France et de l'Amérique est ainsi devenu un exercice familier et interminable.

Ce que l'on ignore — et qui est pourtant beaucoup plus intéressant — c'est ce que les Américains eux-mêmes pensent des grands changements que la mécanisation a apportés dans leur vie — surtout depuis dix ans.

L'ouvrage de Russel Lynes, directeur du « Harper's Magazine » (1) — dont nous condensons ici l'essentiel — prouve que les Américains ne sont ni sots ni aveugles et qu'ils savent fort bien distinguer les avantages des inconvénients de leur système.

II. — « Blue jeans » pour hommes d'affaires et smokings pour ouvriers

ASSERVIS aux soins du ménage, les hommes américains ont pris leur revanche en un domaine qui était jusque là considéré comme le privilège absolu de la femme : celui de l'habillement ou du droit d'être le plus joli possible. « Joli » est un adjectif qui, appliqué à l'ensemble de leur personne, fait grincer les hommes des dents, mais qu'ils supportent lorsqu'il veut désigner une partie de leur vêtement, telle que cravate, écharpe ou gants.

Mais aujourd'hui, ce sont tous les détails du costume masculin qui, par leur couleur, leur recherche ou leur fantaisie, prétendent à être « jolis » : chemise de plage en coton imprimé avec pantalons assortis, pantalons pastels, smokings (2) de couleur, etc.

Les hommes américains prêtent à leur habillement un intérêt que lui réservaient seuls les excentriques et les bohèmes.

En Amérique, il est, depuis un siècle, impossible de distinguer à distance la maîtresse de la servante, tant l'égalité d'allure est grande. Mais il a toujours été facile de classer les hommes par leur costume, et aujourd'hui plus que jamais. Avant de montrer les différences, on peut dire qu'une mode est devenue commune à tous : celle de porter de moins en moins de complets et de les remplacer par des « séparés », veste d'un tissu et pantalon de l'autre. L'Américain achète aujourd'hui 62 millions de slacks (pantalons séparés) par an et dix fois plus de vestes de sport qu'en 1940. A croire que toute l'Amérique vit dans des country-clubs.

Chaussures bleu roi et pantalons jaunes

Les shorts Bermudes (aux genoux) portés avec des chaussettes longues, luttent depuis plus de cinq ans et commencent à se faire admettre dans les universités, les faubourgs et les villes de plaisance.

Mais c'est le « faites-le-vous-même » qui a le plus influencé l'industrie du vêtement : blue-jeans, chaussures, blousons de travail se vendent d'une façon fantastique. Là aussi la fantaisie se fait jour : c'est en oiseau de paradis que se vêt l'homme chez lui, chaussures bleu roi, blue jeans jaune serin, chemise pastel, les pans dehors. Cette tenue est le symbole du loisir et du bon temps tel que se le représente Hollywood ; c'est aussi le signe de la révolte contre le conformisme qu'impose le bureau.

L' « aristocrate » a de plus en plus tendance à faire faire ses vêtements chez Savile Row à Londres ; épaules non rembourrées, manches étroites, revers minces, en somme ligne conservatrice. Mais la tendance « conservateur » n'est pas réservée à l'élite, elle se répand partout et le smoking se porte de plus en plus. C'est l'un des paradoxes actuels que l'homme d'affaires achète de plus en plus de vêtements de travail, tandis que l'employé se met à porter les complets foncés et le smoking.

Mais c'est le « complet gris », d'un gris charbon très foncé, qui est l'uniforme favori du businessman américain. Cravate discrète, mais poignets de chemise importants, c'est la tenue de l'homme arrivé ou qui va réussir.

Pour l'intellectuel, son trait dominant demeure les lunettes : des lunettes à monture épaisse et très foncée qui lui donnent l'air d'un hibou. Ses vêtements sont volontairement neutres, costume noir de préférence, chemise blanche, cravate foncée. Chaussures noires et pointes de col souples. Pas de chapeau. L'intellectuel bohème se vêt de la même manière mais porte de préférence la chemise brune ou bleu marine.

L'artiste choisit avec attention les différents articles de son habillement, mais les porte ensemble sans se soucier de savoir s'ils se conviennent. Contrairement à l'acteur qui, très éclectique aussi dans ses choix, met beaucoup d'attention à combiner des ensembles. Le style le plus imité est celui de Marlon Brando dans *Sur les quais* : blue-jeans très collants et fanés, chemise ouverte jusqu'à la ceinture.

Le diplomate s'habille en noir

Le diplomate est tout en noir : costume, chaussures, cravate, monture de lunettes et melon noir. Ce costume est aussi le favori des conseillers directoriaux de l'industrie et des psychanalystes.

Mais chaque région de l'Amérique apporte des variations à ces traits caractéristiques. Ainsi le « smoothie » (beau gosse) de Los Angelès soigne surtout ses cheveux et ses ongles ; il aime ses costumes larges d'épaules, un peu vagues du corps et ne boutonne que le dernier bouton de sa veste. Il préfère la cravate tricotée et les voitures décapotables.

Ailleurs, le « smoothie » aime les blousons à fermeture à glissière qu'affectionnent également les jeunes délinquants et les teddy-boys anglais.

Coquetterie secrète : un caleçon de couleur

Quant à l'homme ordinaire, celui que les femmes trouvent « gentil », il est généralement en complet gris ou bleu marine. Ses chaussettes sont celles que sa femme lui a offertes et il ne porte que des cravates reçues pour ses anniversaires ou à Noël. Si cet homme a une coquetterie, elle est secrète : des caleçons de couleur.

De toutes façons, l'Américain d'aujourd'hui se moque de l'expression qui terrorisait son père, *« se faire remarquer »*, il a jeté aux orties les cols raides, les gilets de laine et toutes autres gênes. Ce qu'il veut, c'est être à la fois à l'aise et séduisant.

Les magazines l'ont bien compris ; désormais, la publicité pour les hommes n'a rien à envier à celle qui s'adresse aux femmes : on y parle de smoking couleur mûre, ou banane, de bleu adriatique et de piqué Pan Am (Pan-Américaine)...

S'agit-il d'un symptôme de ce que les psychiatres nomment la féminisation de l'homme, ou d'un retour à l'instinct du mâle qui le pousse à se parer du plus vif plumage ?

(1) Cf. « L'Express » n° 298 du 8 mars 1957.
(2) En anglais : « tuxedos ».

Prochain article :
DES DIPLOMES, ENCORE DES DIPLOMES !

L'Américain d'aujourd'hui...

...se moque de l'expression...

...qui terrorisait son père :

...« se faire remarquer ! »

(Dessins de Giovannetti. Copyright Macmillan.)

chez votre Tailleur :
Jeunesse de LAJEUNESSE
la draperie qui tient

jack Romoli
EXCLUSIVITÉS MASCULINES
TAILLEUR
CHEMISIER
CHAUSSEUR
Importations Italiennes et Anglaises
38-40, AVENUE VICTOR-HUGO

MOYEN-ORIENT

A quoi servent les réfugiés

(De notre correspondant à Jérusalem)

LE colonel Nasser n'a pas perdu de temps. Pendant toute la « crise israélienne » à l'O.N.U., il s'était montré relativement prudent, évitant de préciser ses intentions et se contentant de « réserver ses droits ». Mais à peine le dernier soldat israélien eut-il quitté la zone de Gaza que le Bikbachi retrouva son « mordant » et annonça sa volonté de réoccuper immédiatement la zone. L'argumentation : les forces de l'O.N.U. n'ont jamais été chargées d'administrer Gaza, mais simplement de surveiller l'évacuation des Israéliens. Le prétexte : les soldats des Nations Unies tirent sur la foule et sont incapables de maintenir l'ordre.

A Jérusalem, les adversaires de Ben Gourion clament : « *Nous l'avions bien dit. Il ne fallait pas évacuer Gaza sans la garantie formelle que les Egyptiens ne seraient pas autorisés à y revenir.* » En fait, il y a moins de danger qu'il n'y paraît. Après une entrevue qu'il a qualifiée de « cordiale » avec Nasser, M. Ralph Bunche, secrétaire général adjoint de l'O.N.U., a annoncé que l'administration *civile* de la zone serait prochainement confiée à l'Egypte, mais n'a pas fait mention d'un retour des militaires égyptiens, seule éventualité qui pourrait provoquer une réaction violente d'Israël. Si le colonel Nasser tient, pour des raisons de prestige, à reprendre en main l'administration de Gaza, il ne paraît pas prêt à engager une nouvelle épreuve de force, avec l'Occident, comme le montre son attitude relativement conciliante sur la question du canal de Suez.

Position de force

A Gaza, cependant, sa position est extrêmement forte et le restera tant que le dramatique problème des réfugiés palestiniens n'aura pas été résolu. Pendant la guerre de 1948, plus de 900.000 Arabes ont fui les territoires contrôlés par les Israéliens. Cent mille d'entre eux seulement ont réussi à se reclasser dans les pays où ils se sont réfugiés. Les autres, soit 800.000 personnes, sont entretenus en totalité ou en partie par l'U.N.R.W.A., organisation d'aide aux réfugiés créée par l'O.N.U. en 1949 et financée par les Etats-Unis (70 %), la Grande-Bretagne (24 %), la France (1,5 %), le Canada (1,5 %) et 19 autres pays. Budget de l'U.N.R.W.A. en 1956 : 32 millions de dollars.

Il y a 100.000 réfugiés au Liban qui reçoivent tous une aide de l'U.N.R.W.A. Il y en a 500.000 en Jordanie, dont 200.000 vivent dans des camps d'hébergement.

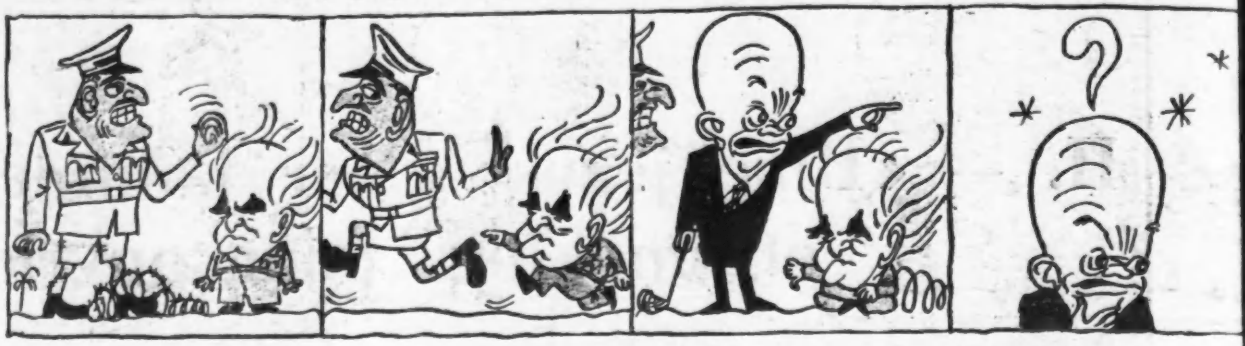
A Gaza, la situation est plus grave encore. Sur les 300.000 Arabes qui vivent dans la zone, 200.000 sont des réfugiés qui vivent dans les camps, entretenus à 100 % et n'ayant rigoureusement rien à faire. Le reste de la population, qui vivait autrefois du trafic commercial entre l'Egypte et le Moyen-Orient, a été réduit à un chômage presque total par la fermeture de la frontière. Il n'y a de travail dans la zone que pour 30.000 personnes. Les deux tiers des Arabes non réfugiés ne pouvaient donc subsister que grâce à l'aide de l'administration égyptienne (puis israélienne).

900.000 oisifs

Les réfugiés n'ont qu'un rêve : reconquérir les terres qu'ils ont abandonnées aux Israéliens. C'est pourquoi ils manifestent depuis le départ des troupes israéliennes aux cris de « Vive Nasser ! Vive l'Union arabe ! » Les propagandistes égyptiens ont la tâche facile dans les immenses camps où les réfugiés traînent leur vie d'oisifs et Nasser pouvait provoquer des troubles suffisamment graves pour que le retour de l'administration égyptienne apparût indispensable.

Le problème des réfugiés ne pourrait être résolu, en fait, que par leur reclassement dans les pays arabes, mais cette opération suppose d'abord un règlement du problème politique. Tant qu'un traité de paix entre Israël et ses voisins n'aura pas été signé, les Etats arabes maintiendront la situation « en l'état », car le désir de revanche des 900.000 réfugiés palestiniens constitue le meilleur ferment de la haine contre Israël.

LA BANDE *(dessinée)* DE GAZA



ISRAËL

Ce qui aurait pu arriver...

L'Express *publie ici deux articles parus récemment dans le* Jerusalem Post *sous la signature du journaliste israélien Ephraïm Kishon.*

L'auteur a choisi le biais de l'humour noir pour justifier, devant l'opinion internationale, l'attitude prise par son pays. On verra que le procédé ne manque pas d'efficacité.

I. — LA DEFAITE

LA guerre éclata en mai 1957. Les frontières d'Israël furent franchies simultanément par les armées d'Egypte, de Syrie et de Jordanie, sous commandement commun. L'armée israélienne ne fut pas surprise par cette attaque, mais son manque d'armements lourds et d'aviation la contraignit à des manœuvres purement défensives. L'invasion arabe était appuyée par 3.000 chars soviétiques et 1.100 avions. Pourquoi le petit Etat juif avait-il été incapable de se procurer les armements nécessaires à sa défense ? C'est là une énigme que l'Histoire devra résoudre.

Enhardis par les premiers succès des attaquants, l'Arabie séoudite, puis l'Irak, enfin le Liban, déclarèrent à leur tour la guerre à Israël. Le gouvernement israélien fit immédiatement appel à l'O.N.U. dont le lourd appareil mit cependant quelque temps à s'ébranler. L'opinion internationale avait été prise de court par l'agression arabe. Quelques semaines plus tôt, Nasser, président des républiques égyptienne et jordanienne, avait en effet annoncé au monde qu'il concentrait tous ses efforts sur le développement économique du Moyen-Orient. L'énorme quantité d'armes soviétiques que l'on vit soudain aux mains des Arabes plongea le monde dans la consternation.

Veto russe !

M. Hammarksjoeld envoya deux représentants personnels au Moyen-Orient, mais le visa égyptien leur fut refusé et ils durent suivre les opérations de Copenhague.

Les Etats-Unis convoquèrent immédiatement le Conseil de Sécurité pour la fin de la semaine et préparèrent une résolution demandant le cessez-le-feu. La résolution fut votée par 22 voix contre 7 et 42 abstentions (France, Angleterre et bloc asiatique), mais le représentant soviétique y opposa son veto, déclarant qu'il considérait l'attaque égyptienne comme un chapitre glorieux de la lutte des peuples colonisés pour leur ilberté.

Puis la conscience mondiale s'éveilla. L'émotion de l'opinion publique fut si grande que les échos

LES ISRAÉLIENS QUITTENT CHARM EL CHEIK
A qui de jouer ?

en retentirent jusqu'au cœur du bloc oriental. « L'Histoire a tragiquement réglé le sort de ce jouet des impérialistes », écrivirent les *Izvestia*. « Israël était un Etat réactionnaire et féodal, son gouvernement une dictature militaire, mais les souffrances d'un peuple innocent ne peuvent manquer d'éveiller la compassion du camp de la paix qui a toujours défendu la cause des petites nations. On ne peut nier, sans doute, qu'Israël ait lui-même creusé sa tombe par son attitude provocante. Depuis longtemps, ce petit Etat artificiel était devenu l'arsenal de l'Occident et les Juifs, armés jusqu'aux dents, devenaient de plus en plus arrogants avec leurs pacifiques voisins. Le peuple juif, dont l'histoire est déjà faite de tant de souffrances, devra une fois de plus rechercher l'asile de nations hospitalières. Comme toujours, l'U.R.S.S. garantira l'intégralité de leurs droits à ses citoyens d'origine juive. »

Nasser à Tel-Aviv !

A Tel-Aviv, pour la parade de la victoire, Nasser était entouré d'officiers soviétiques. En Irak, le parti communiste s'empara du pouvoir par un coup d'Etat. Le roi Séoud transforma son régime en « démocratie populaire ». Dans les milieux du Département d'Etat, on exprimait la crainte que les Russes ne parviennent à s'assurer une certaine influence au Moyen-Orient. Le président Eisenhower soumit au Congrès un projet de loi prévoyant l'admission immédiate de 25.000 réfugiés juifs aux Etats-Unis.

Le discours du président déclencha une vague d'enthousiasme dans le monde entier. La Suisse offrit aussitôt 2.000 visas de transit et le Guatemala porta son quota d'immigration de 500 à 750. Les partis socialistes du monde entier organisèrent des meetings pour condamner l'agression arabe. Le Parlement brésilien observa une minute de silence « en l'honneur d'Israël ». Sous la pression de son opinion publique, le gouvernement de la Nouvelle-Zélande proposa un pacte d'amitié éternelle avec la mémoire d'Israël. Le premier ministre australien, M. Menzies, qualifia l'agression arabe d' « infâme ». Au Congrès national des organisations juives américaines, le sous-secrétaire d'Etat déclara solennellement (avec l'approbation du président) « que les Etats-Unis accorderont à l'avenir une plus grande attention aux problèmes des petites nations et empêcheront le renouvellement de semblables excès ».

Ici le journaliste israélien retrouve la réalité. Il écrit :

Israël n'attendit pas le mois de mai 1957, mais démantela la machine de guerre égyptienne dans la péninsule du Sinaï, perdant ainsi l'occasion de gagner la sympathie du monde entier. Et c'est grand dommage. Dieu seul sait quand une telle occasion se représentera.

Et Ephraïm Kishon enchaîne :

II. — ISRAEL A LA BOMBE « P... »

Ce soir-là, le premier ministre Ben

par Vicky (New Statesman and Nation.)

Gourion était seul dans son bureau, regardant dans le vague d'un air accablé. « Seigneur, murmurait-il, j'avoue que je ne sais plus que faire. Jour et nuit nous discutons pour tenter de prouver au monde que nous ne désirons que la paix, que notre seul but est d'obtenir que le paysan israélien puisse revenir de ses champs en sécurité, que nos routes soient sûres la nuit et que nos navires ne soient plus coulés. Tout le monde sait que le droit est de notre côté et pourtant le monde entier vote contre nous. Comment l'expliquer ? La vertu ne représente-t-elle plus rien aujourd'hui ? Pendant des mois, nous avons plaidé la cause de la justice et reculé devant un avenir menaçant. Nous sommes à bout. Seigneur, fais quelque chose pour ton peuple... »

L'explosion

La formidable explosion qui ébranla toute la région fit trembler les bâtiments du ministère dont presque toutes les vitres furent brisées. Le souffle arracha le premier ministre de son fauteuil et le projeta contre la carte du monde qui tapissait le mur opposé.

Ce soir-là, les sismographes de Moscou se détraquèrent. Les techniciens russes se penchèrent stupéfaits sur leurs instruments et conclurent qu'une explosion dont la violence dépassait les capacités d'enregistrement des sismographes s'était produite dans le Moyen-Orient. Les savants du monde entier confirmèrent ces déductions. En Italie et en Grèce, une panique se déclencha le long des côtes. Le lendemain, le Pentagone publia un communiqué rassurant indiquant « qu'un tremblement de terre d'une violence sans précédent avait eu lieu quelque part dans le Sud de Neguev ». Mais le ministère des Affaires étrangères israélien publiait le même jour un démenti laconique précisant « qu'aucun tremblement de terre n'avait eu lieu dans la zone du Moyen-Orient ».

La bombe au phosphate

L'opinion publique accueillit ces informations contradictoires avec une angoisse compréhensible. Comme toujours, il n'y eut aucune fuite du côté israélien. Mais le silence fut rompu par le correspondant de l'*Observer* au Moyen-Orient, qui écrivit de Beyrouth : « Regardons les choses en face : Israël possède une bombe atomique d'une puissance stupéfiante. » Cette information confirmait les rumeurs qui circulaient depuis quelque temps, mais la première confirmation officielle en fut donnée aux Nations Unies par l'ambassadeur Abba Eban, le jour même où l'ultimatum afro-asiatique sur l'évacuation inconditionnelle du Sinaï venait à expiration. Dans une atmosphère particulièrement tendue, M. Eban prit la parole :

« Messieurs, dit-il, j'ai l'honneur d'annoncer à l'Assemblée plénière qu'Israël possède un engin atomique, la « bombe au phosphate », dont la puissance est 190 fois supérieure à celle des engins connus jusqu'à présent. La bombe au phosphate peut être transportée en n'importe quel point du monde par fusées téléguidées ou par d'autres moyens. Merci de votre attention. »

Puis il regagna sa place, sans dire un seul mot de l'évacuation du Sinaï. Les délégués étaient si abasourdis qu'une minute s'écoula, dans un silence complet, avant que le délégué français ne se lève pour applaudir bruyamment. Après quelques secondes d'hésitation, les délégués australien et néo-zélandais se joignirent à cette manifestation de sympathie, puis les diplomates d'Amérique latine et des petits Etats européens.

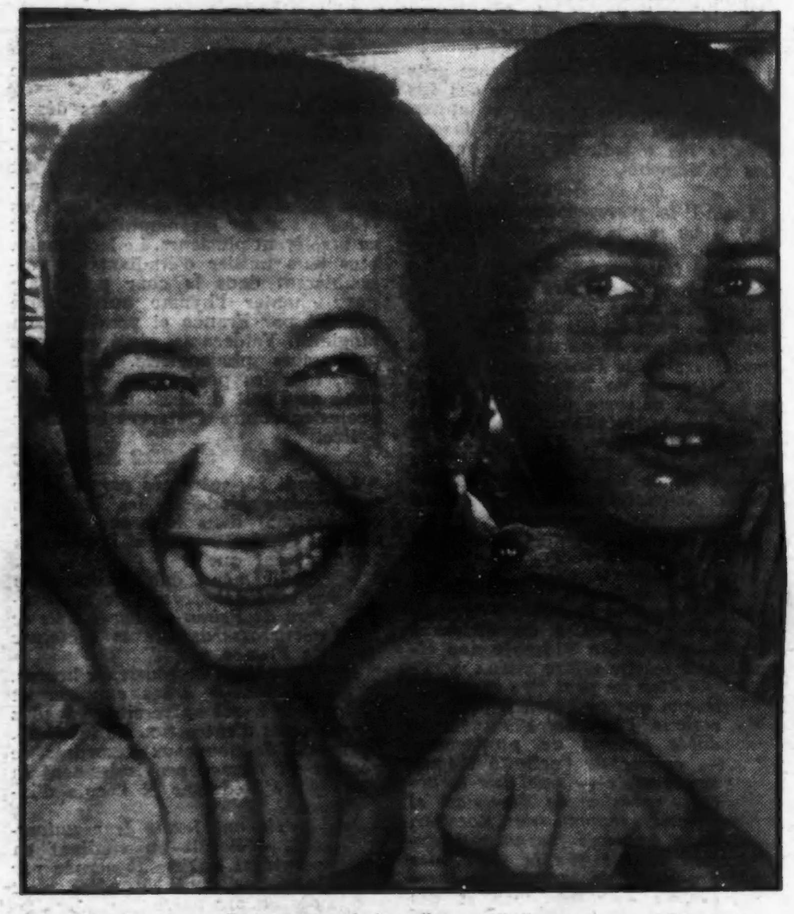
Le président des Etats-Unis envoya un long télégramme de félicitations au gouvernement d'Israël « pour les brillants résultats obtenus dans le domaine de la recherche scientifique », exprimant l'espoir que la désintégration du phosphate pourrait être utilisée à des fins pacifiques. Le président invitait également le gouvernement israélien à participer à « un fructueux échange d'informations entre les deux puissances amies, afin de pousser plus avant leurs travaux de recherche ». La proposition fut reçue fraîchement. Un communiqué du ministère des Affaires étrangères israélien précisa « qu'il était peu probable qu'elle soit acceptée pour le moment ».

Lorsque le « plan Eisenhower » fut rendu public, on apprit que le président avait réservé 750 millions de dollars pour l'aide économique à Israël, « bastion de la démocratie, de la liberté et du progrès au Moyen-Orient ». Le Pakistan fut le premier à proposer une rencontre des Trois Grands : Eisenhower, Kroutchev, Ben Gourion. Le premier ministre israélien donna son accord, mais déclara qu'elle devait avoir lieu plus tard et à Chypre. Pendant la visite de Mme Golda Meir à la Maison-Blanche, la presse mondiale lança une campagne pour la signature rapide de traités de paix entre les différents Etats du Moyen-Orient.

L'*Encyclopédie soviétique* adressa à tous les possesseurs de l'ouvrage un appendice contenant un nouveau chapitre sur Israël, à coller sur l'ancien texte, « vestige criminel de l'ère de Béria ». Dans un discours radiodiffusé, Nouri Saïd déclara que l'Irak n'avait jamais été réellement en guerre avec Israël et annonça que le pipe-line d'Haïfa était intact.

⁂

Ainsi, la foi, l'espoir et la justice triomphèrent et personne ne doute plus depuis du droit moral d'Israël à exister en tant qu'Etat. Deux questions, cependant, restent sans réponse : quel était l'imbécile irresponsable du quartier général qui avait entreposé tous les explosifs et toutes les munitions capturés pendant la campagne du Sinaï en un seul point du Sud-Neguev et pourquoi avaient-ils explosé ?



DEUX JEUNES RÉFUGIÉS PALESTINIENS
Des explosifs humains

SUEZ

Le canal condamné

(De notre correspondantt à Beyrouth)

D'ICI la fin du mois, le canal de Suez sera de nouveau ouvert aux navires de 10.000 tonnes. Le pipe-line transsyrien acheminera à nouveau 1 million de tonnes de pétrole par mois — la quantité nécessaire pour combler le déficit pétrolier de l'Europe. En autorisant la Syrie à permettre la réparation des stations de pompage sur son territoire, en cessant de faire obstacle au renflouage de la dernière grande épave qui obstrue le canal, le colonel Nasser démontre qu'il recherche une détente.

Talonné par une opinion surexcitée, menacé par la rébellion de ses officiers « ultras », il continue à couvrir ses concessions d'intransigeances verbales. L'une surtout de ces concessions n'en est pas moins réelle : Nasser a informé « Monsieur H » qu'il acceptait le partage « fifty fifty » des péages du canal. Il se déclare prêt à en verser la moitié à un compte bloqué; elle doit servir au remboursement des actionnaires, à l'entretien et à la modernisation du canal.

M. Dulles juge cette proposition acceptable. Les Britanniques se résigneront à la prendre pour base de négociation. L'Egypte et les pays usagers du canal détiennent chacun, en effet, des atouts si décisifs que des concessions réciproques deviennent inévitables.

100 milliards

L'atout de l'Egypte, c'est qu'elle peut indéfiniment renoncer aux péages sans pour autant être acculée à la banqueroute.

L'atout des pays usagers, c'est qu'ils ont mis au point toute une série de plans qui leur permettront, d'ici cinq ans, de se passer du canal sans subir de préjudice grave.

Le colonel Nasser sait que, dès l'année prochaine, le canal, dans son état actuel, ne suffira plus au passage du fret maritime dont l'Europe a besoin. S'il veut que le canal reste une grande artère maritime, il doit inciter les Européens à y investir 100 milliards de francs, afin de doubler sa navigabilité d'ici 1960, à la multiplier par 8 d'ici 1970.

Si l'Egypte ne donne pas les garanties nécessaires pour la réalisation de ces travaux d'agrandissement, son canal sera délaissé pour toute une série de voies nouvelles.

Quatre projets

1° LE PIPE-LINE TRANSISRAÉLIEN, que projette notamment la France, permettrait d'acheminer 18 millions de tonnes de pétrole par an de la mer Rouge (à Eilath) sur la Méditerranée (à Haïfa). Le prix du pompage serait de 147 francs par tonne ; le prix de transport via Suez est de 224 francs.

En cas de blocus du canal, la France pourrait faire acheminer via Eilath et Haïfa la presque totalité du pétrole qu'elle importe du Moyen-Orient.

2° LE PIPE-LINE TRANSTURC, de Kirkouk à Iskenderun (l'ancienne Alexandrette), permettrait d'écouler 25 millions de tonnes par an à travers des territoires amis. Il suffirait à couvrir les besoins britanniques.

Comme toutefois l'Irak ne paraît plus, politiquement, tout à fait sûr, un troisième pipe-line est projeté :

3° LE PIPE-LINE KOWEIT-HAIFA. Il est assez facilement réalisable. Il suffirait de raccorder le « tapline » transarabe de l'Aramco aux puits de Koweit, les plus productifs du Moyen-Orient et les plus sûrs. Afin de contourner la Jordanie via Israël, un second embranchement pourrait relier le tapline à Eilath.

4° LE PIPE-LINE TRANSAFRICAIN est le plus grand et le plus audacieux des projets à l'étude. Il est recommandé par l'état-major britannique. Prévu pour l'éventualité d'une guerre au Moyen-Orient, il traverserait, de Dar es Salam (Tanganyika) à Swakopmund (Sud-Ouest africain) tout le sous-continent africain, tout en restant constamment en territoire britannique. Il raccourcirait d'un tiers la route du Cap et augmenterait d'autant la vitesse de rotation des pétroliers.

Les superpétroliers

Tous ces pipe-lines conserveraient leur intérêt même si le canal de Suez restait ouvert :

— Dans son état actuel, en effet, le canal ne permet le passage en pleine charge que des pétroliers de moins de 30.000 tonnes.

→

— Par la route du Cap, un pétrolier de 65.000 tonnes peut transporter son pétrole au même prix que le plus gros des navires empruntant le canal.

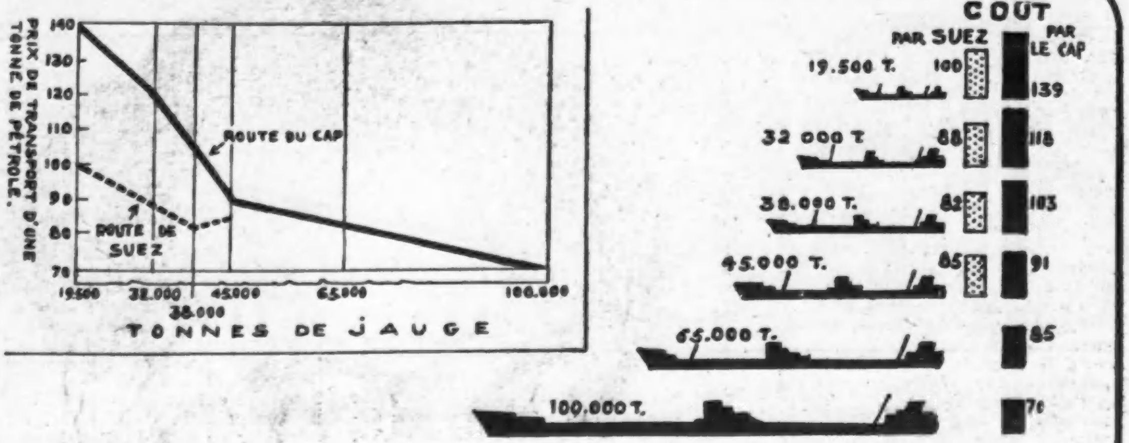
— Les pétroliers de 100.000 tonnes permettent un transport meilleur marché par la route du Cap que les navires les plus gros pouvant passer le canal.

Trente superpétroliers de 100.000 tonnes faisant le tour du Cap, ou 20 d'entre eux se servant du pipe-line transafricain, permettraient de couvrir la totalité des besoins français ou britanniques.

Pour le transport du pétrole, qui constitue 75 % de son trafic, le canal de Suez ne restera donc intéressant que s'il est agrandi jusqu'à permettre le passage de navires de 60.000 tonnes. Près de 100 pétroliers, incapables en raison de leur tonnage, d'emprunter le canal dans son état actuel, ont été commandés ces derniers mois aux chantiers navals. Si le canal ne peut les recevoir au moment de leur mise en service, d'ici 3 à 8 ans, le pétrole destiné à l'Europe pourra faire le tour du Cap sans qu'il en coûte un franc de plus aux pays consommateurs. Le canal, au lieu de financer le développement économique de l'Egypte, ne sera plus alors qu'une branche desséchée.

Tels sont les faits qui poussent le colonel Nasser à réfléchir.

Le canal de Suez a-t-il un avenir ?



Sur ce graphique, pour établir le comparaison du coût du fret, on a pris pour base 100 le prix du transport par Suez d'une tonne de pétrole effectué par un pétrolier de 19.500 tonnes (capacité la plus répandue pour le moment).

On voit que si le transport d'une tonne de pétrole par un pétrolier de 19.500 tonnes coûte 39 % de plus par Le Cap que par Suez, en revanche à bord d'un pétrolier de 45.000 tonnes, le détour par Le Cap ne représente plus qu'une augmentation des frais d'un peu moins de 7 %.

A partir des super-pétroliers de 65.000 tonnes qui jaugent trop pour emprunter le canal, le coût du transport par Le Cap défie toute concurrence.

ESPAGNE

Il ne reste que l'artillerie

(D'un correspondant à Madrid)

L'IMAGE qu'offre Madrid en ce mois de mars 1957 rappelle étrangement celle du printemps 1946, au moment de la condamnation du régime par les Nations Unies : il y règne une atmosphère de panique. Une différence, pourtant : il y a onze ans, la pression venait du dehors, alors qu'aujourd'hui, reconnu par le Vatican, soutenu par les Etats-Unis, admis à l'O.N.U., le régime est ébranlé de l'intérieur. L'opposition prend des proportions telles que le gouvernement doit avoir recours à une véritable terreur policière pour tenter de la museler.

A Barcelone, du jeudi 21 au dimanche 25 février, la police a effectué plus de 150 arrestations. Le célèbre avocat monarchiste Muntanola, arrêté pendant le boycott des transports et relâché quelques jours plus tard, fut arrêté de nouveau, ainsi que le jeune écrivain catalan Maluquer, le romancier Juan-José Mira, *Prix Planeta* 1952, et plusieurs collaborateurs de la revue catholique *El Ciervo*.

Terreur

Chaque jour, des étudiants libéraux sont enlevés et passés à tabac dans le plus pur style fasciste. Un jeune étudiant nommé Masoliver a été kidnappé, rossé et abandonné à demi-mort dans un fossé. Ces attentats sont commis en plein jour et avec la complicité de la police par des éléments de la « Garde de Franco ». Toute la ville connait le nom des deux plus actifs de ces « justiciers » : Eduardo Rufat et C. Betran de Lis. Un ancien dirigeant du S.E.U. (syndicat universitaire phalangiste), plusieurs fois menacé de mort par la « Garde de Franco », a pu lire dernièrement sa notice nécrologique dans toute la presse de Barcelone.

Chaque soir, la police se présente au domicile de douzaines d'étudiants, les arrache de leur lit et les emmène, sans mandat, jusqu'à la *Jefatura* (commissariat central) après avoir minutieusement fouillé la maison. N'importe quel livre, revue, lettre ou écrit peut devenir un document dangereux.

Le régime tente de justifier cette répression en brandissant l'épouvantail de la « menace communiste », mais la personnalité des jeunes gens arrêtés, dont beaucoup sont des fils de dirigeants du régime et appartiennent aux classes les plus favorisées, suffit à infirmer cette version des événements.

Fils de famille

Quand le gouvernement dénonça, il y a un an, le « complot des étudiants », l'étonnement du public espagnol fut sans bornes lorsqu'il lut dans la liste des jeunes gens arrêtés, à côté des noms de fils de « rouges fusillés », ceux du fils de l'ex-ministre Sanchez Mazas et du neveu d'un des fondateurs de la Phalange, Ruiz Pradera. Des fils de notaires, médecins et avocats célèbres figurent dans la liste des universitaires barcelonais arrêtés récemment. L'un d'eux, le jeune Modelell, est le fils d'un des leaders de la *Communion Traditionaliste* (monarchistes d'extrême droite).

Après les manifestations d'étudiants de l'année dernière, l'hebdomadaire officiel *El Espanol* publia un grand reportage dans lequel il dévoilait le « sinistre complot des valets de Moscou », mais il s'attira du dirigeant catholique Dionisio Ridruejo une réponse qui mérite d'être citée :

> « *Rien ne peut être aussi grotesque que ce qu'on a présenté comme l'inventaire du formidable arsenal de propagande — preuve de l'activité illégale communiste — saisi par la police : poésies de Machado et Alberti, romans de Koestler, deux ou trois journaux étrangers arrivés par la poste, des brochures de la jeunesse européenne de Strasbourg et des photographies d'enfants pauvres et tristes...* »

Communistes ?

Le gouvernement continue cependant à plaquer l'étiquette de « communiste » sur toutes ses victimes. A Barcelone, la presse annonçait récemment l'arrestation d'un étudiant « communiste », Octavio Pellisa, d'un « monarchiste philo-communiste », Senillosa, et d'un « communiste philo-monarchiste », le critique d'art Gabriel Ferrater.

Si la répression se fait plus féroce, la résistance de la jeunesse devient de plus en plus ouverte. A la fin de février, une épreuve de force de près de huit jours a eu lieu entre les étudiants de Barcelone et la police. Du 18 au 26 février, l'aspect de l'Université fut celui d'une forteresse assiégée.

Le lundi 18, prévoyant des désordres possibles à l'occasion de la réouverture de l'Université, le vice-recteur phalangiste, M. Valdecasas, fit appeler deux compagnies de la « policia armada » qui enfermèrent les étudiants dans les amphithéâtres et en arrêtèrent plusieurs. Le lendemain, plus d'un millier d'étudiants se rassemblèrent dans la cour principale pour chanter l'hymne universitaire interdit par Franco et pendirent en effigie M. Valdecasas, ainsi que trois professeurs phalangistes. Le même jour, tous les professeurs de la Faculté de Droit démissionnaient pour protester contre l'intervention de la police.

600 expulsés

Le jeudi 21, entraînés par le jeune monarchiste Modelell, les étudiants se réunirent dans le grand amphithéâtre et des orateurs improvisés proclamèrent que :

> « *De même que les étudiants se sont débarrassés de la dictature de Primo de Rivera, ils se débarrasseront de la dictature de Franco.* »

Après un siège de plusieurs heures, la police réussit à les expulser et retira leur livret universitaire à plus de six cents d'entre eux. Le lundi 25, craignant de nouveaux désordres, le recteur fit fermer provisoirement la Faculté de Médecine et l'école d'ingénieurs.

> « *Ils ont fermé leur université,* déclarait un étudiant en montrant la Faculté cernée par la police, *mais la nôtre n'est pas encore née.* »

La démission collective des professeurs de la Faculté de Droit provoqua l'intervention personnelle du « dictateur » général de l'enseignement, Don Torcuato Fernandez Miranda. Il obtint la soumission des professeurs, mais prit des mesures d'intimidation contre les étudiants : plus de 250 furent « suspendus » pour une année scolaire complète.

> « *Ce n'est que le début,* déclarait en souriant Don Torcuato à son retour de Barcelone, *il me reste encore l'artillerie.* »

CHINE

Trop de bébés

(D'un correspondant à Hong-Kong.)

« LE contrôle des naissances ? C'est un problème que nous abandonnons aux familles. Nous sommes convaincus qu'un niveau de vie plus élevé se traduira automatiquement par des familles moins nombreuses. »

C'est ainsi que parlait, il y a quinze mois, un haut fonctionnaire chinois. La semaine dernière, Mme Li Tetchouan, ministre de la Santé du gouvernement de Pékin, tenait un langage tout différent :

— C'est avec la plus grande répugnance, déclara-t-elle, que le gouvernement se voit obligé de réviser radicalement sa politique des naissances. L'avortement et la stérilisation volontaires pourront être pratiqués sans restriction. Car la population chinoise s'accroit de 15 millions d'habitants par an. La Chine doit planifier les naissances si elle veut se débarrasser de la misère, devenir riche et forte.

L'année dernière encore, pourtant, le gouvernement de Pékin envisageait allègrement une population de 1.000 millions de Chinois vers l'an 1995. L'un des observateurs occidentaux les plus compétents, M. Dennis Bloodworth, écrivait alors, retour de Pékin : « Comment la Chine se propose-t-elle de nourrir cette multitude ? A quoi l'emploiera-t-elle, sinon à faire la guerre ? La politique des naissances du gouvernement chinois, dans les années à venir, sera une précieuse indication de ses intentions politiques ».

L'EXPRESS

Direction, rédaction : 91, CHAMPS-ELYSEES - PARIS (8e) - ELY. 88-61
ADMINISTRATION - PUBLICITE - VENTE :
37, CHAMPS-ELYSEES - PARIS (8e) - Tél : BAL 19-68

PRIX DE VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 100 fr. — Suisse : 1 fr. 90. — Belgique : 18 fr.
Italie : 250 lire.

ABONNEMENTS (1 an)
FRANCE, UNION FRANÇAISE .... 3.000 francs
ETRANGER .... 3.500 francs

PAR AVION
3.800 fr. - Algérie, Tunisie, Maroc.
4.400 fr. - Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.
5.800 fr. - Egypte, Iran, Irak, Israël, Liban, Syrie, Libye.
6.400 fr. - Congo Belge, Ethiopie.
5.100 fr. - A.-E. F., A.-O. F.
7.200 fr. - Guadeloupe, Guyane Française, Indochine, Madagascar, Martinique, Océanie, Afrique du Sud.
8.500 fr. - Canada, Etats-Unis.
9.500 fr. - Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Chine, Colombie, Cuba, Guetemala, Inde, Indonésie, Japon, Pérou, Porto-Rico, Venezuela.
lande.

Etudiants, Rappelés, Maintenus : 3 mois, 750 francs
Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris

Administrateur : J.-F. COBLENCE

Mme Li cite deux exemples éloquents : sur 609 femmes enceintes, recensées dans plusieurs manufactures, 17 % le sont deux fois par année, 53 % une fois chaque année, 22 % deux fois en trois ans. Les 7.000 ouvriers et ouvrières d'une manufacture ont donné naissance, en sept ans, à 7.000 enfants.

Dans ces conditions, la main-d'œuvre croît plus vite que les postes de travail: « Le nombre des ouvriers s'est accru de 2,5 millions en 1956, vient de révéler le Bureau des Statistiques. Il a passé à 24.7 millions. Le recrutement de nouveaux ouvriers est le double des besoins réels. Il y a plus d'employés que d'emplois et les ressources de la nation sont gaspillées ».

Le nombre des naissances fait également croître, plus rapidement que prévu, la demande de biens de consommation. Les prestations des caisses d'allocations familiales provoquent une inflation dangereuse. En conséquence, le plan quinquennal va être révisé une seconde fois : le rapport des investissements dans l'industrie lourde et dans l'industrie de consommation, qui était de 8 contre 1 il y a deux ans, va passer à 6 contre 1.

Cette réduction des objectifs du plan n'est pas sans dangers. Elle ralentit encore la création d'emplois nouveaux ; elle ralentit également la construction d'usines pour tracteurs. Or, qu'adviendra-t-il des coopératives agricoles si elles ne reçoivent pas rapidement les tracteurs promis ? Elles les réclament à cor et à cri, car elles ont été créées en vue d'une mécanisation qui, seule, leur permettra de nourrir une population urbaine en accroissement rapide.

Ce sont les délicats problèmes de cet ordre que le gouvernement de Pékin cherche actuellement à résoudre, fût-ce au prix d'un grave manquement doctrinal que Mme Jeannette Vermeersch n'hésitera sans doute pas à qualifier de néo-malthusien.

M. Wolfgang Harich
Les rêves et la réalité

ALLEMAGNE-EST

2 + 2 = 9

(*De notre correspondant à Berlin*)

« *Il y eut une fois, dans le village de Schilda, une école qui enseignait que 2 + 2 = 9. L'enseignement était suivi et les enfants apprenaient volontiers. Mais un jour, les autorités s'aperçurent que leur falsification mathématique risquait d'éclater aux yeux de tous. Ils n'osèrent toutefois rétablir la vérité, car l'ordre public s'en fût trouvé en danger. Aussi, afin d'éviter un bouleversement trop radical, les autorités demandèrent aux instituteurs d'atténuer quelque peu l'énormité de leur mensonge. Ils devaient enseigner, pour commencer, que 2 + 2 = 8 seulement. Ensuite, petit à petit, ils pourraient se rapprocher de la somme 4, considérée comme correcte par les esprits bourgeois.*

« *Les écoliers, toutefois, prirent mal la chose. Le second jour, lorsqu'on leur demanda d'admettre que 2 + 2 pourrait égaler 7 seulement, certains se rendirent aux W.-C. et y crayonnèrent sur les murs « 2 + 2 = 4 ». Les autorités s'aperçurent, atterrées, qu'ils n'avaient jamais ignoré la vérité.* »

Cette petite parabole, publiée au début de l'hiver dernier par l'hebdomadaire communiste « Sonntag », se trouve à l'origine des vastes épurations d'intellectuels qui ont lieu actuellement en Allemagne de l'Est. Ces épurations viennent d'atteindre leur apogée samedi dernier, avec la condamnation à dix ans de travaux forcés de Wolfgang Harich, qui est, à 35 ans, le meilleur théoricien marxiste d'Allemagne orientale. Le tribunal suprême de Berlin-Est l'a trouvé coupable d'avoir « fomenté une insurrection populaire ». Il a fait arrêter, à l'issue du procès, le témoin Gustav Just, rédacteur en chef du « Sonntag » et auteur de la parabole « 2 + 2 = 9 ».

Autant que les articles de Harich lui-même, la parabole de Just avait déclenché l'agitation des intellectuels est-allemands contre les outrances staliniennes du régime de M. Ulbricht, le « Rakosi » allemand. Gustav Just avait été sévèrement réprimandé par le parti en novembre dernier, et contraint à se rétracter publiquement. La vérité n'en avait pas moins continué à éclater aux yeux de tous. Avec de nombreux cadres du parti, Wolfgang Harich avait estimé que de profondes réformes étaient le seul moyen de sauver le socialisme en Allemagne de l'Est.

Gouvernement fantôme

Depuis les révoltes du 17 juin 1953 déjà, Harich réclamait dans la « Deutsche Zeitschrift für Philosophie », dont il assurait la rédaction en chef, une « humanisation de la praxis socialiste ». Il publiait des articles de Georges Lukacs notamment (le grand philosophe marxiste hongrois), soulignant le tort que les méthodes staliniennes causaient au marxisme dans les masses ouvrières et paysannes d'Occident. Au début de l'été 1956, Harich avait fait une tournée de conférences en Pologne. Il y découvrit « une pensée audacieuse et un patriotisme révolutionnaire », rendit largement compte, dans sa revue, de la « grande expérience de ce voyage » et publia derechef des articles d'intellectuels polonais comme Kott et Wazyk.

Avec Bertolt Brecht, entre autres, il élabora un programme « gomulkiste » de réformes pour l'Allemagne, le soumit aux fonctionnaires du parti, tenta de mobiliser les cadres en faveur d'un « cours nouveau » dont Ulbricht devait lui-même prendre la tête ; s'il refusait, Ulbricht devait être remplacé.

Après que deux ministres eurent refusé de le recevoir, Harich s'adressa le 26 octobre à l'ambassadeur soviétique, M. Pouchkine. L'entrevue dura quatre heures. Ulbricht convoqua alors le philosophe et le mit en garde contre ses « activités fractionnistes ». Harich persévéra néanmoins. Il groupa un véritable « gouvernement fantôme », composé de vingt-cinq communistes influents et qui se proposait de forcer Ulbricht à démissionner.

Au début de décembre dernier, des troubles éclataient dans toutes les universités est-allemandes. Les étudiants réclamaient une réduction des cours de marxisme-léninisme, la fin du travail volontaire (mais en fait obligatoire) sur les chantiers, la démission de professeurs impopulaires, etc. Le 9 décembre, Ulbricht exigea personnellement l'arrestation de Harich, qui était en passe de devenir le prophète des « gomulkistes » est-allemands.

Du bouddhisme au marxisme

Le chemin était considérable qui avait conduit Harich de la confortable maison paternelle de Königsberg à l'avant-garde de l'intelligentsia marxiste allemande. Fils d'un écrivain et journaliste à la vie quelque peu désordonnée, Wolfgang Harich, au début de la dernière guerre, était le type même du « jeune bourgeois décadent ». Il fréquentait le personnel féminin des ambassades japonaise et siamoise, s'engoua pour le bouddhisme et la religion hindoue, ne fit qu'une seule année d'études universitaires, professait dans des cercles « avancés » des opinions pacifistes. Mobilisé, il fut promptement mis aux arrêts pour « atteinte au moral de l'armée », après quoi il déserta.

Après sa période bouddhiste, il traversa une brève période catholique. C'est seulement après l'arrivée des émigrés communistes et la reconstitution d'un mouvement socialiste à Berlin que Harich, en 1946, découvrit le marxisme. Il l'absorba avec la même facilité que les religions orientales, manifesta un prodigieux talent dialectique et, en pur théoricien, un tout aussi prodigieux mépris du concret. Hautement estimé des très rares théoriciens marxistes d'Allemagne, il devint rapidement un objet d'exhibition ; on avait recours à lui chaque fois qu'il s'agissait de défendre, en théorie, le socialisme devant des intellectuels d'Allemagne occidentale.

La théorie et la réalité

Après six mois de formation dans l'école de cadres du parti, Harich, à 28 ans, était nommé professeur de philosophie marxiste à l'Université Humboldt de Berlin, rédacteur en chef de la « Revue allemande de Philosophie » et lecteur aux éditions d'Etat « Aufbau ». Mais la réalité que Harich avait méprisée, enfermé comme il l'était dans son délire logique, cette réalité prit sa revanche avec la révolte populaire du 17 juin 1953.

Harich découvrit soudain que sa pensée était un tissu d'abstractions et qu'il avait contrevenu à l'un des principes fondamentaux du marxisme : à savoir qu'une théorie coupée de la « praxis » est une mystification.

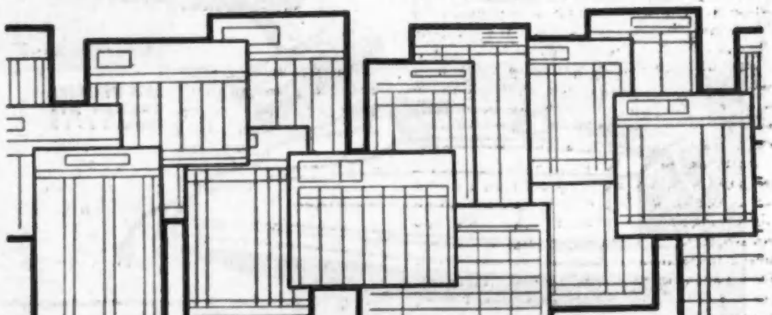
Dès lors, encouragé par Lukacs, avec lequel il était en correspondance suivie, Harich se mit à s'intéresser à cette « praxis » trop longtemps négligée, et à comparer le régime est-allemand aux régimes yougoslave, soviétique, polonais, chinois. Son évolution personnelle, qui l'a finalement conduit en prison, est exemplaire : elle mène de la révolte juvénile contre la stupidité de la guerre à l'attitude « dégagée » du bouddhisme, puis à une conversion entièrement abstraite au marxisme, et enfin au dépassement de la théorie dans un engagement politique concret.

Peut-être Harich, lorsqu'il sortira de prison, écrira-t-il un jour son histoire et celle de la « République démocratique allemande » ; mais peut-être aussi les geôliers de M. Ulbricht réussiront-ils à museler jusqu'à sa mort l'une des grandes intelligences d'Europe centrale.

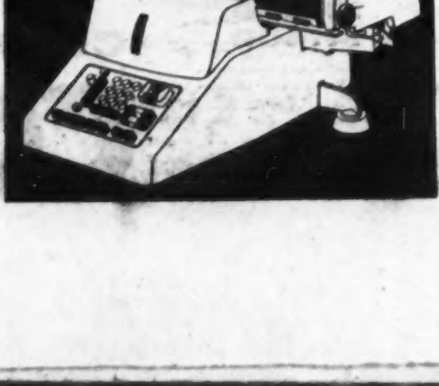
Olivetti Audit 202

olivetti

C'est une machine comptable super-automatique à deux totalisateurs et à double introduction frontale en plus de l'introduction arrière. L'Audit 202 peut être employée de façon continue ; une fois terminé le travail comptable, elle peut être utilisée comme additionneuse normale à deux totalisateurs. Sa capacité est de douze chiffres pour la pose et de treize pour les totaux.



S.A.M.P.O. Olivetti
16 bis, Rue d'Anjou - Tél. ANJ. 66.94
Paris (8ème)



GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

SANTÉ

Le surmenage qui vous menace...

ILS n'ont rien de commun entre eux, ces deux hommes.

L'un est jeune (35 ans), il commence à s'épaissir. Il considère qu'il a réussi, et dans un certain sens il a parfaitement réussi. Il dirige le service de publicité d'une grande société et il a de grosses responsabilités. Il gagne bien sa vie et il vit « bien ». C'est-à-dire que tout le jour il dicte, répond au téléphone, reçoit, va rendre visite, sollicite, exige, subit et distribue les reproches. Le soir il invite ou il est invité, il dine « bien », dans de bons restaurants, il va ensuite dans la boite à la mode, ou dans celle que tout provincial se doit de visiter.

Pour l'autre, cette vie est aussi étrangère que celle des noirs de l'Oubanghi-Chari. Contremaitre chez Citroën, il est depuis deux mois, malgré son âge (55 ans), au système des 2-10. Cela signifie que pendant un mois il travaille tout le jour et que le mois suivant il travaille toute la nuit. Pendant ce mois-là il ne dort pratiquement pas car il habite avec sa femme et ses deux enfants dans une loge de concierge.

Ces deux hommes, à quelques jours d'intervalle, se sont tous deux évanouis. Qu'importe que le malaise ait eu lieu dans l'atmosphère étouffante d'une « cave » ou au milieu du fracas des machines ! La cause est la même : le surmenage.

Pourtant l'un et l'autre diront qu'ils n'ont pas travaillé davantage ces derniers temps, qu'au contraire même ils ont, se sentant fatigués, tenté de réduire un peu le rythme de leur activité.

C'est que le surmenage n'est qu'exceptionnellement le résultat d'une trop grande quantité de travail. Cela, c'est ce qu'on appelle la fatigue saine, qui donne un sentiment de plénitude. On pourrait presque dire que le surmenage ce n'est pas l'excès de fatigue mais le contraire de la fatigue, que c'est moins un effort disproportionné qu'un effort mal adapté.

Tout craque

L'adaptation de l'effort à la tâche est un souci récent, jusqu'ici on ne s'y était intéressé que par raccroc. Pour obtenir un rendement meilleur on « rationalisait » le travail, et cela comportait quelquefois l'amélioration de cette adaptation.

Il y a évidemment dans le surmenage un facteur quantitatif. Mais il faut bien savoir qu'il n'est pas toujours causé par un travail récent : il existe une addition des fatigues. Il y a des gens qui peuvent ainsi travailler pendant des mois au bout de leur fatigue, et puis, tout d'un coup, tout craque. C'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. C'est ce slogan publicitaire qui a raté, c'est ce va-et-vient dû à la réception de la dame du premier.

Ce qui importe le plus c'est l'effort demandé à tel individu pour accomplir telle tâche. Cet effort est difficile à mesurer parce qu'il dépend de facteurs assez vagues.

La difficulté du travail varie de toute évidence avec les individus, mais de plus avec l'état actuel de l'individu. Or le travail moderne, très « rationalisé », demande pratiquement à chacun de fournir à tous les instants la même attention, de faire parfois le même geste. Le paysan, l'artisan, l'artiste, peuvent remettre au lendemain. Pas le médecin, ni l'ouvrier de chez Renault, ni cet homme dont le calendrier est rempli. Si bien que la même action sera accomplie avec la plus grande facilité ou bien grâce à un effort épuisant.

Il n'est plus nécessaire de dire à quel point compte alors l'intérêt porté à la tâche. Un peintre peut travailler pendant quarante-huit heures à un tableau. Après une bonne nuit, il est frais et dispos, même s'il n'a pas mangé, même s'il n'a cessé de fumer. Il n'est plus nécessaire non plus de souligner l'effort que demande un travail qui n'a pas de sens. Il suffit d'avoir fait une marche dans l'armée, il suffit de lire tous les commentaires faits sur le travail à la chaine.

Arrêt de travail

Il ne s'agit pas de rêver une espèce de paradis où tout le monde travaillerait dans la joie, mais de rendre les heures de travail compatibles avec une vie plus complète. Car cette organisation du travail, qui rend si lourde une tâche objectivement légère, a un retentissement médical et social considérable.

Sur trois certificats d'arrêt de travail, un médecin de médecine générale en prescrit au moins un pour un état de fatigue générale prononcé. Cela coûte horriblement cher à la société mais moins cher encore que l'accident de travail qui s'ensuivrait. Il faut dire cependant que ces vacances supplémentaires que la Sécurité sociale est obligée de prendre à sa charge n'ont pas pour seule cause le travail lui-même, mais aussi ce qui entoure le travail.

Il est courant qu'un ouvrier, qu'un employé ait chaque jour entre une et deux heures de transport pour se rendre à son travail. Comme les heures sont à peu près les mêmes pour tout le monde — les fameuses heures de pointe — les voyages sont accomplis dans les plus mauvaises conditions — ce qui est vrai pour notre contremaître de chez Citroën l'est tout autant pour notre agent de publicité perdu dans les embouteillages.

Faut-il noter encore les conditions de logement, les queues devant les salles de spectacles, les soucis d'argent, de santé ? On voit bien que ce qui mène au surmenage c'est moins la quantité plus ou moins importante de travail à fournir que les conditions dans lesquelles ce travail est accompli et l'état de celui qui en est chargé. Comment s'étonner alors de l'état d'épuisement permanent dans lequel semble vivre la population des grandes villes ? Comment s'étonner que cet épuisement conduise de plus en plus à ces maladies qu'on appelle maladies du siècle, ou plus scientifiquement neuro-somatiques ?

Névroses

Les travaux modernes en ont rendu la compréhension plus facile.

Nous connaissons des cas de névroses expérimentales chez les animaux. Pour les créer, en général par le moyen des réflexes conditionnés, il suffit de créer une situation conflictuelle. En face d'une tâche devenue trop difficile, trop complexe, l'animal entre en rage. Dans ce journal même on citait le cas d'un éléphant dont on appréciait l'intelligence, et qui piétinait les objets servant à le tester. Mais cela n'est même pas nécessaire. Il suffit, selon Pavlov, de faire se succéder à un rythme rapide des excitations déclenchant alternativement des processus — simples — d'excitation ou d'inhibition au niveau du cerveau.

LE « MILLE-PATTES » ATOMIQUE
Mieux que le Tour de France

Les premiers signes de cette névrose sont simples — une certaine irritabilité, une confusion, des réponses mal adaptées, trop faibles ou d'une intensité disproportionnée — ce sont les signes mêmes qu'avaient présentés nos deux héros avant leur malaise. Inquiets, sombres, coléreux, ils se rendaient peu à peu insupportables à leur entourage. Pavlov n'a pas seulement expérimentalement créé cet état de déséquilibre nerveux, mais de véritables maladies organiques, de celles que, plus récemment, un médecin canadien, le Dr Selye, devait appeler les maladies de l'adaptation.

Pour Selye, l'organisme réagit de la même manière, quelle que soit l'agression dont il est victime : maladies infectieuses, influences météorologiques, intoxications, chocs nerveux. Toujours il y a mobilisation des moyens de défense (en particulier une décharge de cortisone), puis, se succédant dans le temps mais pouvant s'installer, une exagération et un épuisement de ces moyens. A force de se défendre, l'organisme se rend malade.

Mais ce qui est plus important dans cette théorie, c'est qu'il n'est pas nécessaire que l'agression soit importante. Les phénomènes se produisent au contraire de préférence quand il s'agit de petites agressions répétées, celles mêmes que fait subir la vie moderne dans les grandes villes.

Breakdown

Il y a des signes qui permettent de prévoir ce passage soudain de la simple lassitude à la crise brutale d'épuisement, à ce que les Anglo-Saxons appellent « breakdown » — c'est essentiellement une absence de souplesse du système nerveux et de l'ensemble de l'organisme qui n'est plus capable de s'adapter correctement et qui a tendance à persévérer dans des conduites fixes dans lesquelles il trouve un confort relatif. Cela se manifeste par la difficulté de passer d'une tâche à une autre, des réactions insuffisantes à type d'indifférence intellectuelle et affective ou au contraire des réponses disproportionnées sous la forme de colères, de passions obsessionnelles. L'idéation est moins facile, la mémoire devient infidèle, le sommeil et l'appétit irréguliers. Tout se passe comme si l'organisme, diminué dans ses possibilités, réduisait au maximum son champ d'action pour éviter ce que Goldstein appelle les « réactions catastrophiques » chez les blessés du cerveau, sans y parvenir toujours. Sur le plan purement chimique on retrouve le même défaut de régulation avec hypo- ou hypertension, et tous les déséquilibres habituels de la sphère végétative, et un signe assez particulier et fréquemment observé qui est une intolérance au bruit.

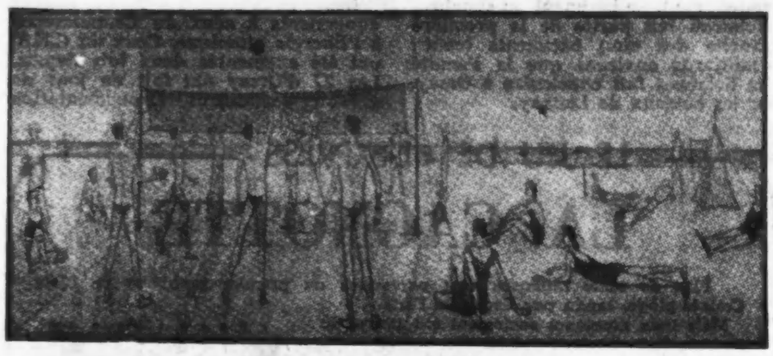
C'est à ce moment-là qu'il faut intervenir, qu'il faut faire accepter quelques jours de repos, avant que ce repos n'ait plus le pouvoir à lui seul de tout rétablir, avant que les processus ne se soient fixés et n'aient donné (chez des sujets le plus souvent prédisposés) de véritables névroses.

Il n'y a pas de médicaments de la fatigue — du surmenage. Tout ce que le médecin peut faire est de prescrire du repos en précisant au « malade » que, une fois ce repos commencé, l'organisme, comme abandonné enfin à lui-même et à son désir de repos, cède tout d'un coup et que jamais la fatigue n'est ressentie avec plus de force qu'au début du repos.

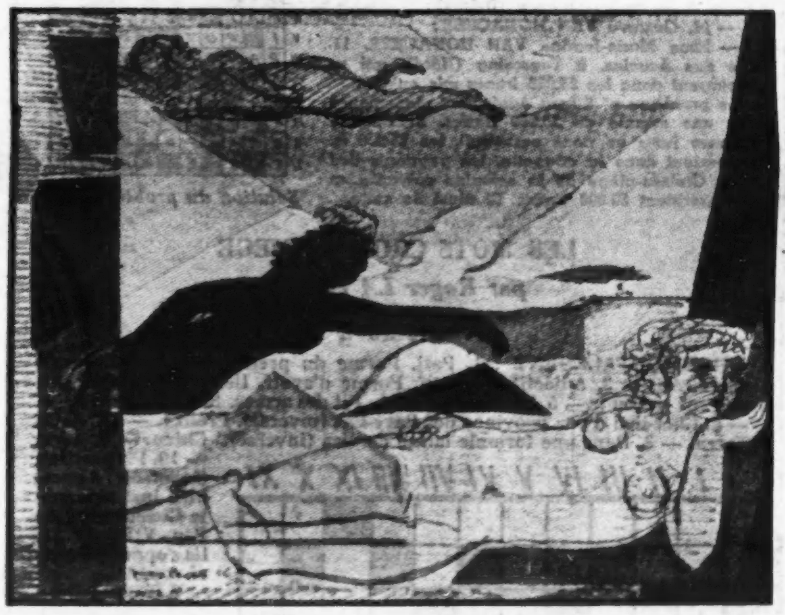
Pour favoriser ce repos, on peut donner des « fortifiants », mais surtout des sédatifs (tranquillisants ou autres).

Les moyens du médecin dans ce domaine sont dérisoires. Il peut corriger les effets du surmenage qui sont aussi bien moraux — dépression ou névrose même — que physiques — hypertension, ulcère digestif, impuissance, etc. Mais il ne peut rien sur des causes réelles, qui ne sont pas de son domaine.

Docteur KNOCK.



« LE VOLLEY BALL » DE BUFFET



« LES NAGEUSES » DE PAPART
Des toiles musclées

PUBLICITÉ

Un mille-pattes tricolore

DANS la nuit de lundi à mardi dernier, le « mille-pattes atomique » numéro 2 est parti de La Courneuve.

Un homme espère que ce long cylindre métallique mettra le plus de temps possible pour arriver à destination et que, sur sa route, les incidents techniques se multiplieront. Cet homme c'est Paul Ramadier, ministre des Finances.

M. Ramadier est, en effet, le premier bénéficiaire du plus sensationnel emplacement publicitaire qu'on ait vu depuis longtemps : les flancs du mille-pattes.

Empruntant le même itinéraire que le gigantesque « échangeur de chaleur » numéro 1, destiné, comme lui, au centre atomique de Marcoule (Bouches-du-Rhône,) le « mille-pattes » numéro 2 va tenter de battre sur les routes de France le record de curiosité établi par son prédécesseur qui avait attiré sur son passage plusieurs millions de spectateurs (plus que pour le Tour de France lui-même). Moins il ira vite, plus grand sera le nombre de badauds qui le verront.

Des offres privées, allant jusqu'à 50 millions, avaient été présentées à la Société productrice pour ce « support » unique. Patriotiquement, elle les a repoussées et a offert à M. Ramadier l'immense tuyau de 31 mètres de long. Peint en tricolore, portant en grosses lettres la mention : « Souscrivez aux bons 5 % indexés » (et de l'autre côté : « Aidez l'effort nucléaire de la France »), le « mille-pattes » invite, à travers toute la France, les badauds et les curieux à souscrire à l'emprunt.

SPORTS

Des peintres découvrent les stades

APRES les dimanches, les visages ou les hommes dans la ville, le sport est, cette année, le thème de l'exposition « les Peintres témoins de leur temps » qui, de mars à mai, réunit au musée Galliera des toiles de Buffet et de Foujita, de Villon et de Terechkovitch, de Van Dongen et de Goerg.

Cette manifestation est devenue une « classique » de la saison parisienne. Elle est née modestement, il y a six ans, dans une petite salle du musée d'Art moderne. Le public, cette année-là, fut prié de choisir la toile qu'il préférait. Le vainqueur du référendum fut Carzou.

Sous la présidence de Jean Cassou, un comité de cinq membres choisit les thèmes qui sont proposés aux peintres. L'animateur le plus actif est, sans contredit, le secrétaire général de l'exposition, Isis Kischka, fabricant de chemises et peintre amateur.

Si le comité choisit le thème de l'exposition, il ne choisit pas les toiles ou les sculptures, ici, point de jury, chaque peintre qui est prié de participer à cette manifestation présente l'œuvre qu'il juge bon d'envoyer.

Les peintres ont-ils apprécié le thème qu'on leur a proposé ? A cette question Raymond Cogniat, inspecteur principal des Beaux-Arts, répond ainsi :

« D'ores et déjà, avant même de connaître les réactions du public, on peut dire que celles des artistes furent plus qu'encourageantes. Plusieurs d'entre eux ont, à cette occasion, découvert certains sports et les ressources qu'ils y peuvent trouver pour leur art. Ils ont pris la peine d'aller sur place voir les sportifs en action. Ils y sont retournés... » Et peut-être, ayant ainsi découvert le chemin des stades, des peintres, nombreux, souhaiteront pratiquer un sport.

★

Football et géographie

LA géographie et l'histoire qu'on apprend dans les journaux sportifs ne sont pas exactement celles qu'on enseigne à l'école. Pour des millions d'enfants (et d'adultes), Paris n'est pas la capitale de la France : c'est Reims. Les trois villes françaises les plus importantes de l'heure ne sont pas Paris, Lyon et Marseille, mais Saint-Etienne, Lens et Reims. Ainsi les écoliers de France refont-ils dans la cour de récréation une géographie et une histoire (avec ses héros, ses batailles, ses dates et ses chantres) qu'ils récitent en jouant et qu'ils n'oublieront jamais.

Cette histoire et cette géographie sportives ont pour fondement le football professionnel. Les grands clubs français, on le sait, ont depuis vingt-cinq ans reconnu la nécessité de payer ouvertement leurs joueurs de football.

→

OH... PARDON !

- Le mois de mars sera plus sec et un peu plus froid que d'habitude.

  (Combat.)

- L'Algérie, comme d'ailleurs le Maroc et la Tunisie, est un pays pauvre de vocation agricole, mais de climatologie sèche, et les têtes sages parmi les Français musulmans ne sont pas sans l'ignorer.

  (L'Aurore, Les Mémoires du maréchal Juin.)

- Sur le plan de l'hygiène et sur le plan sanitaire des troupes, il apparaît que les semelles qui ne permettent pas l'évacuation de l'air et des vapeurs de l'intérieur de la chaussure vers l'extérieur présentent certains inconvénients, ainsi que le reconnaît, dans une lettre adressée à votre rapporteur, en date du 6 décembre 1956, M. le directeur des Services de santé des armées.

  (Rapport de M. Jean-Paul David fait à la commission des Affaires économiques.)

Cette organisation professionnelle de l'élite a largement contribué à améliorer la qualité et le prestige du football français, le championnat de France professionnel étant le modèle des grandes compétitions sportives (1).

Le succès de cette épreuve a rejailli sur les villes qui abritent des équipes professionnelles. La tentation est donc forte pour une ville française d'entrer dans ce cercle enchanté et d'associer son nom à une équipe de football qui devient un irremplaçable agent de publicité.

La municipalité finance

On n'est donc pas étonné d'apprendre que sept villes de plus ont officiellement demandé le droit d'avoir une équipe de football professionnelle la saison prochaine. Il s'agit d'Agen, Boulogne-sur-Mer, Charleville, Forbach, Limoges, Longwy et Metz-Sablons.

Les clubs de ces sept cités ont de solides arguments pour réclamer leur droit au professionnalisme. Mais les plus sérieux paraissent être ceux de Limoges, Boulogne et Longwy.

Limoges, pays de la porcelaine, fait état d'un stade et d'installations sportives remarquables, de la densité de sa population, de sa position géographique centrale et de ses facilités de recrutement. Pour trouver les vingt millions de garantie exigés avant le 1er avril, une vaste souscription a été ouverte au cours d'une « quinzaine de propagande » où les conférences succèdent aux distributions de tracts.

Boulogne, premier port de pêche de France, présente d'intéressantes références sportives, un très beau stade et une situation privilégiée dans une région où le football est roi. Le député-maire de la ville, M. Hennequelle, et la chambre de commerce se sont déclarés favorables au projet.

Longwy, centre minier, compte une importante « clientèle » française, belge et luxembourgeoise.

— *Une équipe professionnelle est ici devenue un besoin,* n'a pas hésité à déclarer le maire de Longwy, M. Bassompierre, qui a pris la tête du mouvement. C'est donc à Longwy que l'intervention de la municipalité est la plus franche. La mairie a déjà voté une subvention de 20 millions pour la mise en route et promis 10 millions par an pour le fonctionnement du club.

Le revers de la médaille

Comment se fait-il que ces candidatures enthousiastes se heurtent à beaucoup de réticence et de scepticisme de la part du groupement des clubs professionnels ? Pourquoi ne les accepte-t-on pas d'emblée ?

C'est que la situation financière des clubs professionnels existants est, depuis plusieurs années, une cause incessante d'inquiétude.

La plupart des équipes de division II, ou même de division I, ne parviennent pas à équilibrer leur budget avec le seul rapport des recettes. Nice, champion de France 1956, vient de découvrir un déficit de l'ordre de 40 millions. A l'autre bout de l'échelle, un club comme Aix-en-Provence, qui entra, en 1953, dans le professionnalisme avec le même enthousiasme de néophyte que manifestent actuellement Limoges et Boulogne-sur-Mer, est redevable de 17 millions aux dirigeants qui se sont dévoués pour lui depuis quatre ans.

Si encore tous ces candidats au professionnalisme étaient conduits par des dirigeants expérimentés ! Beaucoup de dirigeants sportifs ne font, hélas ! leur apprentissage qu'en conduisant leur club à l'abime.

(1) Il se déroule en deux divisions, la division I, comprenant actuellement 18 clubs, et la division II, 20 clubs.

SCIENCES

Un « petit chantier » capital

CHAQUE jour, depuis plusieurs mois, des péniches débarquent quai de la Rapée des caisses mystérieuses qui viennent, par les canaux, de Rotterdam. Des grues spéciales les hissent ensuite dans des camions aux essieux renforcés, qui les amènent, par des chemins détournés, jusqu'aux premiers bâtiments de la future cité atomique d'Orsay, à 25 kilomètres au sud de Paris, à 5 kilomètres de la déjà célèbre cité de Saclay.

Les caisses, déchargées, sont rangées dans le vaste hall d'un des bâtiments d'Orsay, celui où fonctionnera le synchrocyclotron commandé il y a deux ans par Mme Irène Joliot-Curie à une firme hollandaise. Coût du synchrocyclotron, dont les derniers éléments viennent d'arriver à Orsay et qui est prêt à être monté : 490 millions de francs. Force de cet appareil : 150 MEV (millions d'électrons-volts). Celui du Collège de France ne fait que 8 MEV et celui de Saclay 25 MEV, mais en Angleterre un synchrocyclotron fait 400 MEV et celui de Genève fait 600 MEV. Sans parler de ceux de Russie et des Etats-Unis.

— *Notre appareil,* précise l'ingénieur Guayraud, qui dirige l'équipe de 20 techniciens chargés d'en exécuter le montage, *prend une place intéressante car il n'existe pas en France d'appareil similaire. C'est un pas en avant considérable, car c'est le premier appareil construit pour l'Université.*

Au compte-gouttes

Ce synchrocyclotron sera utilisable pour les chercheurs et pour les étudiants à partir de juin 1958 (car le montage est très délicat). Il servira aux expériences de physique nucléaire classiques. Sa marche normale sera assurée par soixante techniciens (bureau d'études, développement, entretien, etc.). Le bâtiment du synchrocyclotron fait partie de la première tranche des cinq bâtiments (coût : 6 milliards environ) que la Faculté des Sciences fait construire à Orsay, sur les coteaux de Launay.

Le terrain, un kilomètre de large sur deux kilomètres de long, qui appartenait à Bunau-Varilla, a été racheté, après expropriation, par l'Université dont l'objectif général est de ramener au sud de Paris toute la recherche scientifique.

Des centaines d'ouvriers travaillent depuis avril 1950 sur un sol qui ne se prête pas à la construction de bâtiments aussi lourds. Pour que ce sol argileux sur une profondeur de 15 mètres puisse supporter le poids des appareils atomiques, il a fallu mettre des pieux de béton. Si la première tranche (bâtiments, synchrocyclotron, haute tension, technique, spectrographie) a toutes chances d'être terminée cette année, les tranches futures le sont beaucoup moins.

La transformation des coteaux de Launay en cité atomique reviendrait, aux dires des experts, à une trentaine de milliards. Et les subventions ne se délivrent qu'au compte-gouttes. De plus un problème se pose, celui des spécialistes. Actuellement ils ne sont que 27 : 6 ingénieurs, 10 techniciens, 11 ouvriers. Pour la plupart, ils viennent du secteur privé (les autres sont des étudiants ayant terminé leurs études), ce qui a obligé l'Université à créer un cadre spécial de contractuels individuels.

Grève

Leurs salaires, il y a un an, étaient équivalents à ceux du Commissariat à l'Energie atomique. Ceux du C.E.A. ont été augmentés deux fois depuis. Les 27 d'Orsay ont fait un jour de grève et demandent une augmentation de 25 %. Si on ne la leur accorde pas, certains d'entre eux se dirigeront vers le secteur privé où leur salaire, comme leurs conditions de travail, sera meilleur. La plupart des gens d'Orsay mettent environ quatre heures par jour, aller et retour, de leur domicile aux laboratoires. Aucune cantine n'a été prévue. Le sol est boueux quel que soit le temps.

Frédéric Joliot a demandé qu'une trentaine de postes de techniciens soient attribués cette année. S'ils le sont, il faudra trouver ces techniciens dans le secteur privé.

Il est évident qu'il faut, pour débaucher des techniciens, leur offrir mieux. Le mieux, dans le cas d'Orsay, ne réside évidemment ni dans le salaire ni dans les conditions de travail, mais dans le travail lui-même, qui est passionnant.

Pour le moment, il n'y a pas de chercheurs à Orsay, puisque les appareils ne sont pas installés, mais des ingénieurs. Ceux-ci préparent les expériences futures, surveillent le montage du synchrocyclotron et étudient un cyclotron à énergie variable de deux mètres de diamètre. (On définit maintenant les appareils par la dimension des pièces polaires, ce qui est plus « parlant »).

Orsay n'est pour le moment qu'un petit chantier au cœur d'un grand parc coupé d'une petite rivière, l'Yvette ; ce sera bientôt une capitale de l'atome, où seront groupés les étudiants de troisième cycle dans toutes les disciplines scientifiques. Car l'étude de l'atome est devenue obligatoire dans toutes les branches de la recherche scientifique.

LE JEU DE « L'EXPRESS »

LA CAGNOTTE

Plus de mille réponses sont parvenues au premier problème de Mots Croisés-piège, tendu par Roger La Ferté.

Mais trois amateurs seulement ont trouvé la réponse juste en tous points.

Ce sont :

— M. Raymond SOLANO, 31, avenue Marc-Urtin, à Bourg-lès-Valence (Drôme) ;

— M. Gustave VAN HONACKER ;

— Mme Marie-Jeanne VAN HONACKER, 11, rue des Acacias, à Tourcoing (Nord), qui se partagent donc les 25.000 francs mis en jeu.

Le problème n° 2 sera également récompensé par une somme de 25.000 francs. Si aucune réponse juste ne nous parvenait, les 25.000 fr. resteraient dans la cagnotte, les gagnants des Mots Croisés-piège de la semaine suivante se partageraient 50.000 francs. Et ainsi de suite.

Solution du problème n° 1

LES MOTS CROISES PIEGE

par Roger LA FERTE

Problème n° 2

HORIZONTALEMENT : 1. Pati. Forme du préfixe AD. — 2. Fin de mode. Au. — 3. Adjectif possessif. Forme d'avoir. Ile. — 4. Occiput. Au moment présent. — 5. Lettres de GAGA. Fit des armes. Soleil égyptien. — — 6. Chef-lieu d'une province des Pays-Bas (inversé). Préfixe. — 7. Vilain. Terre. — 8. Dans une formule latine de visa (inversé). Chien. — 9. Aera. — 10. Préposition (inversé). Assemblée instituée par la Constitution de l'an VIII. — 11. Ils s'appellent aussi rossolis.

VERTICALEMENT. — I. Marquise célèbre qui publia des Lettres admirables. Sobre. — II. Peut être fausse ou vineuse. — III. Conjonction. Gravé. — IV. Le Sage. Désigne un prince. — V. Situé à la partie antérieure du crâne. Grecque sans cœur. — VI. Les graines fournissent une sorte de beurre. — VII. Ile. Conduira. Dans un canton suisse de langue française. — VIII. Il broie certaines tiges. — IX. Bruit aigre. Pronom indéfini. Négation. — X. Unité. — XI. Personnage de Rabelais.

NOM ....

ADRESSE ....

Votre réponse, adressée à L'Express, Service Jeu, 91, Champs-Elysées, doit nous parvenir avant le mercredi 20 mars à midi, le cachet de la poste faisant foi. Ce problème est soumis au règlement publié le 8 mars.

JE, TU, IL...

● JACQUES PICCARD et AUDOUIN DOLLFUSS, 33 ans chacun et fils des deux plus célèbres aéronautes de ce temps, vont tenter, ensemble, d'atteindre en ballon libre l'altitude de 30.000 mètres. Leur tentative se déroulera en juin prochain. Elle leur permettra, espèrent-ils, d'observer avec précision la planète Mars grâce à un petit télescope d'une conception nouvelle. Le record d'altitude en ballon libre appartient depuis 1932 au professeur Piccard avec 16.936 mètres.

● LE VAN VIEN, 56 ans, chef de la secte religieuse des Binh Xuyen (nommé général après s'être rallié à Bao Daï), retiré à Bourg-la-Reine, a reçu la visite de deux cambrioleurs masqués et bien informés : ils ont emporté cent millions de bijoux et six millions en billets de banque.

● CHARLES DE BEISTEGUI (profession : milliardaire) qui s'est rendu célèbre en organisant de fastueuses réceptions dans son palais de Venise, a fait construire dans une aile de son château, près de Montfort-l'Amaury, un théâtre particulier de deux cent vingt places (coût : trois cents ennemis et deux cents millions de francs) où, pour l'inauguration, la Comédie-Française est venue jouer une pièce de Marivaux et un Impromptu de Marcel Achard. Le bénéfice de la deuxième représentation (20.000 francs par place) sera versé à une bonne œuvre.

● BAKIR BENAISSA, 25 ans, a remporté le 62e National de Cross Country (12 km. 500). Son entraineur : Alaim Mimoun. Bakir Benaïssa a une particularité : son cœur bat au rythme de 40 à 45 pulsations à la minute, ce qui lui permet des efforts violents et prolongés.

● RENÉ-WILLIAM THORP, 57 ans, bâtonnier de l'Ordre des Avocats du Barreau de Paris, vient de préciser que, dans le cas où leurs clients ne seront pas assistés d'avoués, les avocats pourront, à l'avenir, s'occuper du règlement pécuniaire constituant la conclusion de l'instance. Il s'agit, précise le bâtonnier, d'une « réforme profonde puisqu'elle confère à l'avocat la responsabilité totale du procès ».

● LE PRIX EDOUARD HERRIOT (25.000 francs) réservé aux écrivains membres de la fonction publique ou d'une association de fonctionnaires, sera décerné le 28 mars par un jury présidé par M. Le Troquer. Parmi les derniers lauréats, on relève le nom de M. Gabriel Delaunay, directeur général de la Radio, qui a obtenu ce prix pour son roman « Toute honte bue ».

Le récit de J.-J. SERVAN-SCHREIBER

« LIEUTENANT EN ALGÉRIE »

LE soldat Geronimo, le lieutenant Martin, le sergent Mauré, le capitaine Julienne sont parmi les hommes que j'ai connus dans l'armée d'Algérie, et avec lesquels j'ai fait notre métier commun pendant six mois. Notre vie quotidienne là-bas, c'est leur histoire et celle de tous nos camarades.

Avec les précautions nécessaires, je raconte cette histoire, qui continue d'ailleurs de se dérouler et devient chaque semaine davantage — comme nous l'a expliqué un jour un homme particulier, le commandant Marcus — celle de la France...

A la fin de la première partie de ce récit, publiée la semaine dernière, le lieutenant Martin et le capitaine Julienne discutaient ensemble sur les événements troublants d'une journée de « travail ». A Martin qui exposait avec conviction que le devoir, impératif, de protéger la vie de nos jeunes hommes implique de considérer tout Arabe avec une suffisante méfiance. Julienne — nouveau venu au régiment — eut la prudence ce soir-là de répondre qu'il essaierait d'abord de prouver, dans l'action, qu'il y avait d'abord une autre voie possible.

Il participa ensuite, avec nous, à plusieurs opérations. Quinze jours après, il était chargé de commander l'une d'entre elles. Je reprendrai là notre récit.

Je veux, enfin, m'excuser auprès de nos lecteurs : avant d'exposer les circonstances précises, et assez impressionnantes, de l'embuscade qui eut lieu au-dessus de Sakamody, je devais raconter ce qu'on va lire ici. Pour ne pas allonger démesurément cette parution, j'ai dû retarder le récit de l'embuscade elle-même.

J.-J. S.-S.

EN CONVOI VERS SAKAMODY
« Ce n'est pas la bêtise qui nous assassine, c'est la lâcheté ... »

II. - LA RENCONTRE AVANT L'EMBUSCADE

I

NOUS marchions depuis deux heures, au moins, en silence, sans rien y voir. La longue file indienne s'étirait sur près d'un kilomètre.

Les camions nous avaient débarqués en haut de la route qui monte du village de B... vers la première crête des montagnes dominant la Mitidja. A l'abbaye Ste-Geneviève, où l'une de nos unités est installée, la route s'arrête ; un éventail de pistes s'ouvre. Un millier d'hommes, par vagues successives, avaient été apportés, à intervalles réguliers de dix minutes, par toutes les unités voisines du secteur, entre 1 heure et 3 heures du matin.

Un petit dispositif avait été mis en place, de triage et de « dispatching » (les guerres sont devenues américaines, celle-ci en particulier : depuis le « *briefing* » quotidien à l'état-major du général, jusqu'au ceinturon « *U.S.* » qui permet de dégrafer pendant la marche pour ne pas avoir le ventre scié en deux, et les divers « *channels* » des radios de campagne — les mots américains ont un goût spécial, celui de l'efficience). Dans la nuit très noire, les compagnies étaient expédiées, d'après leur numéro d'ordre, vers telle ou telle destination. L'ensemble des points de destination formait un vaste demi-cercle tracé sur la carte, cernant trois villages qu'il s'agissait d'encadrer avant le lever du jour.

La dernière branche du « bouclage » était tenue, le long de la route de la vallée, par des blindés répartis tous les cinquante mètres.

Le capitaine Julienne, en levant le bras — chacun l'imitant pour être vu du suivant — donna le signal d'une pause. De l'une des poches profondes que les pantalons américains de combat portent à la hauteur du genou, il sortit sa carte.

— Vous avez une lampe ?

Une ombre lui tendit une lampe de poche à verre bleu dont il projeta le halo sur trois points cochés de rouge : les douars qui, d'après notre position, devaient être maintenant à la verticale, entre nous et la route.

Derrière, profitant du répit, la longue file s'était assise ou étendue dans le fossé qui longe la piste: les bidons passaient de main en main, pour répartir du café coupé d'eau — la seule boisson que Julienne eût autorisée pour la durée de l'opération.

Des pas rapides dans la broussaille. Toutes les ombres se dressèrent autour de nous et braquèrent leurs armes en direction du bruit.

— Qui va là ? demandèrent, à la fois, trois voix précipitées et rauques qui s'efforçaient d'être très bien entendues, mais pas de trop loin.

→

— Eh, faites pas les zouaves... c'est moi... Lapin !

D'un bond, pour ne pas prolonger la tension de l'incertitude, le sergent Baral — que tout le régiment appelle « Lapin » parce qu'il a des oreilles d'un format spécial et qu'il est très populaire — sortit des buissons. Il n'était pas seul : le canon de son PM poussait devant lui une autre ombre qui, de près, devint un jeune Arabe, en chemise déchirée. Un gosse — quatorze, quinze ans, au plus, l'air insolent.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Julienne.

— Un guetteur... Je l'ai chopé au moment où il dévalait de la crête vers le premier village. J'étais un peu en dessous, il ne m'avait pas vu, je l'ai fait bouler au passage... Il giclait drôlement vite, le gars !

— Je m'en charge ? dit une ombre immense, d'une voix précise comme la menace qu'elle portait.

— Non ! coupa Julienne, en arrêtant du bras le lieutenant Martin qui approchait rapidement de l'Arabe.

Et, après un silence d'une seconde, qui parut démesuré, il ajouta plus bas : « Je le ferai moi-même... »

Julienne n'était pas pris au dépourvu. Il avait décidé, avant de partir, que si ce genre de travail devenait nécessaire, il n'admettrait ni d'en donner l'ordre, ni qu'on l'exécute sous sa caution : il préférait s'en charger.

C'était la cinquième « opération » à laquelle il participait, depuis deux semaines, depuis son arrivée au régiment : il savait quels problèmes se posaient, toujours les mêmes d'ailleurs, dans ces bouclages classiques.

⁂

L'OPERATION avait été décidée la veille, en fin d'après-midi, lorsque l'état-major du secteur eut obtenu suffisamment de renseignements sur l'attentat qui avait eu lieu à côté du village de B[redacted]

Les circonstances de cet attentat étaient un peu préoccupantes. Vers 7 heures du matin, un paysan arabe, Mansour Abdallah, l'un des derniers conseillers municipaux musulmans de son village qui n'aient pas encore résigné leurs fonctions, avait vu s'approcher un vieillard, courbé, marchant difficilement, recouvert de la grande kachabia de laine qui cache aisément le visage, et s'appuyant sur un bâton noueux ; une sorte de mendiant. Ce vieux s'était approché tranquillement et avait dit : « Bonjour, Mansour ! » puis l'avait assassiné.

Aussitôt le mendiant, laissant tomber bâton et kachabia, était devenu un homme alerte d'une trentaine d'années ; deux ouvriers agricoles, qui travaillaient au champ avec Mansour, avaient lâché leurs outils et s'étaient joints à lui, un peu en arrière, pour couvrir sa retraite : tous les trois ensemble, ils s'étaient précipités vers la route où une voiture, qui venait d'arriver, les attendait. Elle démarra en direction de Maison-Carrée. Or — les deux ouvriers étaient les hommes de confiance de la police dans l'un des villages à côté de B... — l'assassin — d'après la description qu'en avait faite Mansour avant de mourir — était le jeune champion de football de la région qui, entre les tournées sportives du club, habitait un village à côté du précédent ; enfin la voiture avait été retrouvée dans une ruelle d'un troisième village.

Ces trois villages de montagne, paisibles et misérables, apparaissant, depuis hier, sous un visage nouveau, l'opération de bouclage avait été déclenchée.

⁂

JULIENNE se chargea donc lui-même de mettre le guetteur à la question. C'était urgent. Ces guetteurs sont, par nature, de précieux indicateurs... si on parvient à les faire parler. Ils ne sont pas les vrais maquisards, mais ils en sont les antennes, et ils peuvent savoir où les autres se trouvent.

Les maquisards placent les guetteurs sur les hauteurs, autour des villages où ils prennent du repos ou de la nourriture, avec la mission de donner l'alerte au moindre danger. On les choisit parmi les sportifs, le plus souvent de jeunes garçons qui ne sont pas encore en état de porter les armes mais trouvent ainsi le moyen de participer à l'aventure — chaque nuit, sur toute l'Algérie, autour des villages suspects, la garde est montée par cette légion de gosses, qui ne vont plus à l'école.

Un guetteur connaît, au moins, à quelle maison, de quel village il est chargé de transmettre l'alerte. Il faut obtenir de lui ce renseignement. L'opération peut en dépendre. Le guetteur le sait aussi : il n'est pas facile de le faire parler.

Julienne revint vers nous. Il avait obtenu le renseignement.

L'une des premières maisons du village, que l'on commençait à distinguer dans la brume qui diluait l'ombre de la nuit, était, selon le guetteur, l'un des points de ravitaillement des maquisards. Il faudrait commencer par là.

Il restait vingt minutes avant l'heure.

— Installez le P.C. tactique ici, et prenez les contacts radio, dit Julienne au sous-lieutenant Labrunie qui l'accompagnait comme l'un des adjoints d'opération.

« Martin, rejoignez la 3ᵉ compagnie. Vous en prendrez vous-même la tête pour la fouille de ce village. Ferraudi, vous resterez avec moi. »

Le trafic radio commença. Cette musique de fond se joue sur toute l'Algérie et ouvre, le matin, l'aube des journées nouvelles sur les bouclages attentifs et silencieux.

« Allô, Rouge — Ici, Cardinal — M'entendez-vous ? — Etes-vous en position — Répondez ! »

« Allô, Bleu — Ici, Cardinal — M'entendez-vous ? — Quelle est votre position ? — Répondez ! »

« Allô, Vert... »

L'une après l'autre, nous entendions les voix de Rouge, Bleu, Vert, Orange..., celles de nos camarades, qui sortaient de la nuit et se localisaient. Sur ce large flanc de montagne, où les mechtas se précisaient dans les trous de la nappe de brume encore accrochée au sol, rien ne remuait. Nous devinions seulement, par les réponses radio, la position de nos unités, camouflées dans le terrain, tapies dans les buissons, invisibles. Elles connaissaient maintenant leur métier avec une précision et une routine très sûres.

Encore un quart d'heure.

Julienne s'assit sur le talus, et sortit un sandwich de sa poche. En mâchant avec appétit, il regardait tour à tour le vaste cirque devant nous; ces trois villages de terre battue et de paille, immobiles ; le gosse arabe qui, le visage tuméfié, dormait maintenant dans le fossé ; et l'antenne dépliée de la radio...

— Quel métier de cons !

Julienne étira ses grands bras vers le ciel, en bâillant. Je ne savais pas s'il faisait allusion à ce travail routinier, ou au sommeil abrégé que le départ nocturne nous avait imposé.

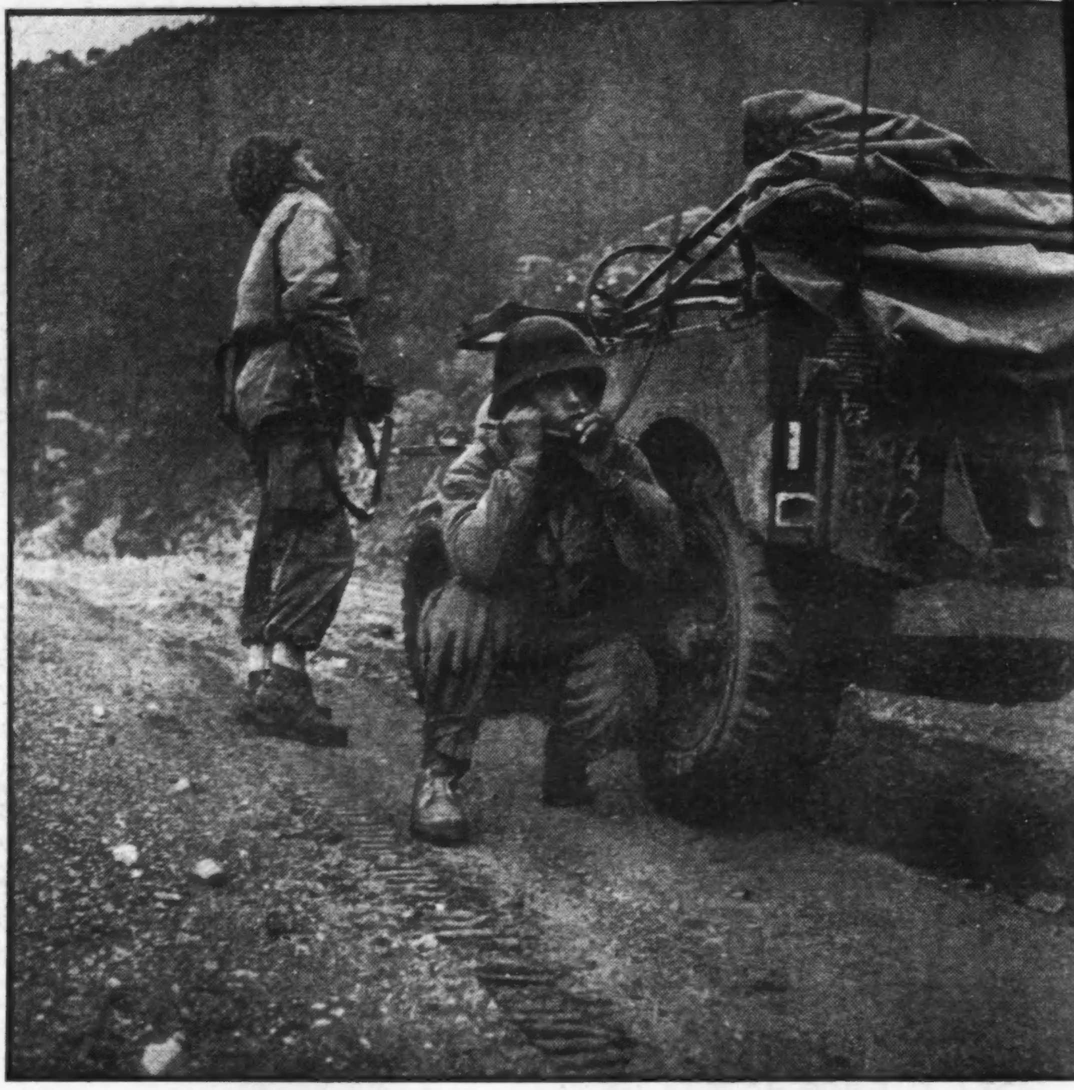
Il était l'heure.

Julienne se leva.

— Message de Cardinal à tous nos éléments : départ d'opération dans trois minutes, marchez sur vos objectifs, tenez-moi au courant. Les prisonniers devront être regroupés en fin d'opération sur le terrain de football près de la route. Fin de message. Transmettez.

Pendant que Labrunie répétait les instructions sur le SCR 300 et enregistrait, les uns après les autres, les « bien compris », l'air autour de nous passait au gris clair, les silhouettes proches devenaient des visages et portaient des noms ; dans tout le cirque, de petits points bruns apparurent, qui se mirent à avancer lentement, en trois axes séparés, vers les mechtas.

Un ronflement emplit l'atmosphère et fut aussitôt au-dessus de nous : cinq avions de chasse — la « couverture » aérienne envoyée par Alger — arrivaient pour survoler l'opération. Derrière eux, plus lent et plus bas, un piper-cub d'observation qui devait assurer la liaison entre le commandement au sol et la chasse. Scénario classique, dont le luxe écrasant ne nous étonnait plus depuis longtemps.



MISE EN PLACE...
« Allo, bleu, quelle est votre position ?... »

Cette fois il commandait

JULIENNE était tendu. Ces opérations ne comportaient plus pour lui aucune surprise mais il y avait, cette fois, une différence décisive : il commandait. Tout ce qui serait fait dans la journée le serait en son nom. Chacun des hommes était son émissaire. Chaque mitraillette tirerait pour lui. Il était partout, et devrait répondre de tout : il était responsable. Le sentiment qu'il en éprouvait n'avait plus aucun rapport avec son souvenir, pourtant si proche, de tous les autres bouclages. Aujourd'hui, pour la première fois ici, il vivait personnellement la guerre.

Il y avait douze ans, presque jour pour jour, que cela ne lui était plus arrivé : c'était sur la plage près du Rayol, par une journée aussi belle que celle-ci, en débarquant, avec son commando, des engins amphibies de l'armée de Lattre, partie d'Algérie. Dans les campagnes de France et d'Allemagne, il avait été blessé trois fois. La dernière blessure lui avait dérangé pas mal de choses dans le ventre, ce qui l'empêcha par la suite de faire l'Indochine. Depuis, Julienne n'avait plus eu l'occasion de commander au combat...

L'écho de deux coups de feu atténués, paraissant provenir d'un lointain fusil de chasse, arriva jusqu'à nous. Julienne prit ses jumelles. Le jour, levé, nous donnait une vue claire sur tout le champ des opérations. La ligne de points bruns qui se dirigeait vers le village le plus élevé, s'était immobilisée.

Julienne se retourna vers Labrunie accroupi près de la radio :

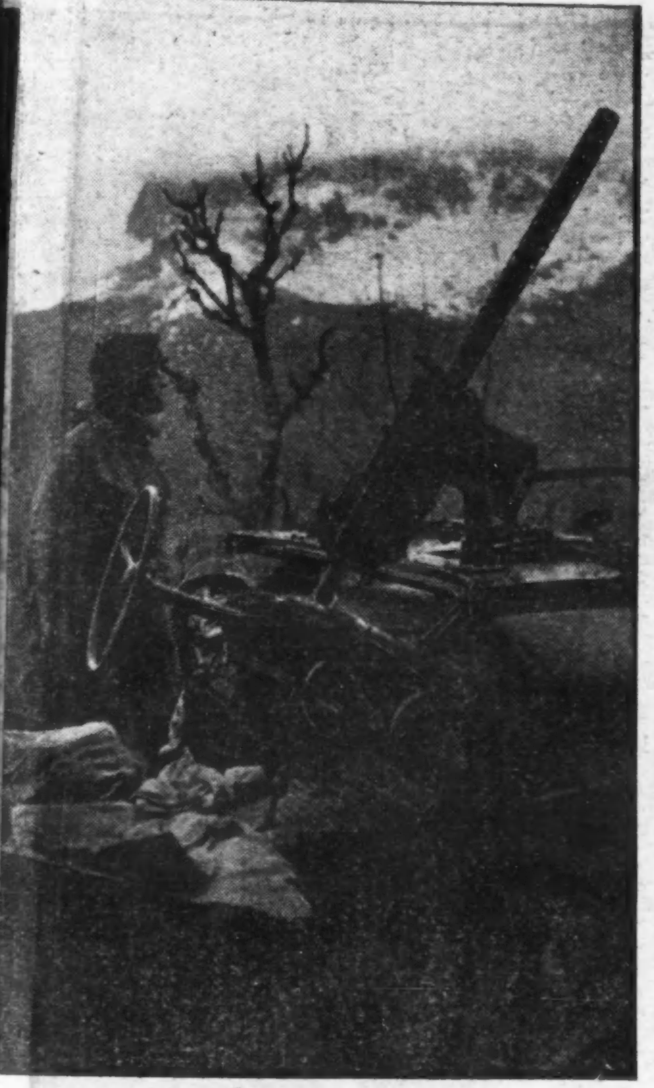
— Demandez à Vert *en personne* si les coups de feu ont été tirés dans son secteur.

Vert était un élément du 3ᵉ bataillon, placé sous les ordres de l'adjudant Gambert, un homme expérimenté, qui avait fait la Corée. « Vert », c'était l'indicatif radio de la section. « Vert en personne », c'était Gambert.

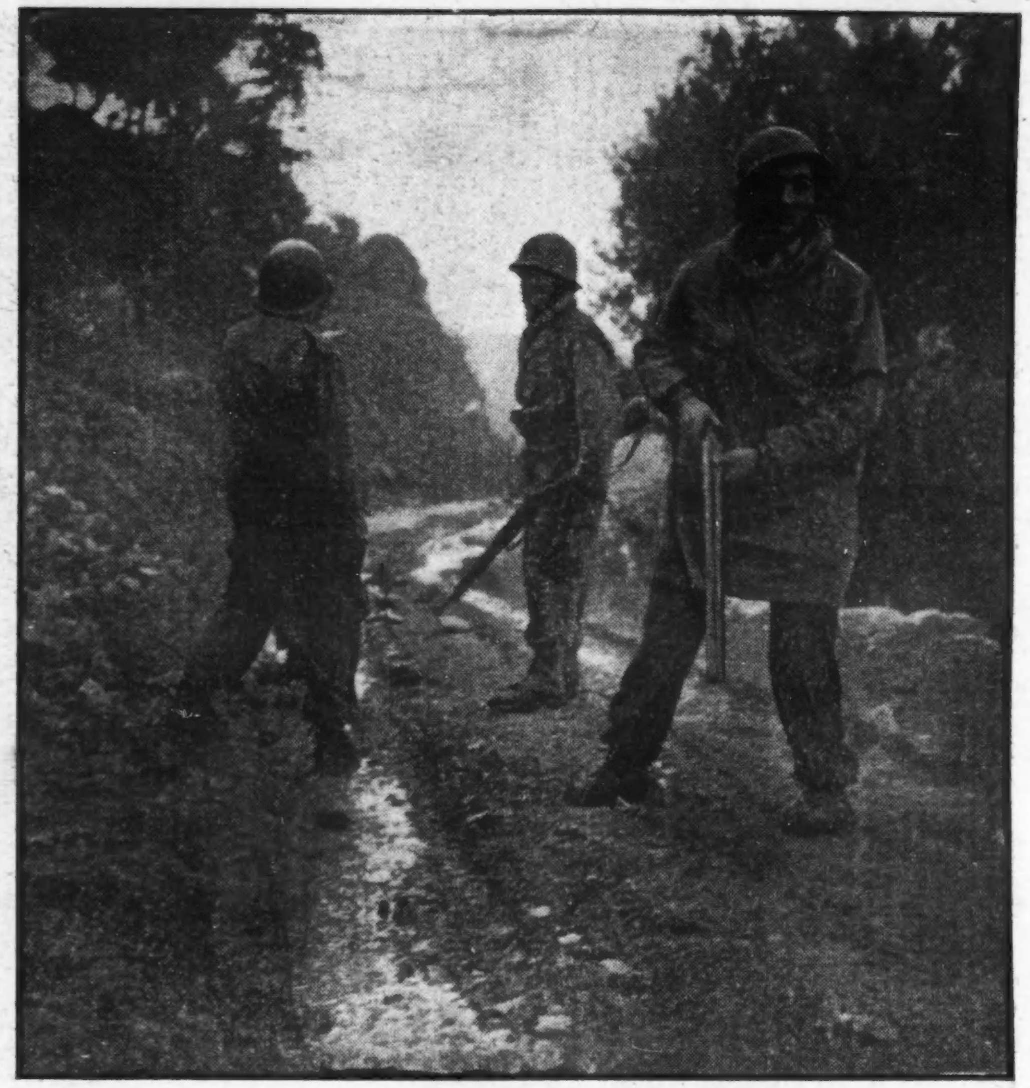
Il répondit que, en effet, les coups de feu avaient été tirés sur sa ligne avant, et qu'un de ses hommes avait la jambe très esquintée. La maison d'où semblait provenir le tir était au coin nord-ouest du groupe des mechtas, à côté d'un âne, attaché dans un champ que « Cardinal » devait voir de là où il se trouvait.

Julienne, aux jumelles, reconnut la maison. Le gosse, qui dormait toujours, épuisé par une nuit de veille et son émotion matinale, l'avait bien désignée.

D'ordinaire, les opérations de bouclage, si lourdes, donnent largement le temps aux maquisards recherchés de s'enfuir. On ne trouve que des complices, et quelquefois des munitions. Mais il arrive que le rebelle en armes soit pris dans le filet. Il



...DES DISPOSITIFS ORDINAIRES...
« *Pourquoi la ligne de vert est-elle stoppée ?...* »



...EN OPÉRATION
« *Suspendez toute tentative au sol !...* »

joue alors sa dernière carte et attend que notre ligne de bouclage soit à bout portant pour tirer sur nos hommes.

Gambert demanda Cardinal « en personne » à la radio. Julienne prit l'écouteur.

— Ma ligne avant est stoppée. Si j'avance, je risque de faire bousiller encore deux ou trois types avant d'arriver sur la maison de l'âne. Je vous propose d'y aller seul, avec un petit commando de trois hommes, pour la prendre par derrière, à la grenade. J'attends votre autorisation — A vous.

∴

JULIENNE connaissait l'adjudant Gambert. C'était un personnage spécial. Il faisait partie du groupe des six ou sept envoyés des milices « patriotes » (volontaires de l'Union française, biaggistes, etc.) dans notre régiment. Il était le plus grand et le plus gros, ancien champion de boxe militaire.

Démobilisé après la campagne de Corée, il avait gagné sa vie médiocrement dans des métiers divers qui ne l'intéressaient que peu. Sa seule passion était la politique, où il se donnait comme « national », et pourchassait les « défaitistes » avec un groupe d'hommes de main qu'il avait réunis autour de lui.

Le jour où je l'avais rencontré, au cours d'une autre opération, il m'avait abordé avec un air respectueusement provocant : « J'espère, mon lieutenant, que j'aurai de nouveau ma photo dans « L'Express » en rentrant d'Algérie. »

J'étais très surpris. D'abord, je ne reconnaissais absolument pas sa figure. Il est vrai que je ne sais pas par cœur toutes les photos qui ont paru dans le journal. Ensuite l'allusion directe était étonnante : c'était la première fois qu'un sous-officier du régiment faisait volontairement, à haute voix, la confusion entre ma position dans le civil et ma fonction ici. Une campagne permanente de sous-entendus, et de menues provocations, m'entourait, de la part soit des amis « nationaux » de Gambert, soit de sous-officiers de carrière de la Coloniale. Mais jamais à découvert. Qui était cet adjudant ? (1).

Les choses ayant été, ce jour-là, mises au point de manière abrupte et précise entre nous, mes rapports de travail avec l'adjudant Gambert n'avaient plus présenté aucune difficulté. Il était loyal, et il apportait à son métier militaire en Algérie une sincérité intelligente qui le distinguait rapidement.

(1) La photographie de M. Gambert fut effectivement publiée dans « L'Express », l'année dernière, le montrant au premier rang d'une contre-manifestation dans une réunion politique. La rédaction de « L'Express » avait choisi cette photo, parmi plusieurs, en trouvant que M. Gambert avait vraiment une tête expressive.

— RESTEZ sur votre position. Je vous donne la réponse dans un instant.

Julienne déposa le micro et examina la position de la ligne de Gambert par rapport au village et à la maison d'où les coups de feu étaient partis. Rien ne bougeait. Les habitants de ce groupe de mechtas, sans doute surpris par le bouclage, et cloués sur place depuis que l'un des leurs, en tirant, avait frappé tout le village de la marque rebelle, demeuraient invisibles.

La proposition de Gambert était raisonnable : s'il y allait seul avec un petit commando, il pourrait, en prenant un risque à peine plus grand, neutraliser la maison. Si l'on faisait avancer toute la ligne, on risquait encore quelques coups de feu meurtriers sur nos hommes, et plus personne ne pourrait les retenir de faire des ravages dans toutes les maisons — celle-là et les autres.

Julienne allait donner, au micro, le « feu vert » au commando de Gambert, lorsque sortit de l'appareil une nouvelle voix, un peu brouillée par des alternances indiquant qu'elle venait d'en haut. Ce devait être le piper-cub, ou bien l'hélicoptère Bell de commandement qui tournait maintenant, lui aussi, à la verticale du champ d'opération.

— Allô, Cardinal... Allô.. al.. Ici Cricket... m'entendez-vous ?... lez !

— Allô, Cricket. Ici Cardinal. Je vous entends deux sur cinq. Parlez lentement. Je vous écoute.

— Allô, Cardinal. Je voudrais... al en personne pour Grand Bouillon... sonne... vous !

— Ici Cardinal en personne. J'écoute Grand Bouillon. A vous !

Julienne sortit de sa poche l'OBT : un bout de papier ronéotypé sur lequel était indiqué le code radio pour l'opération de la journée. (Ces conventions font partie de la mise en scène : on joue à la vraie guerre. Elles sont sans autre objet : les fellagha, en face de nous, n'ont pas de radio.) Grand Bouillon ?... C'était le général commandant l'ensemble des moyens (infanterie, blindés, aviation) du dispositif.

∴

DANS toutes les discussions de toutes les popotes de toute l'Algérie, le refrain est identique : « Les généraux sont des cons ».

La réalité est plus subtile. Les généraux sont des généraux. Or le passage du grade de colonel à celui de général tend, actuellement dans l'armée, à devenir un choix politique. Les «généralisables» (colonels e nsituation d'ancienneté pour devenir généraux) s'ils veulent obtenir les étoiles, deviennent les clients de tel ou tel ministre. Les exceptions existent : elles sont respectées et rares. Mais, dans l'ensemble, notre armée, dont le corps est encore sain, pourrit par la tête ; les intrigues et les luttes de factions l'accaparent.

D'autre part : les généraux aiment commander. C'est naturel. Mais un commandement de « général » — c'est-à-dire qui exige, par l'importance des moyens et du plan d'opération, un grade supérieur à celui de colonel — est une grosse affaire. Pour que les généraux commandent, sans déchoir, il faut donc monter des affaires qui soient assez considérables, ou qui en aient l'apparence. Ce qui, en Algérie, aboutit à l'absurde. Il y a des généraux partout, qui ne veulent ni rester inactifs — ce qui nuirait à la considération, et à l'avancement — ni remettre, cela va de soi, des galons de capitaine pour aller faire le travail. Il faut donc qu'il y ait, chaque semaine, assez d'opérations montées au gabarit. De plus, ces opérations ne doivent pas être du « bidon » : il faut des résultats — davantage de résultats que l'autre général n'en a obtenu.

Le préjudice que portent à l'armée d'Algérie certains de ses généraux — personne ne s'en rend compte mieux que l'armée elle-même (2).

En attendant : obéir...

JULIENNE était rempli d'appréhension. Si Grand Bouillon se mêlait de l'affaire, où allions-nous ? Réflexion d'ailleurs totalement inutile : quand les généraux apparaissent à l'horizon — dans leurs ravissants hélicoptères-libellules — les capitaines deviennent, à l'instant même, des machines à exécuter des ordres.

Le Bell était maintenant juste au-dessus de nous, en point fixe à cent mètres de hauteur environ, pour faciliter la conversation.

— Allô Cardinal, ici Grand Bouillon en personne. Pourquoi la ligne de Vert est-elle stoppée ? A vous.

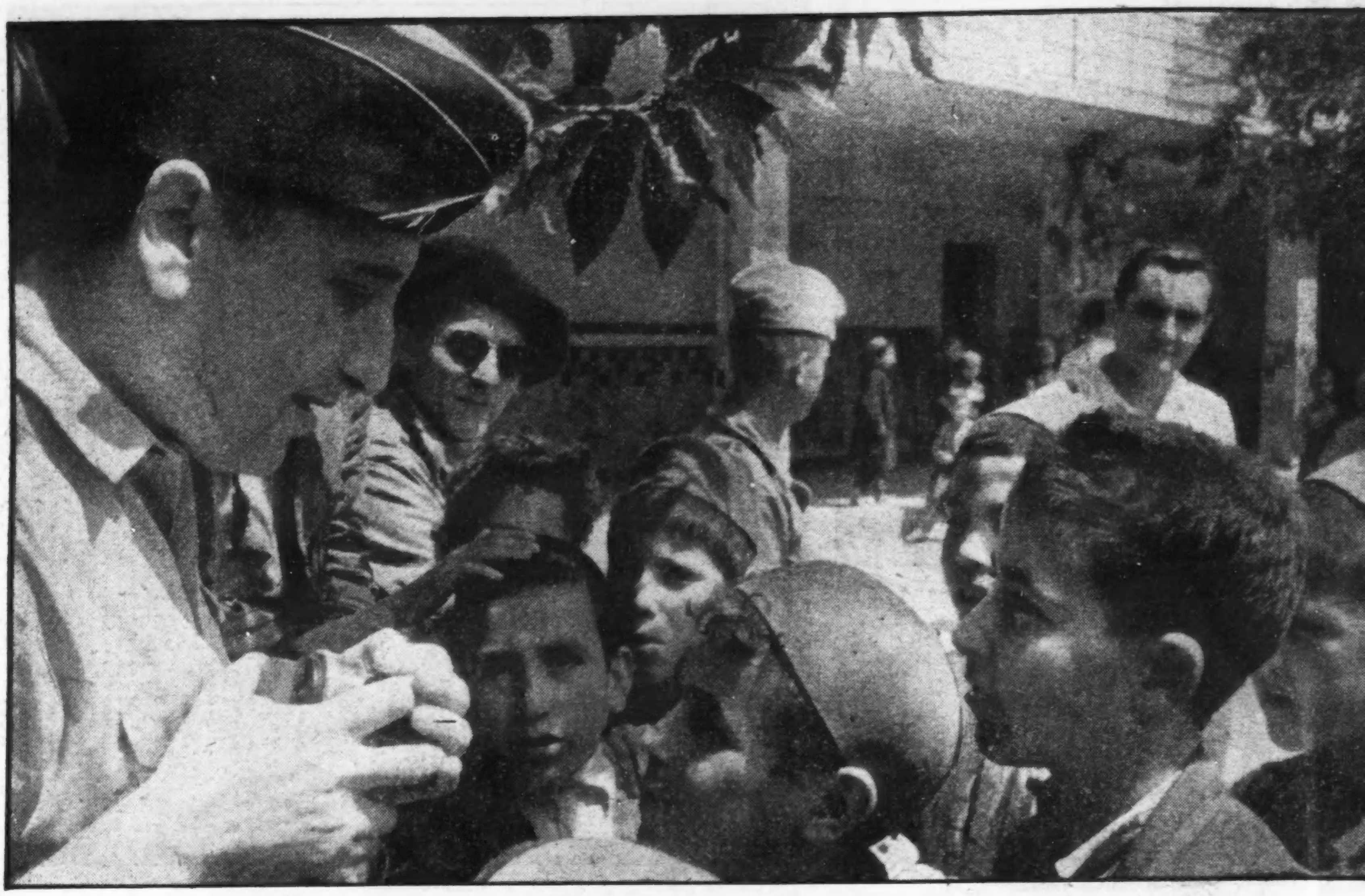
— Des coups de feu ont été tirés sur nos éléments, en provenance de la maison du coin nord-ouest du village. Je vais envoyer un petit commando pour neutraliser la maison. A vous.

D'autres coups de feu, suivis de plusieurs rafales. La maison a repris le tir et nos hommes, de derrière le buisson où ils sont arrêtés, ripostent. Le village est toujours immobile.

— Cardinal. Si la maison a ouvert le feu, je vous donne l'ordre de suspendre toute tentative au sol. — Je vais faire intervenir notre appui d'artillerie, et ensuite la chasse si nécessaire. Mes

(2) J'ai eu la chance de rencontrer, en Algérie, et de bien connaître un général dont l'humanité, la modestie et le caractère forcent le respect. Son exemple permet d'apprécier la distance qui sépare, hélas ! l'exception de la règle.

→



Officier de S.A.S. au travail
« Face au gigantesque engrenage, certains noms veulent dire : espoir... »

instructions sont : faites desserrer votre dispositif terrestre, que vos lignes avant se retirent à plus de deux cents mètres des alentours du village. Dans cinq minutes, le tir commencera. Bien compris ? A vous.

⁂

Il arrivait à Julienne, dans de pareils moments, de s'interroger dans un éclair : l'instant n'était-il pas venu de faire le grand saut, d'opposer brutalement la réaction individuelle à la toute-puissante hiérarchie, de dire enfin à un général ce qu'il pensait comme il le pensait, de refuser d'obéir et de quitter l'Armée ?

Dans ces brusques colères, il se voyait, en quelques secondes, pèlerin sur les routes, ancien officier d'active démissionné, allant crier sur toutes les places publiques, au peuple de France, comment son armée, fierté de la nation, devenait une sinistre mascarade entre les mains de quelques ambitieux et de beaucoup d'imbéciles.

Puis il reprenait son sang-froid, et jugeait les choses plus sobrement. Un ex-capitaine d'active ? Fétu de paille, rien du tout. Une démission — qui n'aurait d'ailleurs aucun retentissement — à quoi mènerait-elle ? Il y avait sûrement une autre manière de hurler et d'agir. Et puis, il n'était pas le seul. Tant de camarades, qui avaient choisi comme lui ce métier exaltant, ressentaient comme lui la dégradation où on les entraînait ! En se retrouvant, en se serrant les coudes, ils arriveraient bien tous ensemble à changer quelque chose — non ? En attendant : obéir.

⁂

— Bien compris, dit simplement Julienne.

Ouvrant ainsi les vannes à l'absurdité classique, qu'il n'était sans doute pas, en effet, capable à lui tout seul, d'empêcher cette fois encore.

Le bombardement commença. Un petit commando est une arme de capitaine. Un bombardement est une arme de général.

Julienne vit arriver, au pas de course, le long du chemin rocailleux et assez abrupt que nous surplombions, un homme en uniforme, et sans arme, dont la corpulence donnait à la rapidité un caractère d'exploit. L'homme fonça droit sur Julienne : c'était Gambert.

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? Vous n'êtes pas fou ?...

Gambert utilisait le souffle qui lui restait à hurler aussi fort que possible.

En principe, on ne parle pas sur ce ton à un gradé supérieur. Et Gambert savait généralement tenir son rang, car il aimait bien la vie militaire. Mais il lui arrivait parfois, saisi par des sentiments passionnés, de l'oublier : ce qui soulignait alors sa conviction, pour ceux qui le connaissaient.

Julienne l'avait compris. D'ailleurs, il pensait à autre chose, pour l'instant, qu'à faire compter ses galons.

— Ordre du général.

La figure de boxeur de Gambert se tendit dans une grimace menaçante. Il était hors de lui. Julienne ne tenait pas à le laisser se livrer à un petit scandale devant les autres officiers et sous-officiers rassemblés au PC tactique.

— Ecoutez, Gambert, allez d'abord vous calmer, vous reviendrez me parler ensuite... C'est un ordre.

Julienne cependant était curieux de savoir ce qui provoquait, chez l'homme des milices patriotiques, une telle émotion. Probablement était-il furieux d'être privé du petit coup de commando qu'il avait proposé : il lui manquait une citation pour avoir droit à la médaille militaire.

Gambert revenait — le visage moins congestionné, les mâchoires serrées. Il s'assit, sans un mot, à côté de Julienne.

Encore du bidon !

L'un et l'autre contemplaient la longue ligne de blindés, tournés face à la montagne, « matraquer l'objectif », dans un vacarme régulier.

Ayant repris plusieurs fois sa respiration, Gambert parla sur un ton posé, d'une voix nette :

— Mon capitaine, ça me suffit. Je rentre en France. Je vous demanderai de me mettre en congé libérable à partir de demain.

— Pourquoi ça ?

— La boucherie, ça me dégoûte.

— Moi aussi — mais pourquoi vous ?

— Ne soyez pas insolent. Je vous parle sincèrement : j'en ai assez. Je suis venu ici pour essayer, avec les autres, de garder l'Algérie — pas pour la réduire en poussière. Ce qu'on nous fait faire n'a aucun sens. On se croirait en pleine caricature de « L'Humanité ». A chaque fois c'est la même chose : aussitôt qu'il y a le plus petit accrochage, on écrase tout. Depuis que je me promène dans ma région, j'ai compté : un douar sur deux est éventré. Je veux bien : on prend moins de risques comme ça. Mais on prendrait encore moins de risques en rapatriant tous nos soldats en France. Parce que, pour ce qui est de sauver l'Algérie, on va plein tube dans la connerie : on transforme tous les habitants en fellagha. Pour un rebelle qu'on tue, on en fabrique vingt qui sont prêts à le remplacer... Je tire l'échelle. Je ne suis pas venu pour ça.

On appela Julienne au poste radio. Les éléments de « Rouge » étaient entrés dans le second village. Ils avaient trouvé dix grenades et trois sacs de cartouches de chevrotine dans une mechta. Ils avaient « coxé » tous les hommes de la mechta...

Julienne rapporta la prise à Gambert.

— Encore du bidon ! dit Gambert. J'ai vu le commandant des chasseurs donner lui-même ses instructions hier soir au sergent de la « rouge ». Il lui a dit : les salopards du village où vous allez, j'en ai marre — cette fois il faut les coffrer ; ils ont sûrement des armes cachées chez eux... Si vous n'en trouvez pas, vous mettrez ça, et vous les trouverez ensuite. Il lui a remis des grenades et de la chevrotine — pour être sûr de ne pas se tromper. Moi, je m'en fous : si c'est de vrais salopards, tous les moyens sont bons. Mais quand je vois ça (il montre du bras le cirque, les lueurs d'incendie, la ligne fumante des blindés) je me demande où on va...

⁂

Julienne ignorait que les fouilles préfabriquées étaient utilisées *aussi* au régiment. Il avait une furieuse envie de tout casser.

Mais tout quoi ? Les armes trouvées par « Rouge » étaient peut-être celles que le commandant y avait fait mettre ; mais peut-être pas. L'assassinat d'hier n'était pas du bidon. Non plus le coup de fusil qui venait de blesser Gallois. Non plus l'embuscade qui avait failli coûter la vie à son chauffeur sur la route du PC, dimanche soir. Tout n'était pas du bidon — loin de là.

Et dans ce qui était ignoble, il fallait encore distinguer. L'affaire de Mauré l'autre jour, assassinant les ouvriers du camion, c'était l'absurdité aveugle dont personne n'était responsable — et pourtant : cinq morts totalement innocents, et le refus des derniers ouvriers arabes de continuer à travailler à la mine. Les instructions d'un officier à ses hommes sur la fouille « arrangée » étaient le comble de la dégradation — et pourtant : le village en question à coup sûr (Julienne le savait aussi) hébergeait des terroristes, qui ne laissaient jamais rien traîner, parce que précisément ils étaient fort bien organisés.

Peut-être n'y avait-il plus rien d'autre à faire que de refuser d'en être : Gambert était sans doute sage. Mais, ça aussi, c'était du bidon — Gambert resterait...

Et puis, il fallait commander. Les appels radio se pressaient de nouveau. Le bombardement terminé, les sections de bouclage du village nord demandaient les instructions. Quatre-vingts prisonniers étaient déjà rassemblés sur le stade, venant des autres villages. La chasse « strafait » (mitraillage en rase-mottes) tous les bois aux alentours pour le cas où des fuyards s'y seraient réfugiés. « Grand Bouillon » demandait à « Cardinal » le nombre des « fellagha » — en clair, des Arabes — tués et prisonniers : C'était l'heure du premier

Rassemblement en fin d'opération.
« Julienne, aujourd'hui, qu'avait-il fait, qu'avait-il même tenté de faire ?... »

communiqué à transmettre au quartier général à Alger. Les éléments de « Bleu » qui étaient remontés par le haut arrivaient autour du PC : ils ramenaient, dans des sacs, tous les poulets qu'ils avaient raflés, comme d'habitude, dans les villages et les montraient fièrement à leurs camarades — « Ce soir, les gars, on mangera autre chose que la ration... »

La folie de tout cela, le bilan pitoyable d'une telle opération : toute la région « pourrie » pour des mois, l'exode de la population, la haine de la France distribuée à pleines mains parmi les survivants... A partir d'un certain seuil, aucune volonté individuelle ne peut plus jouer, ni même se manifester : Julienne, aujourd'hui, qu'avait-il fait dans le bon sens, qu'avait-il même tenté de faire ? Rien — absolument rien. L'engrenage de l'absurde peut tout broyer, y compris — c'était une découverte — à l'intérieur de soi-même.

Il était midi. Nos hommes, courbés de fatigue, pas rasés depuis la veille, attendaient, éparpillés, l'ordre de fin d'opération. Les bidons étaient vides depuis longtemps. La chaleur du plein soleil transformait nos unités en une « harka » dont le spectacle, sur fond de ruines neuves, encadré par les colonnes de fumée qui montaient dans le cirque — les meules, les récoltes — donna à Julienne une vraie nausée physique.

L'hélicoptère du général fit un dernier tour au-dessus de nous et transmit un message pour Julienne : « Dites à vos unités que j'ai été très satisfait de leur tenue en opération. Tous nos objectifs ont été atteints. Vous m'enverrez à Alger la liste des hommes que vous proposez pour des récompenses. Tenez-moi au courant de l'état des blessés. Bon travail et à bientôt ».

Le capitaine Julienne, officier de carrière depuis quinze ans, écoutait le radio lui répéter le message. Il avait les yeux fixés droit devant lui, les poings écrasés dans les poches de son pantalon de combat. Sans bouger la tête, ni le regard, accroché au loin — il nous dit :

— Avant de partir, j'irai prendre congé de Marcus, s'il est là. Demain, je demanderai à être relevé.

II

JE me souviendrai longtemps des détails de cet après-midi-là, où j'ai rencontré le commandant Marcus.

C'était un homme-phare, comme il y en a partout dans l'armée d'Algérie aujourd'hui, mais peu nombreux : un ou deux par secteur.

Des hommes qui ont résolu, là où ils sont, de se mettre en travers de l'absurdité torrentielle et de tenir le coup par leurs propres moyens. Les uns sont dans les unités implantées (les postes de montagne), les autres dans des unités motorisées mobiles (ce qui rend leur tâche très difficile), d'autres dans les sections spéciales de pacification (les S.A.S.). Ce qui les rapproche, c'est leur volonté commune de lutter désespérément contre le gigantesque engrenage qui tend à la rupture complète avec tous les musulmans. Tant qu'il y aura ces hommes, il restera un peu de lumière. Leur action est limitée, locale — mais symbolique. Leurs noms se répètent d'un village à l'autre, et veulent dire : espoir. Laïcs, ils sont les prêtres de notre moyen âge africain.

Marcus. Je connaissais ce nom — pas l'homme. Le cantonnement de son unité était proche du nôtre. Mais Marcus n'y était presque jamais. Il parcourait les pistes de montagne avec sa section de goumiers musulmans, qu'il avait formée lui-même. Il couchait le plus souvent « dans la nature », chez les habitants, dans les mechtas, comme pour ne jamais rompre le contact — ni le jour, ni la nuit. Il laissait à son adjoint le commandement de son unité de dragons.

Julienne, après la fin de l'opération de bouclage et une toilette rapide, nous avait emmenés au cantonnement du régiment de dragons.

Je comprends ta question

IL espérait que Marcus ne serait pas en tournée ; il avait besoin de le voir. Depuis que Marcus était arrivé dans la région, il n'en avait pas eu encore l'occasion. Il n'était pas pressé : il avait le temps. Mais, ayant pris la décision de quitter l'Algérie, il lui fallait lui parler aujourd'hui. Dans la jeep, avec nous, il y avait aussi Gambert, compagnon de dégoût.

Marcus était au cantonnement.

Il travaillait — dans l'armée d'Afrique, on dit : « faire du papier » — dans une petite pièce blanchie à la chaux, dans une sorte de conciergerie d'une très belle villa d'un colon de la région. Dans la cour, quelques officiers et les Arabes de sa garde personnelle. Le cantonnement de l'unité était en face, de l'autre côté de la route.

Marcus était un homme petit et très maigre. Les cheveux noirs en brosse, la peau du visage tendue, il avait un regard autoritaire et l'air naturellement sceptique.

Il fut surpris, heureux, de voir Julienne. Camarades de promotion, ils ne se rencontraient que rarement, au hasard des tribulations de l'armée française.

⁂

— MARCUS, dit Julienne, je suis arrivé en Algérie le mois dernier. J'ai travaillé avec le régiment d'infanterie d'à côté, une unité comme les autres, plutôt bien commandée et composée de braves rappelés. J'ai participé au travail routinier. J'en ai assez vu, ici, pour être sûr que ce qu'on nous fait faire nous conduit tout droit à la perte de l'Algérie — et subsidiairement de notre honneur de Français. Pas besoin de te faire un dessin, tu connais tout ça mieux que moi ; tu vois ce que je veux dire... J'ai cru que de la bonne volonté pouvait, un peu, influencer le cours des choses. C'était une illusion de boy-scout, Donc, je m'en vais. Avant de partir, je suis venu te voir, car il manque un chapitre à mon éducation : Est-ce que c'est partout pareil en Algérie. Et, d'autre part, pourquoi es-tu encore là ?

Marcus, qui prenait toujours sérieusement les choses sérieuses et qui connaissait Julienne depuis vingt ans, reconnut la nature de l'occasion : il ne s'agissait pas d'une conversation amicale, mais d'un drame de conscience. Il ne répondit rien, se leva de sa chaise, se dirigea vers une sorte de commode en bois blanc à l'autre bout de la petite chambre et fouilla dans des papiers. Il en retira un, revint s'asseoir à sa table. En le feuilletant, il commença lentement à parler.

— Je n'ai pas été dans *toute* l'Algérie — mais presque. En neuf mois, j'ai traversé le Constantinois, la Kabylie, l'Algérois et le Sud. J'ai travaillé avec une quinzaine d'unités différentes. Je sais ce que tu veux dire, et je comprends ta question. La réponse est : Oui, nous nous conduisons comme des imbéciles à peu près partout. J'ai essayé de réfléchir et de trouver quel était le dénominateur commun de toutes les variétés d'imbécillités locales. Et j'ai rédigé un petit rapport sur la « pacification en Algérie » dont je peux te donner une copie ; il ne t'apprendra sans doute rien, mais ça te consolera peut-être de voir que tu n'es pas le seul...

Marcus tendit son papier à Julienne et se mit à marcher dans la pièce. Il s'arrêta devant la fenêtre qui donnait sur la cour et fixa son regard sur ses hommes qui réparaient un camion. Puis il se retourna brusquement et me fixa :

— Vous qui êtes journaliste, vous devriez faire savoir tout ça. Nous, nous avons l'habitude de nous taire, et quand nous voulons parler, nous n'avons pas les moyens de le faire. Mais puisque vous êtes ici, profitez-en. Vous ne risquez rien : dites comment les choses se passent. Il faut tout de même que ça se sache.

— Je ne suis pas ici comme journaliste.

→

« Lieutenant en Algérie »

DES APPELÉS ARRIVENT A ALGER
« Nous pourrions en faire des héros... Mettons, plus simplement : des hommes. »

— D'accord, mais après ?

— Après, je ferai ce que je pourrai. Mais vous n'ignorez pas que l'armée en Algérie a été transformée en un tabou national, auquel il convient seulement de rendre hommage. Qui la critiquerait serait aussitôt soupçonné des arrière-pensées les plus noires. Nous sommes dans un cercle vicieux : les militaires, dont l'opinion sur l'emploi de l'armée ici aurait un grand crédit, ne peuvent pas la faire connaître ; les civils, quand ils peuvent parler, n'ont pas la compétence suffisante. Le tabou peut dormir tranquille.

Marcus arrêta son regard vers le plafond, comme soupesant une décision. Après un assez long silence :

— Je vous donne mon rapport. Vous en ferez ce que vous voudrez... Ça vous va ?

Marcus demanda à Julienne de me remettre le papier qu'il avait fini de lire.

Le rapport de Marcus

JE l'ai conservé. Le mieux est de reproduire ici, aujourd'hui, quelques extraits de cette analyse, que Marcus nous commenta longuement dans son petit bureau, mais dont son papier contient l'essentiel. Les voici :

RAPPORT SUR LA PACIFICATION

Le régiment a parcouru 6.000 kilomètres dans le Constantinois, la Kabylie, l'Algérois, participé à des opérations dans vingt communes, travaillé avec plus de quinze unités différentes. Partout il a pu constater que les méthodes utilisées étaient anarchiques et, à de rares exceptions près, inefficaces ; que, malgré l'optimisme des déclarations officielles, la situation ne s'améliorait pas, si elle ne se dégradait...

Devant cet état de choses, plusieurs questions angoissantes se posent : comment l'armée doit-elle remplir la mission qui lui est confiée ? Parmi les erreurs commises, quelles sont les plus graves et quelles en sont les causes ?...

Toute l'action des rebelles repose sur l'appui, volontaire ou non, de la population qui les renseigne, les ravitaille et les cache. Cet appui leur est indispensable... De même, sans la collaboration active de la population, le problème posé à nos forces est insoluble. Incapables par leurs propres moyens de distinguer les rebelles du paisible citoyen, elles sont contraintes par le manque de renseignements à mener une répression aveugle. Chaque faux fellagha frappé est remplacé par dix véritables ; jusqu'au jour où nos forces, trouvant en face d'elles la totalité de la population, seront amenées ou à pratiquer une politique d'extermination — hypothèse exclue par définition — ou à renoncer...

L'armée doit chercher par priorité à rallier la population, à gagner sa confiance. La destruction des bandes rebelles, qui constitue l'aspect purement militaire, ne doit, malgré les apparences, venir qu'en deuxième urgence...

Pour rallier la population, pour gagner sa confiance, il faut avant tout bien la connaître, autrement dit multiplier les contacts humains... La confiance est essentiellement fonction de l'attitude adoptée. Avoir une attitude humaine, c'est proscrire toute violence inutile, et c'est aussi traiter ce peuple en égal, en évitant toute discrimination entre Européens et musulmans...

La réalité d'aujourd'hui est tout autre, il faut l'avouer. Les directives officielles se cantonnent dans de vagues généralités. Elles ne sont d'ailleurs généralement pas appliquées...

L'affaiblissement actuel de l'autorité aboutit en particulier à des excès inadmissibles dans l'attitude vis-à-vis de la population. Cette attitude oscille entre la faiblesse la plus insigne et la violence la plus coupable.

Combien d'unités qui laissent sans réplique pendant de longues semaines les exactions des rebelles, qui leur permettent d'abattre impunément les lignes téléphoniques, couper les routes à quelques centaines de mètres de leurs postes, incendier fermes et écoles ; combien de ces unités, poussées tout à coup par une colère aveugle, se laissent aller aux pires excès : pillage, assassinats, tortures collectives, qui ne le cèdent en rien à ceux commis par l'adversaire, et justifient toutes les propagandes.

D'autre part, se développe peu à peu un complexe d'infériorité qui pousse le commandement à augmenter progressivement les effectifs minima autorisés pour les patrouilles, et les unités elles-mêmes à s'enfermer, tels des assiégés, dans les postes d'où elles n'osent plus sortir.

Le résultat ne se fait pas attendre... Le contact avec la population est progressivement rompu... Les opérations semblent constituer une fin en soi. Elles présentent d'autant plus d'attirance qu'elles comportent moins de risques. Quant à la population, personne à vrai dire ne s'en préoccupe, ou du moins tout se passe comme si personne ne s'en préoccupait.

CONCLUSION. — Au terme de cette rapide enquête, on mesure aisément la distance qui sépare ce qui est de ce qui devrait être.

L'armée, dans son ensemble, n'a pas compris le problème algérien — du moins tout autorise à le penser. Elle fait la guerre. Les arbres lui cachent la forêt. Au lieu de s'occuper de la population, qui constitue le nœud de la question, elle poursuit fiévreusement les rebelles qui n'en constituent qu'un aspect secondaire...

A.S.P. 85.084

Signé : Commandant MARCUS.

Cdt le... B.D.P.

On ment, Julienne...

AYANT parcouru le rapport jusqu'au bout, je levai les yeux vers Marcus.

— Je le garde ?

Il hocha la tête plusieurs fois, en signe d'acquiescement. Un assez long silence. Julienne parla le premier :

— En somme, c'est partout pareil : nous faisons de la pacification à rebours. Nous transformons de nos mains la rébellion du début en une guerre révolutionnaire. Derrière des communiqués quotidiens sur les quelques dizaines de « fellagha abattus et fusils récupérés », il y a ce phénomène immense et caché : le peuple arabe tout entier entre en résistance contre nous. Joli travail. Ce qui est vertigineux d'ailleurs, ce n'est pas cet engrenage : il est connu — c'est que tout se passe comme si nous n'avions rien appris, ni dans l'Histoire, ni en Indochine. N'y a-t-il pas de responsables, ni civils, ni militaires — je dirais militaires *surtout* — pour s'apercevoir que nous créons, jour après jour, les conditions classiques du désastre, derrière les apparences du maintien de l'ordre ?

— Il y en a, dit Marcus. Plus qu'on ne l'imagine. Ce n'est pas la bêtise qui nous assassine, c'est la lâcheté : ils comprennent, mais ils ne bronchent pas. On ment, Julienne, on ment de haut en bas. Le mensonge ici est devenu une seconde nature. On ment tellement que les menteurs eux-mêmes ne savent plus quand ils mentent. Tu comprends : on ment par devoir. A partir de là, tu ne mets plus jamais, nulle part, le pied sur du terrain solide — c'est partout le marais.

Je te donne un exemple : le mois dernier, j'étais encore en Kabylie. Dans la fameuse région des « ralliements », qui est la vitrine de la pacification, et où l'on avait l'intention de lancer les premières élections, à titre démonstratif. Pour bien montrer que la région était pacifiée, on a consolidé une grande piste nouvelle à travers la zone de récents combats, et on a préparé une inauguration solennelle — ruban à couper, champagne, photos, journalistes, officiels d'Alger, etc. — pour le jeudi à midi. Dans l'après-midi même, cinq embuscades — tu m'entends : *cinq*, il n'y en avait jamais eu autant — ont décimé nos convois sur la piste. Les hélicoptères ont été appelés d'urgence pour évacuer les blessés : c'est comme ça que je l'ai su, par les pilotes. Qu'est-ce qui s'est passé ? Non seulement, cela va de soi, black-out complet sur les informations pour la presse : il fallait que les articles sur le calme de la zone pacifiée soient publiés en toute tranquillité. Admettons, ça peut avoir un intérêt. Mais même le ministre ne l'a pas su : on avait peur de le lui apprendre...

Le gouvernement raconte des blagues au pays. D'accord ! Mais les généraux et les préfets mentent au ministre. Les capitaines et les maires mentent aux généraux et aux préfets... Et tu peux continuer : quand il y a une saloperie de commise dans mon régiment par certains de mes hommes en opération, tu crois qu'on me met au courant ? Jamais. On se couvre entre « copains ». Quand je l'apprends, c'est par hasard. L'exemple vient de tout en haut et il imprègne la pyramide jusqu'au bas. C'est admis : il y a des choses qu'on dit et... les autres.

Et tout ça, bien sûr, devant les musulmans qui sont partout, qui nous regardent, nous écoutent, lisent nos journaux... Tu vois où ça mène.

Un adjudant frappa à la porte, entra, salua au garde-à-vous, en direction de Marcus.

— Mon commandant, est-ce que je pourrais vous voir un instant ?

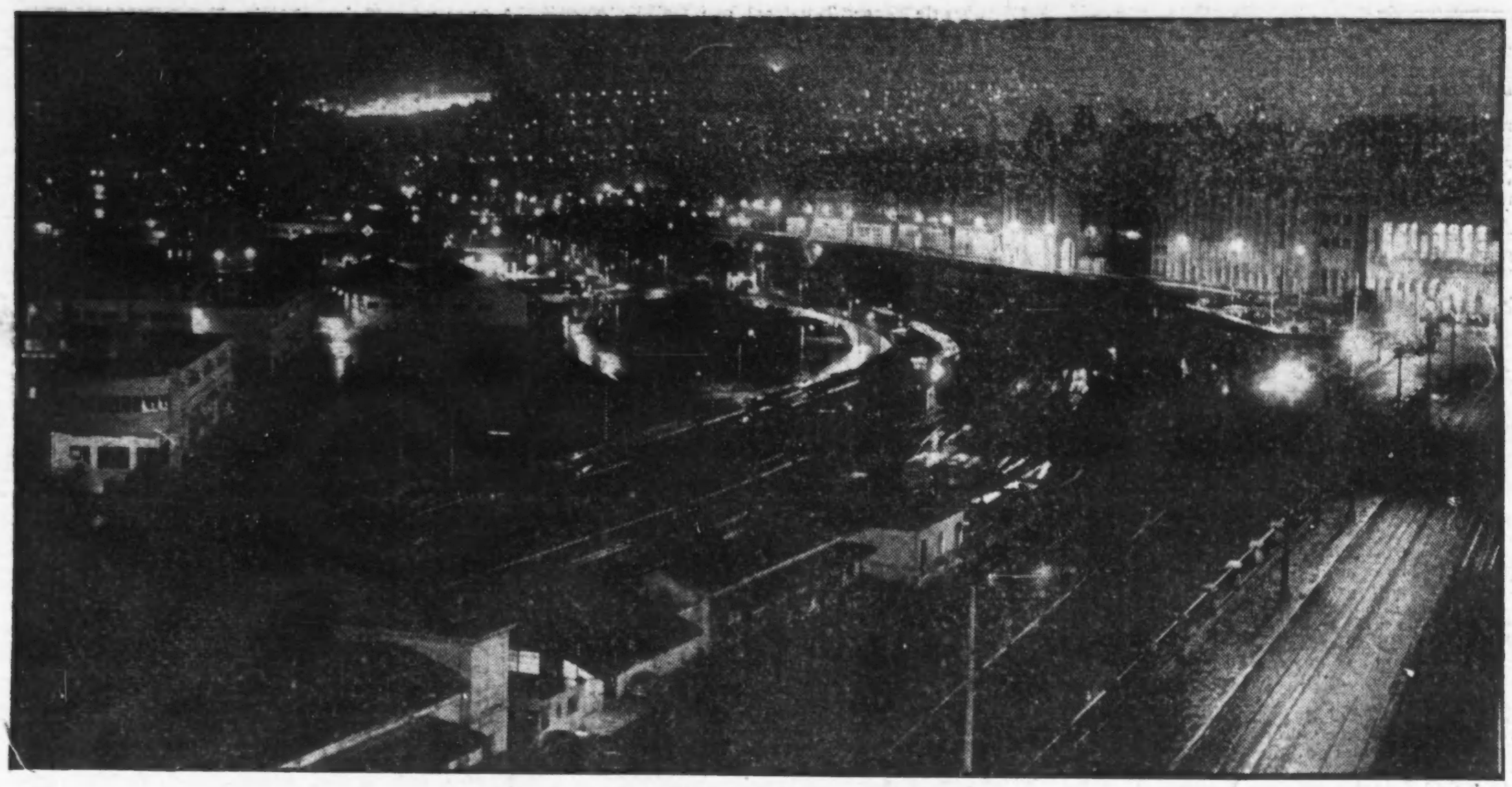
L'homme avait l'air tragique, angoissé.

— De quoi s'agit-il, Bonnard ?

— Un ennui, mon commandant. Il faut que je vous parle tout de suite.

Visiblement notre présence le consternait.

— Vous pouvez parler, dit Marcus. Je n'ai



LE SOIR SUR LA GRANDE CITÉ
« Pour être dans le coup, il faut avoir été vu au Saint-Georges. »

rien à cacher à ces messieurs. De quoi s'agit-il ?

— Mon commandant, il y a eu trois désertions ce matin. Je viens de m'en apercevoir : Ben Ammar, Hocine et Hammoud. Personne ne sait où ils sont partis. Mais pour la désertion, c'est sûr : ils ont essayé d'en entraîner un autre qui a refusé et qui a fini par venir me le raconter. Je l'ai tout de suite dit au lieutenant Bousquine pour qu'il vous le dise. Il n'a pas voulu. Il m'a dit qu'il avait honte. Il préfère que ce soit moi...

— Merci, Bonnard. Restez avec les autres hommes de la « spécialisée », vous me direz comment ils réagissent. Faites préparer deux jeeps et deux Dodge pour départ dans une heure. Dites au lieutenant Bousquine qu'il soit dans mon bureau dans vingt minutes et prêt à m'accompagner.

L'adjudant salua de nouveau et sortit, soulagé: le fardeau était sur d'autres épaules.

Nous attendions, silencieux, que Marcus choisisse ce qu'il voulait, ou non, nous dire. Nous savions que cette compagnie spécialisée (C.S.) était sa fierté, l'instrument qu'il avait forgé lui-même : les quatre-vingts goumiers algériens musulmans qu'il avait intégrés à son régiment et avec lesquels il allait lui-même « prendre le contact » avec la population des douars de montagne les plus isolés. C'était sa manière à lui de réagir ; c'était sa pacification, vraie.

Il avait pratiquement délégué son commandement ordinaire à son second et travaillait sans relâche avec sa compagnie algérienne. Comme adjoint, il avait pris un officier, musulman lui aussi : le lieutenant Haouch Bousquine. Seul Français de la compagnie : l'adjudant Bonnard, pour l'instruction des hommes. La réputation de Marcus, son autorité morale étaient fondées non pas sur les idées qu'il exprimait, mais sur la petite partie d'entre elles qu'il avait fait passer dans la réalité concrète : sur le succès de son expérience de nomadisation avec sa C.S.

— Ce n'est pas la première fois, dit Marcus. Il y a environ trois à quatre désertions par mois. Il faut accepter le risque, ou renoncer à travailler avec les musulmans. La seule question, chaque fois, ce sont les autres : il faut leur parler pendant des heures. Et les remettre tout de suite dans l'action. Sinon, c'est la débandade.

Marcus serait donc sur la route, de nouveau, ce soir. Il nous restait quelques minutes à passer avec lui.

C'est l'épreuve de la France !

— MON vieux, dit Julienne, je suis navré de prendre ton temps au moment où tu as des affaires urgentes à régler... mais je ne te reverrai sans doute plus. Je demande à être relevé demain et je partirai pour la France. Ce que tu nous a dit, ton rapport, tout me confirme dans ma conclusion de ce matin : il n'y a plus rien à faire — sauf si l'on a le goût et les moyens de l'épopée individuelle. Comme toi, apparemment. Moi, je n'ai pas la même position. La seule chose que je puisse préserver, c'est le refus d'être complice.

Marcus secoua lentement sa tête carrée, si étonnante sur ce corps pointu, et regarda de nouveau attentivement vers le haut, comme lorsqu'il cherchait des mots qui traduiraient avec précision son sentiment.

— Tu ne dois pas partir, Julienne. Je voudrais essayer de te dire pourquoi... Cela n'est pas encore bien clair dans mon esprit, mais je le sens profondément : la nécessité urgente, absolue, de rester ici de toutes nos forces, et avec le meilleur de nous-mêmes — d'autant plus que la faillite est plus grande.

Si tu veux : la pacification, c'est fini. Remarque bien : c'était concevable. Mais en s'y prenant tout autrement. Une armée si nombreuse, faite d'hommes de la métropole, pouvait être un instrument de rapprochement avec la population d'ici. La passion des Arabes était dressée contre la colonisation — pas vraiment contre la France. Il fallait que l'armée apparaisse et soit indépendante de la colonisation : qu'elle prenne ses distances à l'égard de l'administration locale, corrompue, des colons, des policiers, des maires, de tout ce qui a été depuis un siècle l'appareil colonial et qui forcément va sauter. L'armée pouvait le faire : elle pouvait être pour les musulmans le recours, l'arbitre, et transformer la nature du problème politique à résoudre. On a fait le contraire : tout se passe comme si cette immense armée n'était ici que pour protéger et préserver les privilèges d'un petit nombre de nos compatriotes. Et alors : elle est raciste. La pacification, la rébellion isolée et réduite : c'est trop tard. Et s'il ne s'agissait que de cela, tu aurais raison : nous n'aurions plus rien à faire ici. Cependant, attention.

En manquant la pacification, par une sottise accablante, nous avons débouché sur une affaire immense : il n'est pas possible — écoute-moi bien, Julienne — *pas possible* qu'une armée de 500.000 Français, la plus considérable qui ait jamais passé les mers, soutenue par l'effort de tout le pays, disposant de toutes ses ressources, soit le témoin impuissant jusqu'au bout de sa propre faillite et de son déshonneur. Cette fois, ce n'est plus du tout le corps expéditionnaire d'Indochine — cette fois, c'est la nation. Ce serait un désastre qui dépasserait cent fois l'affaire d'ici. Il ne s'agit plus de bataille d'Algérie — maintenant, il s'agit de la bataille de France.

Rends-toi compte : ces rappelés, ces appelés, ces maintenus, tout ça c'est une génération entière qui passe par nos mains. Ici, ils deviennent des assassins racistes et des incapables — nous en faisons moralement des ratés, et quelquefois des monstres. Nous pourrions en faire des héros... Mettons, plus simplement : des hommes. Pour ça, il n'y a pas de système, seulement l'exemple. Ce que tu appelles l'épopée individuelle, c'est une nécessité. C'est la dernière chose qui nous reste à faire — mais c'est la plus importante. C'est la France tout entière qui est à l'épreuve. Je ne parle plus du succès politique (le maintien de l'ordre, la chasse aux fellagha), je parle de ce qui restera bien après que l'Algérie sera devenue une nation libre : comment se conduisent un demi-million de citoyens délégués par la France au milieu d'une autre race, d'un autre peuple ? Au bout du bilan, au fond de tout, quand l'aventure sera terminée, et qu'elle ne dessinera plus à la surface de l'histoire qu'une ligne de vérité, que lira-t-on : la haine — ou l'amour ?... Si les pays ont une âme, celle de la France est ici : à sauver...

Ça, tu vois, ce n'est pas encore joué. Ce sera à perdre ou à gagner jusqu'au dernier moment, tant qu'il y aura encore de nos hommes ici — et par quelques-uns d'entre eux... La pacification, j'en ai fait mon deuil. Mais de cela, non. Et c'est mille fois plus important...

Voilà pourquoi tu vas rester, Julienne : pour jouer ton rôle, irremplaçable, comme les autres, dans cette bataille-là.

Si la nuit tombait...

L'adjudant Bonnard entra de nouveau. Il avait repris son visage d'angoisse — en pire. Cette fois, Marcus, en le regardant, eut un choc.

— Eh bien ! Bonnard ?

— Mon commandant, une catastrophe !

— Eh bien ! quoi ? Allez-y, nom d'un chien !

— Mon commandant... les déserteurs [illegible] emporté deux F.M. et les chargeurs... C'est catastrophe...

C'en était une. On peut admettre, à la rigueur, de vivre avec trois ou quatre désertions par mois. Mais sûrement pas en perdant ces armes meurtrières, parfaitement adaptées à la guérilla, et qui valent de l'or pour les rebelles : les fusils-mitrailleurs. Chaque F.M. perdu, c'est la certitude pour nous d'un convoi décimé, un jour, sur une route. Et c'est — sur un autre plan — la fureur déchaînée des autorités. Légitime d'ailleurs : on estime que la rébellion a récupéré sur l'armée française elle-même environ trois fois plus d'armes que tout ce qu'elle a pu recevoir de l'extérieur. Pratiquement, elle se nourrit sur nous.

Marcus était plus que préoccupé. Il fallait qu'il imagine une réaction immédiate. S'il ne retrouvait pas les déserteurs et leurs armes, son expérience avec la C.S. était liquidée. Les critiques et les jalousies dont il était l'objet déclencheraient une tornade, à laquelle il serait incapable de résister. Et la sévérité même des jugements qu'il portait très librement, et ouvertement, sur les méthodes conformistes de l'ensemble de notre appareil militaire, se retournerait contre lui. Pratiquement, il lui restait quelques heures pour agir. Si la nuit tombait avant qu'on ait rejoint les fuyards, l'affaire était perdue. Comment tenter de les retrouver ? Un bouclage ? Illusoire. Il ne pouvait songer qu'à un seul moyen : jouer son crédit auprès des musulmans de la région qu'il connaissait. Aller les voir, avec ses hommes, et espérer qu'ils lui indiqueraient le passage des déserteurs.

Il parlait à l'instant de l'épreuve de vérité pour le pays : voici la sienne.

⁂

PENDANT que Marcus terminait, avec son adjoint musulman Bousquine, les préparatifs de sa patrouille, le commandant de notre régiment, le colonel d'Espanieul, qui rentrait de Paris et qui souhaitait — comme chaque fois — nous raconter en détail les péripéties de ses démêlés avec les m i n i s t r e s, était venu nous rejoindre. Il voulait nous emmener dîner à l'hôtel à la mode, le « Saint-Georges » d'Alger où, tous les soirs, les militaires, les journalistes,

→

les parlementaires venus « voir la guerre », les indicateurs de police et les marchands se rassemblent dans une vaste foire.

Julienne, qui avait l'esprit tendu à l'extrême, n'était pas hostile à un moment de relâchement. De plus, le colonel avait un ascendant considérable : il était presque physiquement impossible de ne pas faire ce qu'il voulait — particulièrement en dehors du service.

Marcus, équipé pour une longue randonnée, sauta à côté de son chauffeur, en nous faisant un grand signe amical. Suivi par Bousquine, dans une autre jeep, et deux camions chargés de ses goumiers, il partit vers le Sud, incertain de son destin.

III

DINER au « Saint-Georges », c'est comme la Légion d'honneur : indispensable. Pour être dans le coup, il faut avoir été vu au Saint-Georges.

Cet hôtel intelligemment construit sur la hauteur, dans le style tropical, un peu au-dessus du Palais d'Eté du gouverneur général, est devenu ce carrefour grouillant que fut, au centre d'Alger, la terrasse de l' « Aletti » après le débarquement allié de 1942...

Seulement, il ne suffit pas de monter dans une voiture, de se faire conduire à l'hôtel, et de prendre une table pour « dîner au Saint-Georges » — non. Il faut connaître, et être reconnu.

Car tout tient dans les échanges. Dans les informations qu'on recueille, et celles qu'on apporte ; dans la nuance nouvelle que l'on peut distinguer, par rapport à la semaine précédente, dans l'humeur ou l'opinion de telle personnalité intéressante ; dans cette mesure subtile du milieu ambiant, qu'il faut savoir apprécier, et qui fournit la température de la guerre, officielle.

Dîner au Saint-Georges n'est pas à la portée de tout le monde. Mais ce soir-là notre introduction dans l'élégante salle à manger se faisait sous les meilleurs auspices. On peut dire, je crois, que le lieutenant-colonel Robert d'Espanieul était bien le roi du Saint-Georges. Il régnait sur tout ce milieu avec aisance, pour beaucoup de raisons — mais surtout parce qu'il n'en faisait pas partie. S'il impressionnait les salons d'Alger, ce n'était pas en pratiquant l'art d'être meilleur « salonard » que les autres — au contraire. C'était par sa brutalité physique, et son goût évident de la bagarre — sous plusieurs formes. Quand on le voyait en train de dîner dans la grande salle à manger, on pensait que deux heures plus tard il serait, presque sûrement, dans les montagnes du Sud, en patrouille de nuit à marche forcée ; ou alors en train de séduire une des quelques jolies femmes (dont la sienne) qui, à Alger, valent le déplacement. L'un ou l'autre : sans difficulté.

Dîner avec lui était un plaisir ; on était vraiment « dans le coup ». Chacune des tables devenait une histoire en soi, et de temps à autre elles envoyaient un délégué pour échanger quelques mots avec Espanieul.

Faites votre fric ailleurs !...

— ALORS !... cher ami... ce voyage à Paris ? Qu'est-ce qu'on dit là-bas ? Est-ce qu'ils ont fini par comprendre ? Ils ne nous laissent pas tomber, j'espère !...

Un homme distingué, élégant, avec ce visage moderne dont l'intelligence se fige un peu sous l'empâtement des repas imposés par les « public-relations », les cheveux et les ongles soignés, mettait une main chaleureuse sur l'épaule d'Espanieul et de l'autre, mollement, se présentait aux convives de la table.

Espanieul, les yeux fixés sur son assiette, répondit sans arrêter de manger :

— Dites-donc, vous ! Ça ne vous ferait rien de ne pas vous servir de mon nom pour faire marcher votre boutique ?...

L'homme élégant savait encaisser — il en avait sûrement une constante pratique ; mais cela n'est jamais très agréable. Il fit effort pour sourire, en nous regardant, comme pour s'amuser avec nous des caprices, si « drôles », du Colonel.

— Bon, dit Espanieul aussitôt, sans laisser au monsieur même le temps de parler, allez faire votre fric où vous voulez... mais pas ici. Je ne suis pas venu pour ça.

Il enchaîna : « Vous voulez du vin, Julienne ? »

Le monsieur, cette fois, était un peu cramoisi. Il murmura une pirouette verbale quelconque, et se « tira » en douceur.

Espanieul reprit :

— Ça, c'est fort... Il n'est pas dégonflé celui-là. Vous ne savez pas qui c'est ? C'est Singer, un membre influent de son parti, orateur inépuisable sur la grandeur de l' « Algérie française » dans chaque congrès. Le cœur sur la main, et enveloppé dans les plis du drapeau : « Quitter l'Algérie, moi, monsieur ? Jamais ! », et autres couplets sur « l'héroïsme de nos petits soldats »... Vous voyez le genre. Tellement que moi j'y croyais. Quand je suis arrivé ici, il s'est jeté sur moi, gentil, attentif et très serviable : est-ce que je n'avais besoin de rien pour mon régiment, est-ce que tout allait bien ? En passant, je lui ai dit que nous manquions de tout, en particulier de pantalons de drap. Vous savez ce qu'il a fait ? Le lendemain il envoyait un télégramme au ministre, réclamant, de ma part, 3.000 pantalons d'un drap spécial à commander à sa fabrique, à côté d'Alger... Manque de pot : je connais le ministre, qui me l'a dit... Depuis j'ai appris que c'est avec ses « contacts » au Saint-Georges qu'il fait tourner sa boutique. Ici c'est connu : beaucoup d'autres en font autant. A Paris il est toujours un héros de la présence française... Seulement, avec moi — fini.

L'homme distingué — que je reconnaissais, en effet, maintenant — l'un des pontifes de la vie politique algérienne, était en plein travail à une table proche. Il passait à une autre affaire.

Julienne était ravi. Il regardait cet aquarium avec délice ; tout le distrayait, l'amusait. Il ne pensait plus ni à l'opération du matin, ni aux problèmes nouveaux que Marcus lui avait posés — il avait cette faculté, précieuse, de savoir se détendre, de pouvoir laver son esprit des obsessions en participant à fond aux préoccupations séduisantes d'un moment sans importance.

Qui est cette brune ?

Et comment être insensible à cette impression satisfaisante de se trouver au centre des choses, que crée la présence des gens « qui comptent » ? Autour de nous, il y en avait une pléiade : le sénateur tout-puissant propriétaire des plus belles terres de l'Algérois, en conversation profonde avec deux parlementaires chargés d'enquête par l'Assemblée nationale ; le conseiller politique du ministre résidant, seul, au régime, important ; un héros de Dien-Bien-Phu qui « fait » la couverture des magazines, et deux ravissantes femmes venues passer le week-end avec leur mari mobilisé, au milieu de quelques officiers enchantés ; le président très « parisien » du Conseil général qui avait sa photo ce matin à la « une » du « Journal d'Alger » à côté du réfrigérateur offert à un régiment de rappelés par une fondation charitable... Et là, dans ce coin plus à droite, c'est bien le commandant en chef lui-même, sobre, discret, que les passants de table en table ne dérangent pas, auréolé par le prestige de la fonction et ses cheveux d'argent.

Ce n'est qu'une impression, bien sûr : les vrais événements ne se préparent pas là où sont les vedettes de l'heure. Dans la même salle à manger, il y a trois ans, autant de personnages pouvaient être réunis — mais MM. Ben Bella et Ouamrane, totalement inconnus, griffonnaient dans une mechta anonyme de l'Aurès les plans encore infantiles d'une insurrection déraisonnable ; et il dépendait de la tension, ignorée, de l'artère coronaire d'un ancien général, à Washington, et d'elle seule, que ce soit un jour M. Stevenson ou lui qui se trouve au centre du monde entre le colonel Nasser et M. Ben Gourion... Mais comment posséder la boule de cristal qui permettrait de deviner d'où sortira le futur, quels sont aujourd'hui les inventeurs de demain, et où se cachent les porteurs des germes d'avenir ?... En attendant, il est agréable de regarder les vedettes, se disait tout simplement Julienne.

⁂

— QUI est cette ravissante brune ? demanda-t-il au Colonel, situant avec précision la nature de ses préoccupations.

Brune ou blonde, c'était en tout cas du domaine d'Espanieul. On ne découvrait pas immédiatement en le regardant la raison précise de son pouvoir sur les femmes — mais on ne pouvait pas ne pas le constater. De taille moyenne, très large, il avait le visage en pagaïe : des cheveux noirs jamais peignés, des yeux verts assez éclatants, le nez épais, balafré et un peu de travers — il était aussi facilement très beau que très laid, selon les jours et même d'une heure sur l'autre. Seulement, en présence d'une jolie femme, il était toujours beau ; il s'allumait de l'intérieur — comme au combat.

Le charme physique d'Espanieul, pour les femmes, ne constituait pas, en principe, un sujet de grand intérêt, ni un facteur dans la situation mais il l'était devenu par le *pouvoir* réel que cette séduction lui donnait sur les hommes.

Le cas n'est pas rare dans cet univers animal qu'est l'armée, surtout en guerre. Les rapports sont des rapports de puissance, et l'élément physique y est prédominant. Le grade compte, formellement — au fond la hiérarchie vraie s'établit par degrés de virilité. La virilité sous toutes ses formes. D'abord la force — soit pour les explications fréquentes à poings nus, soit pour tenir deux heures de plus en marche de nuit. Ensuite la beauté du corps et la beauté du visage quand elles forcent l'attention et confèrent du prestige aux gestes et aux paroles (c'est le facteur dit « prestige physique » qui entre dans les notes des officiers). Enfin, cet élément plus subtil, moins remarqué, mais de beaucoup le plus pénétrant : la possession quasi sexuelle des autres hommes par l'intermédiaire des femmes.

L'épicière du village était une magnifique Algérienne, noire, provocante et sûre d'elle. Deux de nos sous-officiers et trois officiers avaient rapidement pris l'habitude d'aller faire les courses eux-mêmes pour s'approcher du feu... Finalement, c'est un sergent de Montpellier qui eut la belle épicière. Ses rapports avec les trois officiers ont été brusquement transformés : il les avait possédés physiquement. Ils étaient encore ses supérieurs, il était devenu leur maître. Et, en opération, c'est lui qui donnait les ordres.

Au bout de quelques semaines — par une myriade de petits symptômes, et de petites ou grandes épreuves de force — un réseau de sexualité s'établit dans une communauté d'hommes qui en modifie irrésistiblement la structure et construit, derrière les apparences qui demeurent, un monde animal qui les régit.

On n'est pas obsédé, dans l'armée, par la peur de mourir, mais par celle de ne plus être viril. On ne dit jamais : « Attention, tu vas te faire tuer » — mais on répète plusieurs fois par jour : « Fais gaffe, tu vas te faire couper les couilles »...

Pour Espanieul, qui était d'autre part intelligent, c'était la s o u r c e principale de son aisance dans la vie. Il était le plus animal des animaux. Et il avait une manière de sourire avec toute la peau du visage quand il parlait des femmes... Cette brune ne lui était pas inconnue. Elle n'était pas, à cette table, avec son mari. Le mari était commandant, quelque part dans le Sud; mais elle ne lui était plus aussi irrésistiblement attachée qu'avant.

⁂

— CE qui m'est arrivé avec elle est assez drôle... dit Espanieul doucement, avec un sourire féroce. J'étais un soir, à Paris, chez des amis, avec une fille très belle qui se trouve être ceinture noire de judo. Après le dîner, cette brune que vous voyez là-bas est arrivée avec son mari, un grand costaud, très fier de ses performances sportives. Ça m'amusait de voir si ma fille ne pourrait pas flanquer une rossée à un gars comme ça. On les a déshabillés tous les deux : lui en caleçon, elle en slip et soutien-gorge, noirs... C'était très rigolo... Le catch a été chaud et très beau à voir... Ils transpiraient l'un et l'autre comme des bêtes et continuaient à s'empoigner à pleins membres... toute l'assistance était fascinée... Je voyais que ma fille commençait à être un peu épuisée alors — c'est ça qui est l'histoire marrante — j'ai profité de ce qu'ils roulaient ensemble par terre, de mon côté... j'ai fait glisser, d'un coup, le slip du gars, que je connaissais bien (on fait de la gymnastique au même endroit)... vous n'imaginez pas l'effet produit... cette chose ridicule... C'est là que sa femme, qui regardait avec les autres, s'est mise à pleurer, et elle n'a pu supporter, elle est partie en pleurant... C'était formidable...

Espanieul, en terminant, regardait cette belle femme, avec appétit. Des histoires comme celle-là il en avait un sac. Elles étaient sûrement vraies... Moyennant quoi il avait tous les droits : il entrait dans le bureau des généraux sans frapper, et il arrachait brusquement les insignes des vestes de ses officiers quand il trouvait que leurs couleurs s'harmonisaient mal.

Il est mort ?

Julienne, qui jouissait de cet entracte dans un monde insolite, et si proche de la guerre, avait fini par oublier où il se trouvait. Il fut surpris de voir arriver, très gauche, à travers les rangées de tables, le soldat Geronimo dans sa tenue de combat camouflée, se dirigeant vers nous.

— Mon Colonel, dit Geronimo au garde-à-vous, je viens vous chercher et les autres officiers du régiment aussi : il y a eu une terrible embuscade sur la route de Sakamody...

— Il y a des tués ?...

— Vingt morts, et des blessés ; presque tout le convoi...

— Quelle unité ?...

— Un régiment de dragons... surtout des soldats musulmans, à ce qu'il paraît...

Une seule question restait en suspens... Personne ne pouvait se résoudre à la poser. Finalement, Espanieul :

— Qui commandait le convoi ?

— Le commandant Marcus.

— Il est mort ?

— Non — disparu... L'autre officier est mort : le lieutenant Vouzquine, ou quelque chose comme ça... Les vaches, j'aurais donné cher pour y être !

Julienne se leva.

Espanieul se leva. Tous ensemble nous traversâmes la salle à manger jardin, vers nos jeeps que l'on apercevait, à l'autre bout, derrière les plantes vertes de la terrasse.

D'ici à Sakamody — au mieux, il nous fallait une heure et demie... Quatre-vingt-dix minutes, donc, avant de rejoindre, dans cette gorge cruelle dont nous connaissions chaque virage, nos camarades qui devaient déjà être en battue, et qui pourraient peut-être nous apprendre ce qu'était devenu le petit homme — agrandi à sa vraie mesure par l'image que notre espérance en dessinait, dans le ciel de lune, sur les nuages au-dessus de la crête lointaine de Sakamody.

(World copyright « L'Express ».)

(A suivre.)

THÉATRE

En attendant Godeau

LE FAISEUR

comédie d'Honoré de Balzac, version scénique de Jean Vilar pour le T.N.P.

CELUI qui avait tellement le goût et l'intelligence du théâtre qu'il a donné à l'ensemble de ses romans le titre général de *Comédie humaine* n'a triomphé sur la scène qu'après sa mort, mais il y a triomphé en personne. Ce faiseur, c'est ce que nous appellerions aujourd'hui un spéculateur ; et le théâtre a été la grande spéculation de la vie de Balzac. Quand, à vingt ans il veut prouver son génie à lui-même et à sa famille, il écrit une tragédie, et quand, à quarante, il voulut payer ses dettes pour épouser son Etrangère, c'est sur le succès de ses pièces qu'il spécula. Mais ses pièces n'eurent jamais de succès, jusqu'à celle-ci qui fut créée le 23 août 1851, un an et cinq jours après sa mort.

Multipliée par mille

On connaît la scène où Don Juan paie ou plutôt ne paie pas son tailleur par de bonnes paroles et des tours de passe-passe. La pièce de Balzac, c'est cette scène multipliée par cent, multipliée par mille. D'abord parce que, au lieu d'un tailleur, nous avons ici un propriétaire, trois domestiques, quatre créanciers, toute une meute qui réclame son argent. Ensuite, parce que l'argent, la réussite par l'argent, est la passion unique d'Auguste Mercadet, faiseur aux abois. Par-dessus Beaumarchais, c'est avec Lesage et *Turcaret* que Balzac renoue. Science de l'intrigue, brillant du dialogue, génie du mouvement, le Balzac du *Faiseur* a tout ce qu'il faut pour être ainsi comparé aux plus grands. La seule restriction — mais elle est importante — c'est que le caractère de Mercadet n'a malgré tout pas la variété, la richesse, la profondeur dans l'humanité de Tartuffe, d'Alceste, voire de Figaro : ce n'est que Scapin passé du port de Naples à la place de la Bourse.

Je serai socialiste...

La pièce de Balzac a toujours été « arrangée » : par Dennery à la création, par Mme Jolivet lors des représentations restées fameuses chez Dullin, par Jean Vilar lui-même ici. Arrangement auquel il n'y a pas à redire : Vilar a élagué, clarifié, sans toucher à rien d'essentiel. Il a même négligé des répliques qui feraient rire, mais à côté, comme la réflexion de Mercadet sur les politiciens : *« Nos parvenus d'aujourd'hui sont des Sganarelles sans places qui se sont mis en maison chez la France. »* Ce n'est pas sa faute si la salle s'amuse chaque fois qu'il est question d'attendre Godeau (l'associé invisible dont le retour doit arranger les affaires de Mercadet) ou bien lorsque le jeune arriviste fripouillard annonce : *« Nous avons en France une carte de principes aussi variée que celle d'un restaurateur. Je serai socialiste... »*

De ce texte, le T.N.P. a fait un spectacle exquis et très divertissant grâce à la musique sautillante de Maurice Jarre, aux éléments scéniques (c'est l'euphémisme T.N.P. pour décor) et aux costumes de Gischia et à la régie, ou plutôt à la chorégraphie de Jean Vilar. C'est dans un mouvement de ballet, en effet, à la fois pour lier le texte et pour mieux occuper l'immense plateau, que l'œuvre est fort bien jouée par Mmes Lucienne Le Marchand et Monique Chaumette, par MM. Georges Wilson, Philippe Noiret, Moulinot, Coggio, Riquier, Jean-François Rémi, etc. Et Vilar est un superbe Mercadet.

★

Six questions à Jean Vilar

Q. — *Jean Vilar, le contrat qui vous lie au T.N.P. vient d'être renouvelé pour six ans. Bravo ! Mais quelles sont maintenant vos intentions ?*

R. — Le choix des pièces pose un tel problème qu'il m'est impossib.e de faire des projets à long terme. Durant les six dernières ann.es, nous avons créé vingt-cinq pièces. Je tremble à la pensée de devoir en trouver vingt-cinq autres. Il faut tenir compte des lieux où elles seront données, puisque nous jouons aussi bien en plein air — à Avignon, par exemple — sur des petites scènes de province et sur la scène immense du palais de Chaillot. Cette dernière scène pose un problème à elle seule et restreint considérablement notre choix. Souvent si nous montons des œuvres classiques d'une certaine intensité, c'est pour remplir ce grand vide qu'est Chaillot.

Q. — *Pensez-vous pouvoir monter des œuvres modernes ?*

R. — J'aimerais beaucoup jouer des pièces de mon époque. Mais à Chaillot, c'est un échec presque certain et s'il s'agit d'un jeune auteur, cela risque de lui faire un tort considérable. Si j'avais une salle moyenne, de la dimension de l'Odéon, je monterais certainement du moderne : j'ai une troupe pour cela. Je suis d'ailleurs en relation avec Adamov, Ionesco, Beckett, et j'espère tout de même arriver un jour à assouplir la scène de Chaillot à mes désirs. Adamov, puisque nous parlons de lui, travaille en ce moment pour nous à l'adaptation des Ames Mortes, de Gogol.

Q. — *Qu'est-ce qui vous fait choisir telle ou telle pièce ?*

R. — Je demande à des amis. Marcel Arland, par exemple, m'a fait un relevé des œuvres possibles pour Chaillot. C'est comme cela que j'ai découvert Le Triomphe de l'amour.

Q. — *Avez-vous l'impression que la culture populaire ait progressé depuis ces six ans ?*

R. — La culture populaire, oui, mais certainement pas les moyens mis en œuvre pour la développer. Le Conseil général de la Seine, par exemple, que fait-il ? Alors que la banlieue parisienne est plus grande que Paris (qui compte quarante théâtres), elle ne possède qu'un théâtre convenable. Alors il faut jouer dans les salles des fêtes, dans les cinémas. Les municipalités non plus ne font pas ce qu'elles devraient.

S'il y avait de vrais théâtres en banlieue, le T.N.P. donnerait beaucoup plus de son temps à la région parisienne. Récemment, je pensais à distraire de ma troupe un ou deux comédiens comme metteurs en scène d'un théâtre de banlieue. Mais impossible : il n'y a pas de salle.

Q. — *Et vos projets immédiats ?*

R. — Nous finissons le 31 mars à Paris, où nous ne rejouerons pas avant novembre. Entre temps, nous donnerons huit représentations du Faiseur et de L'Etourdi au Creusot, nous ferons une tournée d'un mois autour de Paris, il y aura le festival de Dublin, avec Le Faiseur et L'Etourdi, dix jours à Rome avec Le Faiseur, la création de Phèdre au festival de Strasbourg, avec Gérard Philippe (qui revient peut-être chez nous pour la saison prochaine avec Phèdre et Lorenzaccio), les festivals de Zurich et de Marseille, et, enfin, le festival d'Avignon, avec la création, probablement, d'une pièce française. Puis une tournée de deux mois en Amérique du Sud. Nous reprendrons à Chaillot, la saison prochaine. Ce fou de Platonov, que nous avons arrêté en plein succès, Le Faiseur, la création d'Avignon, Phèdre, Le Mariage de Figaro, Le Triomphe de l'amour et Le Malade imaginaire.

Nous abandonnerons Don Juan, Macbeth ainsi que Le Cid et L› Prince de Hombourg, bien qu'ils continuent à faire salle comble à chaque représentation.

Q. — *Envisagez-vous de modifier votre façon de travailler ?*

R. — Non, mais, comme notre équipe travaille trop, je vais prendre sept ou huit nouveaux acteurs, dont trois ou quatre femmes, dans les mois qui vont venir. Nous sommes à peine dix-huit acteurs à l'année pour dix à douze pièces qui tournent, qui sont reprises ou qui sont créées. Outre la fatigue physique que cause un tel effort, il y a là un risque de « mécanisation » qu'il faut absolument éviter.

Culpabilité limitée

VOUS QUI NOUS JUGEZ

3 actes et un prologue de Robert Hossein à l'Œuvre.

C'EST une pièce qui se présente comme une pièce policière et dont M. Robert Hossein nous demande de ne pas livrer la solution alors qu'il la donne lui-même dans le prologue. Nous assistons toute la soirée au procès de deux jeunes époux accusés d'avoir empoisonné leur bébé de deux ans. Procès à l'américaine selon le rythme familier aux lecteurs de Perry Mason, mais sans grand « suspense » puisque nous n'avons le choix qu'entre la culpabilité des suspects et l'accident. C'est la solution psychologique et morale qui compte pour l'auteur, plus que la solution de fait, mais son intention est cachée, bien cachée, sous un coin de fleur bleue, noyée sous les grands discours romantiques qui viennent exalter la sainteté de l'amour conjugal, la fidélité absolue à la foi jurée, etc. On a malheureusement l'impression d'un « remake » de *Requiem pour une nonne* à l'usage des esprits simplets.

Un problème constant

M. Robert Hossein, dont c'est la troisième pièce jouée, aime sans doute sincèrement le théâtre et la littérature, il a son problème, celui de la responsabilité (*Pardonnez-nous nos offenses, Responsabilité limitée, Vous qui nous jugez*) mais comme il est maladroit dans la construction, le recours aux tirades-plaidoyers, et même la mise en scène, immobile (pour qu'on ne pense pas au cinéma) et souvent lourde et vulgaire !

Très bien menée par M. Jacques Varennes dans le rôle de l'accusateur, la pièce est interprétée par M. Robert Le Béal, Mmes Luce Feyrer, Renée Gardès et douze autres, et aussi par M. Hossein lui-même dans le rôle du salaud innocent qui ira en enfer à cause de ses bonnes intentions, et par Mlle Marina Vlady dont la beauté seule est émouvante, mais dont la voix malheureusement est blanche, presque inexpressive, et dont les moyens de comédienne, peut-être gênés par la mise en scène, n'ont point paru très grands.

MARINA VLADY
Requiem pour une nonnette

La petite « prisonnière »

UNE FEMME EST NÉE

comédie en trois actes de Jaime Silas, adaptée par Paul Mourousy à la Potinière.

LE mari et l'amant s'entendent bien. Mais la femme a un nouvel amant : Claude. On va lui dire deux mots. Coup de théâtre : Claude est une fe .me. C'est la petite « prisonnière » ou la petite chocolatière de Gomorrhe. Gentiment adaptée de l'espagnol par un prince moldo-valaque, nous dit le programme, c'est ce que l'on appelle, chez les marchands de pacotille, un article de Paris. Il est mis en vente grâce à M. André Certes, à Mmes Jacqueline Jehanneuf et Véronique Deschamps, à MM. Jacques-Henri Duval et Jean-Paul Coquelin.

CINÉMA

Bonjour poncifs

BONJOUR TOUBIB

film français de Louis Cuny, avec Noël-Noël (Marignan, Français).

D'UN beau sujet, la grandeur et les servitudes de la vie d'un médecin de quartier, Louis Cuny est parvenu, dans *Bonjour Toubib*, à faire quelque chose d'affligeant, à force d'accumuler les poncifs et les bons sentiments.

De la mère laborieuse à qui il manque cent francs pour acquitter sa consultation à la sténodactylo qui veut se faire avorter, rien ne fait défaut à la galerie misérabiliste des clients du « brav' toubib » qui conjugue les vertus de Pasteur, de l'abbé Pierre et du docteur Schweitzer réunis.

Malgré toute sa bonhomie, Noël-Noël ne parvient pas à rendre supportable un personnage aussi doucereusement édifiant. Son « toubib » est un nouveau « casse-pieds ». Cette fois, hélas ! involontaire.

★

Sans danger

SISSI

film autrichien de Ernst Marischka (Paris, Berlitz, Wepler).

SUR les bords du beau Danube bleu et dans les palais rococo d'une Autriche d'opérette, une princesse-

(*Suite page 25.*)

A ne pas manquer :

● **Le Repoussoir** (baroque) ● **Pataie** (Achard retrouvé) ● **L'Œuf** (insolite) ● **Requiem pour une nonne** (une tragédie de Faulkner) ● **Le Mal court** (le classique d'Audiberti).

A voir :

● **La Visite de la vieille dame** (tragique et grotesque) ● **La Cantatrice chauve** (avant-garde) ● **La Mamma** (pour Popesco) ● **Les Coréens** (plaidoyer contre la guerre) ● **Amphitryon 38** (même sans Jouvet) ● **L'Ecole des cocottes** (pour rire) ● **La Nuit romaine** (Hugo pas mort) ● **La Maison de Bernarda** (Lorca) ● **Thé et sympathie** (pour Bergman) ● **La Chatte sur un toit brûlant** (sans pudeur) ● **Irma la douce** (un Opéra de quat' sous parisien).

LA BRUYERE-Dir. VITALY
SUZANNE
FLON
LE MAL COURT

Elle est pimpante, elle est légère
Sémillante et vraiment française
Il n'est grincheux à qui ne plaise
La Revue des Folies-Bergère

LOUEZ VOS PLACES
AGENCE LA MADELEINE
Tous les jours et Dimanches de 9 à 21 h
OPE 97-93 LIVRAISON DOMICILE
BOULEVARD DE LA MADELEINE

James Dean, 42, boulevard de Strasbourg

LE troisième film de James Dean, « Géant », sort cette semaine en France. C'est un événement, non pas sur le plan cinématographique, mais parce que, un an et demi après sa mort, James Dean est devenu « le jeune dieu blond » d'une jeunesse en mal d'idoles.

Quatre-vingts clubs aux Etats-Unis groupent ses admirateurs : le « Dedicated Deans » compte 430.000 adhérents : les « Dean's teens », 393.000 et le « James Dean's Memorial Club », 330.000.

Le coffret James Dean comprenant trois photos, une médaille à son effigie, le modèle réduit de la Porsche dans laquelle il trouva la mort et un disque tiré de ses films, est en vente dans tous les grands magasins, et un maquilleur de Broadway, qui avait emprunté 1.000 dollars à une banque pour lancer dans le commerce cinq mille coussins imprimés avec le visage de « l'ange », a fait fort ne en un trimestre.

Phénomène à la mesure de l'Amérique, de ses canicules dix fois plus chaudes ou de ses inondations dix fois plus violentes que partout ailleurs.

SON CLUB A PARIS
Un ange passe

Pour faire parler Jimmy

Le plus étonnant est que, avec moins de luxe et sans autant d'excès, le culte de James Dean ait trouvé en France aussi ses apôtres et ses fidèles. C'est ainsi qu'à Paris une quarantaine de jeunes fanatiques se réunissent périodiquement pour « faire parler Jimmy ».

C'est une employée de banque aux cheveux gris, veuve et sans enfant, qui consacre ses économies à louer une salle du boulevard d. Strasbourg pour s'offrir le premier samed. de chaque mois un bain de jeunesse. La séance a lieu à 4 heures. Il y a des tulipes noires à côté du portrait de Jimmy. On se passe des photos, des albums d'articles collés.

Les garçons sont très jeunes. Entre seize et vingt ans. Ecoles professionnelles ou lycées. Une dizaine travaillent déjà. Livreurs. S.N.C.F. Vendeurs. Tous, ils s'identifient à leur idole dont ils portent au cou la médaille.

— Moi, j'ai eu sa vie. Je me plais dans la tristesse.

— J'ai quitté mes parents et j'ai pris ma première « cuite » après avoir vu « La Fureur de vivre. »

Un autre, habillé en blue-j ans et blouson, 19 ans, veut user la vie par tous les bouts, comme Jimmy.

— Moi, j'ai tout fait. Boxe. Course de motos. Ce que j'aime, c'est l'art. Je suis champion de rock and roll. On m'appelle le « James Dean de La Garenne-Colombes ».

Les filles apprécient davantage les qualités de l'acteur. Elles sont allées voir ses films plusieurs fois et en discutent avec passion, comme si elles avaient connu James Dean personnellement.

— On voit bien qu'à l'écran il joue naturel. Il garde toutes « ses petites manières ».

— Quand j'aurai assez d'argent, j'irai à Hollywood marcher où il a marché.

C'est un club où il ne se passe rien, où il ne vient pas de Luis Mariano pour dédicacer ses œuvres, ou de Gilbert Bécaud pour pousser la chansonnette une fois de temps en temps.

C'est une réunion de médiums qui veulent faire tourner les tables. Qui se refusent à croire que leur « ange » est vraiment mort.

Pas séducteur

James Dean pourtant n'est pas Rudolph Valentino. Il n'a pas le style séducteur. Il n'est ni très grand ni très beau. Sa myopie lui donne un regard battu. Une légère graisse amollit son corps.

Mais c'est très bien ai si. Le « beau garçon » n'est plus à la mode. Ce qui importe, c'est que James Dean ait été un jeune homme malheureux, longtemps incompris, portant la révolte en son cœur et qu'il soit mort à toute allure, à l'âge où il ne suffit plus d'être malheureux pour être intéressant.

C'est vrai, il a connu une adolescence solitaire et tourmentée, analogue à celle que l'écran lui a fait vivre dans « A l'Est d'Eden » ou « La Fureur de vivre » ; il a perdu sa mère à huit ans, il a été recueilli par un oncle et une tante chez qui il se sentait quelqu'un « de trop » et dont il ne pouvait supporter l'autorité conformiste.

UN FIDÈLE
« On m'appelle le James Dean de La Garenne-Colombes. »

Mais, dans la cocasse biographie (1) qu'Yves Salgues vient de lui consacrer cette semaine, intitulée en toute simplicité « Pavane pour un génie défunt », le héros malheureux se révèle à la fin plus irritant qu'attendrissant.

Dans un style approprié d'oraison funèbre qui tient le milieu entre la Série noire et le pire Montherlant, l'auteur, qui s'adresse à un public bien déterminé, peut écrire que « son âme ne faisait pas le trottoir, son cerveau n'enregistrait pas au magnétophone, son cœur ne tenait pas les comptes dans les snack-bars » ou que « la mort a conservé intact le noble visage immobile de l'ange ». On sent qu'Yves Salgues s'amuse, en remet, éprouve une sorte de plaisir à participer à cette énorme mystification. Mais, comme malgré lui, le portrait qui se dégage entre les lignes est celui d'un jeune garçon prétentieux, pas tellement sympathique.

Lisez plutôt :

La seule phrase

« Un soir qu'il rangeait sa voiture dans le studio, après la fermeture, il fut apostrophé par un inconnu.

— Que faites-vous ici à cette heure ? De quel droit êtes-vous là ?

— En vertu de droits probablement beaucoup plus réels que les vôtres. Vous ignorez sans doute que je suis James Dean. »

Ou bien :

« Au onzième rendez-vous, il me fit l'amitié de venir et d'être à peu près à l'heure (il n'avait que trente-cinq minutes de retard). »

Ou encore :

« Jimmy a son monde privé. Un coin dans le garage où il astique et bichonne sa machine et son ambition. Il promène longuement sa joue sur chacune des ailes du capot. Enfin il embrasse chacun des phares. »

De la tendresse humaine, peu ou pas du tout dans cette courte vie. On a cherché des témoignages, des messages de gens qui l'avaient connu, mais personne, non personne n'a simplement dit : « Je l'aimais beaucoup », la seule phrase qui finalement empêche les mythes de s'effondrer.

Michèle MANCEAUX.

(1) « James Dean », par Yves Salgues. Ed. Pierre Horay - 216 pages. 600 fr.

Cabarets Dancings

AIGLON 11, rue de Berri - BAL. 44-31 Cab. Spect. 22 h., av. A. BARI

A la Romance Espagne et Sud-Amérique 11, rue Monsieur-le-Prince

AMIRAL Revue de ROGER PIERRE Réserv. à BAL. : 56-66

frede présente le CARROLL'S 34, rue de Ponthieu - ELY. 44-60

Chez Plumeau LES GUARANIS Pl. du Tertre - MON. 70-67 21 h., Dîners Spectacle dansants

CLUB des CHAMPS-ELYSÉES THE tous les jours Soirées : mercr., jeudi, vendr., samedi, dim.

Le SEXY 68, rue Pierre- Charron BAL : 23-13 Bernard LAVALETTE

Restaurants

LIDO ELY. 11-61 LIDO ELY. 11-62 LIDO UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "C'EST MAGNIFIQUE !"

LA MAISONNETTE RUSSE DE PARIS
6, RUE D'ARMAILLÉ (ÉTOILE) ÉTO. 52-49
Les plus célèbres et succulentes spécialités russes font partie des déjeuners et dîners à 1500 frs avec VODKA A VOLONTÉ avec saumon et caviar : 2250 fr.

(Suite de la page 23.)

Cendrillon dérobe le cœur et la main d'un futur empereur qu'on avait primitivement destiné à sa sœur.

Ces amours d'Elisabeth (Sissi pour les intimes) et de François-Joseph d'Autriche relèvent moins de l'histoire que du conte bleu pour jeunes filles, quand les jeunes filles du moins ne lisaient pas encore Françoise Sagan mais rêvaient de carnets de bal et de cavaliers en uniforme.

D'agréables couleurs, du sentimentalisme qui coule comme un air de valse, une interprète (Romy Schneider) aussi pure et décente que Brigitte Bardot peut se montrer perverse et déshabillée, tout concourt à faire de *Sissi* un film parfaitement inoffensif.

A voir :

En exclusivité :

● **Géant** (le dernier James Dean) ● **Calabuig** (humour espagnol) ● **Courte tête** (les « bidonistes » du turf) ● **Guerre et paix** (Tolstoï quand même) ● **Une Cadillac en or massif** (à la manière de Capra).

Nous vous rappelons :

● **Lola Montès** (Studio 28) ● **Mitsou** (Reflets) ● **Gervaise** (dans les quartiers) ● **La Traversée de Paris** (Bosquet-Gaumont, Bergère, Delta, Régent) ● **La Poupée de chair** (Bonaparte) ● **Arsenic et vieilles dentelles** (Studio Bertrand) ● **Hellzapoppin** (Quartier Latin) ● **L'Homme qui en savait trop** (Camera) ● **Key Largo** (Pagode) ● **La Mère** (Studio 43) ● **Ordet** (Studio Parnasse) ● **Le Muchacho** (Ursulines, Agriculteurs) ● **Deux sous d'espoir** (Ranelagh) ● **Paisa** (Celtic) ● **Sourires d'une nuit d'été** (v. f. Cluny, Montparnasse, Miramar).

CIRQUE

La revanche des Augustes

ACHILLE ZAVATTA, Auguste n° 1 du Cirque français, est cette année la vedette du chapiteau Amar.

Paris connait bien sa face hilare, ses mines étonnées, son nez de pâte rouge et son petit chapeau.

Auguste de haute verve, Zavatta a rapidement discipliné ses dons. Il parle peu, mais juste. Chaque réplique fait mouche. De plus, il s'est composé un masque d'une sympathie communicative et joue de nombreux instruments avec une rare cocasserie.

Depuis longtemps, Zavatta caressait le désir de s'affranchir de la tutelle du clown blanc, traditionnel meneur de jeu de l'équipe. En 1955, il quitte le Cirque d'Hiver après vingt ans de sociétariat et commence à ce fut, au début, *La Fille mal gardée*, Medrano une carrière d'Auguste solitaire, soutenu par un « faire-valoir » remarquable, le régisseur Drena. Pendant toute une année, Zavatta fait le tour de ses possibilités, réadaptant des entrées connues, en créant aussi de nouvelles et finissant en apothéose par les « Chesterfollies » dont il est la vedette multiforme et abondamment employée.

Actuellement, il reprend le sketch frégolique de l'imprésario et déchaîne les foules par ses brillantes facéties musicales. Avec Zavatta, les clowns blancs risquent d'abandonner la piste aux Augustes.

ACHILLE ZAVATTA
Multiforme

BALLETS

Midas à Strasbourg

(De notre envoyé spécial Antoine Goléa)

POUR la réunion des Théâtres lyriques de Province, l'Opéra de Strasbourg vient de créer *Le Roi Midas,* ballet en deux actes de Jean-Etienne Davril, musique de Jean Françaix.

Le librettiste a fidèlement suivi la fable antique : pour remercier Midas de son hospitalité, Bacchus lui donne le pouvoir de transformer en or tout ce qu'il touche. Mais ce pouvoir est aussi un terrible esclavage, car Midas doit renoncer à l'amour. Lorsqu'il enlace sa jeune femme, celle-ci se fige en une statue d'or.

D'amour et de mort

Ce thème puissant eût demandé un musicien de génie. La musique de Françaix, assez maladroite, sonne souvent mal, se veut pathétique, sans y réussir toujours. La chorégraphie de Jean Combes est excellente au second acte, occupé presque tout entier par le pas de deux d'amour et de mort de Midas et de la reine. Je l'ai beaucoup moins aimée au premier acte, qui prend volontiers les allures d'une opérette d'Offenbach. Les couleurs d'Arlequin des costumes de Jacques Rapp y contribuent pour leur part. Comme le chorégraphe, le décorateur a beaucoup mieux réussi le second acte.

En Midas, Youly Algaroff a été excellent. Nous ne lui reprocherons, sur le plan technique, que de ne pas assez « plier » à la retombée des sauts, d'où une raideur qui fait tache dans une danse par ailleurs noble et harmonieuse.

Le spectacle finissait par un *Tricorne* assez pâlot de Manuel de Falla, qui eût réclamé un autre décorateur et surtout un autre chef d'orchestre. Mais le meilleur moment de la soirée, le vieux et charmant ballet de Dauberval, sur la musique de Hérold. C'est Alexandra Balachova qui le mit en scène, en s'inspirant assez librement de l'ancienne chorégraphie de Petipa. Et là, tout le monde fit merveille : le corps de ballet, frais, preste, enlevé, Noëlle Christian, Serge Milenko, le lion du spectacle, car il fut également Bacchus dans Midas et un vaillant corrégidor dans le *Tricorne,* et enfin un beau danseur, souple, athlétique et léger, Jean-Claude Ruiz, la vraie découverte de la soirée. Balachova elle-même mimait à ravir le rôle de la vieille fermière Marceline.

EXPOSITIONS

Van Gogh, capitale Marseille

(De notre envoyé spécial J.-F. Chabrun.)

EN cette saison, le soleil attend le train de nuit Paris-Marseille à la hauteur de Miramas. Lundi dernier, encore voilé par la brume légère de l'étang de Berre, il dessinait, au ras de l'horizon, un disque qui s'irradiait spasmodiquement — comme un cœur bat — pour retrouver aussitôt après la netteté de son contour.

N'est-ce pas ainsi que, d'un mouvement continuel, le soleil aspire et distribue la lumière dans les paysages de Van Gogh ?

Or c'est précisément avec Van Gogh que le soleil avait, ce jour-là, rendez-vous à Marseille.

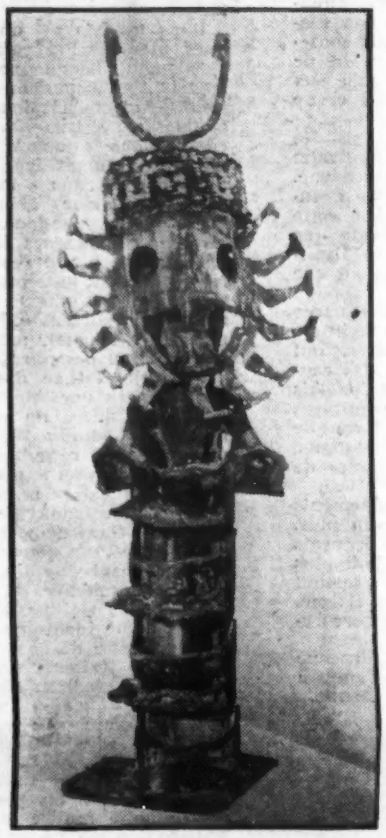
L'exposition qui vient de s'ouvrir au musée Contini est de celles qui ne sauraient laisser indifférents les amateurs de cet immense peintre qui doit tant à la Provence et auquel la Provence doit un visage nouveau.

Elle ne groupe pas seulement un excellent choix d'œuvres reproduites par millions d'exemplaires, mais que l'on ne se lasse pas de revoir sous leurs formes originales.

Elle groupe aussi des dessins et des toiles beaucoup plus « secrètes » : celles de la collection particulière de la famille Van Gogh, qui sont accrochées pour la plupart au musée d'Art Moderne d'Amsterdam et qui n'avaient pas été, jusqu'alors, présentées en France.

D'où cette impression qu'on a, dans les salles du musée Contini, de rendre visite à Van Gogh « chez lui ». Il s'agit, en effet, tout autant d'une « montrée » d'atelier, comme les peintres en font pour leurs amis intimes, que d'une exposition solennelle.

Or, chez un artiste de la qualité de Van Gogh, les œuvres les plus parfaites ne sont pas toujours les plus émouvantes. Il en existe des dizaines qu'on a rarement l'occasion de voir. Elles sont peut-être à mi-chemin de la réussite, mais il y tenait sans doute beaucoup plus qu'à d'autres pour ce qu'elles signifiaient (et continuent de signifier) dans l'approche difficile de l'art qu'il s'efforçait, avec angoisse, de définir.



UNE « POUPÉE » DE JACOBSEN
Formes

A côté des fameuses barques, des vergers en fleurs et des portraits célèbres qu'on peut admirer une nouvelle fois à Marseille, les premières toiles de Hollande ou de Paris, les naïves copies de Rembrandt ou de Millet « humanisent » la gloire de Vincent Van Gogh. Sans oublier ce bouleversant « Champ de blé aux corbeaux » qu'il devait laisser à jamais inachevé, puisque c'est en le peignant qu'il se tua, le 29 juillet 1890.

Un de ceux qui ont amené d'Amsterdam les toiles les moins connues de cette exposition affirmait qu'elles avaient « meilleure mine » sur les bords de la Méditerranée.

Est-ce parce qu'elles ont, pour deux mois, retrouvé ce pays où, comme l'écrivait Vincent à son frère Théo

> *« dans l'air limpide, il y a je ne sais quoi de plus amoureux que dans le Nord. Cela vibre, comme le bouquet de Monticelli que tu as. »*

Vincent rêvait d'aller vivre à Marseille, comme Monticelli qu'il admirait. Le voici, enfin, arrivé à bon port. Jusqu'au 28 avril prochain, l'univers de Van Gogh aura Marseille pour capitale.

☆

Haute époque

JACOBSEN

Galerie de France, 3, rue du Faubourg - Saint - Honoré, jusqu'au 27 mars.

DE très loin la meilleure exposition de sculptures « praticables » qu'on ait pu voir à Paris depuis des années : Jacobsen, bon géant suédois et parisien, présente le musée de ses « poupées ». Il s'agit, en fait, de petites statues de fer où les boutons de portes, les tuyaux d'échappement et les vieilles serrures du marché aux puces s'ordonnent pour matérialiser les rêveries qu'elles inspirent ou les ressemblances qu'elles évoquent.

Mille personnages naissent ainsi : le notaire, le Juif errant, l'archevêque ou le gladiateur qui forment une « comédie humaine » d'un étonnant pouvoir poétique.

Nulle impression de bric-à-brac. Au contraire. Le miracle de Jacobsen est précisément d'avoir, avec les détritus de la civilisation occidentale, reconstitué des œuvres dont la perfection s'apparente, par l'équilibre des formes comme par leur humour et leur liberté, à celle de certaines statuettes en fer forgé de la haute époque chinoise.

☆

Naïf apprivoisé

ARISTIDE CAILLAUD

Galerie Benezit, 20, rue de Miromesnil, jusqu'au 27 mars

CE charcutier d'Asnières, devenu peintre pendant sa captivité en Allemagne, n'a l'air ni d'un charcutier, ni d'un peintre. On le prendrait plutôt pour une sorte de chef de cabinet ministériel : un fonctionnaire de carrière avec l'aisance acquise d'un homme du monde.

Par son goût du détail et l'humour semi-volontaire de ses paysages et de ses personnages, il continue cependant de se classer parmi les « naïfs ». A cette nuance près qu'il s'agit d'un « naïf apprivoisé ». C'est là son génie propre. Il a, de plus, la sagesse et la raison de s'y tenir.

DISQUES

Le choix de la semaine

BARTOK

Six quatuors à cordes par le Quatuor Parrenin (3 d. 30 cm, 33 t. C 30 A 29, C 30 A et C 30 A 30, Véga).

L'évolution de Béla Bartok se reflète avec une fidélité parfaite dans ses *Quatuors à cordes* dont l'ensemble frappe par son alliage de liberté et de nécessité, d'intelligence et de spontanéité. C'est cet alliage que les Parrenin mettent en valeur en soulignant la ferveur qui anime ces six ouvrages denses et complexes.

EXPOSITIONS

GALERIE DE FRANCE - 3, Fg-Saint-Honoré
JACOBSEN LES POUPEES

Galerie J. BUCHER, 9 ter, bd Montparnasse
AGAYO, LOUTTRE, MOSER, CHELIMSKY, BOUQUETON, NOURRY, FIORINI, NALLARD

Galerie Furstenberg
4, rue Furstenberg
EDGAR IENÉ
Jusqu'au 30 mars

Galerie MAEGHT
D'APRES NATURE
DESSINS INEDITS DE
André DERAIN

GALERIE LOUIS CARRÉ
GRAVURES DE JACQUES VILLON
10 AVENUE DE MESSINE

GALERIE BOLER
237, r. Saint-Honoré (près place Vendôme)
Les Maîtres de la Peinture
400 REPRODUCTIONS SUR TOILE
BREVET TREMOIS - DE MUNTER
TOILES DE 4.000 A 25.000 FRANCS

POUR UNE REVANCHE DE

par Alfred SAUVY

A New York, la semaine dernière, j'ai eu le privilège d'assister à la représentation du *Misanthrope* aux Nations Unies, donnée par Jean-Louis Barrault, Madeleine Renaud et leur troupe. Ce fut une réussite exceptionnelle. Jamais Barrault et ses camarades neseront assez remerciés et récompensés pour l'immense bien qu'ils font à la culture française.

Aujourd'hui, en effet, le patrimoine le plus précieux, l'héritage le plus glorieux de notre nation est en péril. C'est de notre langue et de notre culture qu'il s'agit. La menace est double : dégradation au dedans, recul au dehors. Attaques des adversaires, négligence de notre part, politique délétère, tout concourt à cette déchéance provisoire.

Quand le latin perdit sa place au XVII[e] siècle, sous les coups de puristes trop bien intentionnés, le français apparut vite comme son successeur le plus indiqué. Ironie du sort, la consécration lui fut donnée en 1763 par le traité de Paris, qui, précisément, annonçait à terme son déclin, en ratifiant la perte des Indes et de l'Amérique du Nord.

Du reste, la guerre de Sept Ans n'a pas été perdue en Amérique, par la faute de Montcalm ni de quelque autre, comme on l'enseigne. Opposés à 1 million d'Anglais, les 60.000 Français devaient être mangés tôt ou tard, à cette guerre ou à une autre. C'est bien en vain que Cavelier de La Salle donna à la France 3 millions de kilomètres carrés. Il n'y manquait que des hommes.

Tragique caprice de l'Histoire : c'est parce qu'au XVII[e] et au XVIII[e], quelques milliers d'Anglais, du reste en majorité illettrés, ont passé, chaque année, l'Atlantique que des centaines de millions de personnes parlent l'anglais dans le monde. En face de ces quelques milliers d'émigrants, la France, deux fois plus forte que l'Angleterre avec ses 20 millions d'habitants, n'avait pu envoyer que quelques centaines de ses fils, tous les ans.

Mais la démographie précède les événements d'un demi-siècle et parfois de beaucoup plus. De sorte que, vivant sur sa lancée, le français est devenu langue internationale. Pendant plus d'un siècle, diplomates, cours étrangères se sont exprimés comme le firent Voltaire et Balzac. Le traité russo-japonais de 1905 fut encore rédigé en français.

Et nous pûmes nous réjouir de bien plus que de ces hommages officiels. C'est toute la culture de notre pays qui se répandit dans le monde.

Batailles perdues sans les livrer

Perdus par notre stérilité démographique, n'ayant pu seuls libérer notre territoire en 1918, nous étions à Versailles un contre deux. Clemenceau eut beau faire, Lloyd George et Wilson imposèrent l'anglais à égalité avec le français. Très élevé vraiment, le coût de cette guerre victorieuse !

Après la deuxième guerre, nous fûmes relativement plus heureux de nous en tirer. Le français resta, en droit, à égalité avec l'anglais. Mais, en fait, celui-ci prit le dessus, dans toutes les organisations internationales.

Nous avons perdu les batailles sans les livrer. A l'O.T.A.N., les généraux se sont rendus sans combat, admettant l'anglais comme langue militaire unique. A la C.E.C.A., désastre moins excusable encore : le français, langue nationale de trois pays sur les six qui composent la communauté, langue du pays fondateur et langue de travail des Nations Unies, ne fut admis qu'à égalité, avec les trois autres langues. Ce fut une déchéance et la perte d'une occasion exceptionnelle.

Nos hommes d'Etat considèrent presque tous la culture comme une question de second plan ; certains savent à peine qu'il existe une question.

Dans les organisations internationales, les Américains déploient des efforts constants et souvent peu loyaux pour éliminer le français.

Dans les congrès et autres manifestations, des éliminations analogues sont pratiquées. Certes, l'unicité de la langue présente, dans un débat, de grandes commodités apparentes. Nous reviendrons plus loin sur cette illusion. En tout cas, trop souvent, *les Français ne défendent pas leur langue.* N'est-il pas humiliant de voir des Belges, des Italiens, des Grecs, ou d'autres reprocher à des intellectuels français leur attitude ? Elle s'explique, sans s'excuser, de diverses façons. Une certaine timidité, un désir personnel de se faire mieux connaître, ou comprendre, souvent aussi une simple ignorance de la position à défendre.

Dans les congrès ou réunions non scientifiques, bien des Français ignorent le prestige de leur langue ; fiers de montrer leur « petit nègre » anglais, ils l'emploient pour converser avec des tiers, sud-américains, orientaux, etc., qui connaissent le français. C'est pourquoi l'on rencontre dans le monde tant de gens qui, ayant appris le français dans leur enfance, le perdent, faute d'avoir jamais l'occasion de l'employer.

Nous voudrions éviter le mot trop facile de trahison. Et cependant, la servilité des Français vis-à-vis des langues étrangères, et notamment de l'anglais, prend des proportions alarmantes. Non seulement les mots étrangers les plus extravagants sont admis pêle-mêle (souvent, du reste, dans un sens différent de celui qu'ils ont dans leur langue), mais la syntaxe même, la construction des phrases est modifiée. Ce qu'il y a de plus intime, dans le génie de la langue, est remis en question.

Au lieu d'être un puissant instrument correctif, la Radiodiffusion nationale est au premier rang de cette retraite. Ses chroniqueurs parlent de « *miles* » (prononcés maïles), ignorant le nom français « mille », de « *paipe-laines* » (*pipe* est un synonyme français de *tuyau*), de l'avenue « *Ouagram* » (l'Aiglon n'avait pas prévu cela). Placé, un jour, devant un énigmatique « ajournement sine die », un annonceur n'a pas hésité à prononcer « saïne daï ». Erik Satie fut, un jour, victime d'une confusion analogue, disons d'une identique servilité.

Et que dire de ce journaliste qui, entendant sans cesse traiter Nasser de « bikbachi », eut cette belle réaction nationale : « Pourquoi le traiter de « *big* » ce petit tyranneau, c'est encore du défaitisme ; appelez-le donc « *bachi* » tout court. » Obsession classique ou réflexe conditionné ?

Il n'y a pas un annonceur de radio qui ne prononce les noms propres anglais avec une perfection à rendre jaloux le professeur Guy Mollet lui-même. Le seul ennui est que l'auditeur moyen ne les comprend pas.

Dans certaines gares, les inscriptions en anglais sont de même dimension qu'en français. La France est le seul pays à pousser l'obséquiosité aussi loin. Un Américain ne saurait-il pas trouver la sortie, sans un gigantesque « way out » ? Cette complaisance qui ne fait pas venir plus d'étrangers en France qu'en Italie ou en Allemagne et qui paraît à certains bien anodine est symptomatique d'un *état d'esprit* : la non-résistance.

Les « faux amis », ce sont les mots identiques ou semblables en deux langues, mais ayant des sens différents. Que les journalistes pressés par le temps ne manquent jamais de traduire *appeasement* (action de céder et presque capitulation) par apaisement est encore peu de chose, car il y a des confusions plus fâcheuses. Vers 1920, lors d'une tension franco-anglaise, le mot français « *demande* » fut traduit par « *demands* » (qui signifie en anglais « *exige* »). Et Lloyd Georges, furieux, de s'exclamer : « Puisque la France « *demands* », elle n'aura rien du tout. »

Vingt ans plus tard, Mers-el-Kébir semble avoir résulté d'une confusion analogue ; les termes de l'armistice prévoyaient un « *contrôle* » de la flotte française par les Allemands (par le moyen de commissions). Le mot « *contrôl* » traduit par « *control* », beaucoup plus énergique, mit Churchill en émoi et déclencha la catastrophe.

Le sens de mots français est constamment altéré par entraînement ; le « *contrôle des naissances* » employé à tort dans le sens de prévention, commandement (c'est dans les mairies que se fait ce contrôle), le « *synopsis* » devenu masculin, au sens de résumé ; les armes « *conventionnelles* », au lieu de « classiques », « traditionnelles ». La liste de ces fautes remplirait une page de *L'Express*.

Quand le peuple vieillit, la langue se meurt

Pour regrettables qu'elles soient, ces déviations sont bénignes, à côté de l'invasion de mots étrangers qui entrent tels quels, comme des reîtres tout bottés, tout cuirassés, dans un boudoir, avec leur graphie et leur prononciation, démolissant systématiquement une langue façonnée par les siècles.

Si charbonnier est maître chez lui, pétrolier est maître chez les autres. La supériorité technique des Américains dans cette industrie sert de prétexte à l'introduction dans les ouvrages et établissements français d'un charabia que les ingénieurs et « cadres » acceptent sans tressaillir.

L'abandon est étendu, la retraite générale. La Radiodiffusion n'emploie pas d'*annonceur*, mais des *speakers* et des *speakerines* ; les voitures ne se rangent plus dans leur *parc*, mais dans leur *parking*. De graves professeurs d'Université parlent de leur *timing* et non de leur *emploi du temps* ; l'Administration de la Santé veut employer des médecins à *full time*, etc. Cette fois, c'est trois pages de *L'Express* qu'il faudrait.

Des milliers de Français ont ânonné un « *Badaine-Badaine* », oubliant le « Bade » cher à Musset ; Constantinople, la Côte-de-l'Or, le Siam, etc., ont disparu dans la tourmente.

Evolution sans importance, disent certains, la langue s'enrichit. Devant la nécessité de néologismes, l'emploi d'un mot international ne présente-t-il pas des avantages ? Sans doute, mais tout enrichissement n'est pas souhaitable. La langue doit conserver sa forme, son génie ; mais ici apparaît une grave infirmité : *la stérilité*.

Le grand créateur de mots, c'est le peuple ; lui seul sait trouver ce qu'il faut, soit par image, soit par adaptation de mots étrangers ; *reading coat* est devenu, à l'usage, la familière *redingote*, comme *manneken* le *mannequin*. Sans chercher plus loin, le peuple a appelé « *berlingots* » les récipients à lait en carton spécial. Du pompeux « *sanatorium* » que personne ne sait mettre au pluriel, il a fait *sana*, etc. Mais le populaire n'a plus voix au chapitre ; ses créations sont jugées vulgaires ou impropres. Quand l'administration innove, elle crée des monstres de pédanterie : *autorail* (qui n'est pas un rail), préféré à *micheline* ou *automotrice*, *déforestation* jugé plus savant que *déboisement*, institut (très officiel) d'*interprétariat*, etc. Encore une page de *L'Express*.

Créer des mots simples comme le *nylon* des Américains est bien rarement notre fait. Et faute de savoir créer, nous accueillons d'emblée le mot étranger le plus malvenu, le plus accoutré.

Cette paralysie, relativement récente, a pour cause directe la stérilité démographique qui a fini par porter, si l'on peut dire, ses fruits. Regardez bien notre pyramide des âges amaigrie de la base : *Du haut de cette pyramide, un siècle de vieillissement nous contemple.* C'est l'explication de nos faiblesses, comme aussi de notre future remontée.

LE VERRE ÉQUIPE

LA MAISON DU SOLEIL
SALON DES ARTS MÉNAGERS 1957

LA STATION LUMINEUSE
MÉTRO FRANKLIN D. ROOSEVELT
(Ligne N° 1)

Deux réalisations des Fabricants de Glaces et de Verres • SAINT-GOBAIN • BOUSSOIS • ANICHE

LA LANGUE FRANÇAISE

Cette suite de défaites ne survient cependant pas sans résistance. L'*Alliance française* et les conseillers culturels s'efforcent de maintenir, au dehors, l'usage ou la connaissance du français à l'étranger aux besoins d'un monde avide précisons qu'à côté de représentants d'une exceptionnelle médiocrité, notre pays trouve des dévouements et des compétences tout à fait remarquables. Malheureusement, l'exportation de livres français est souvent jugée trop... commerciale par les conseillers culturels et trop peu... vo'umineuse par les conseillers commerciaux. Courte vue, courte vue.

La Direction des Relations culturelles pèse comme plume dans les soucis de nos ministres. Parente pauvre, éternelle Iphigénie, elle constitue la « réserve » tout indiquée pour le sacrifice nécessaire à chaque vague d'économies financières. Mais, en revanche, elle ne bénéficie pas des cycles ascendants et courants favorables. S'agit-il d'adapter les établissements français à l'étranger aux besoins d'un monde avide, non plus seulement d'enseignement littéraire mais de formation technique, d'accueillir les étudiants étrangers qui frappent à notre porte, malgré la prolifération des bourses américaines et allemandes, de prendre pied dans les pays neufs d'Extrême-Orient, d'envoyer techniciens et savants en Amérique latine, de bénéficier des fissures du rideau de fer, de mettre des films français à la disposition des chaînes de télévision étrangères ? L'arche sainte est muette et même sourde. Quelle fut la réponse à la blessure grave subie à la suite de Suez ? Une amputation nouvelle des crédits. Que ne s'occupent-ils pas d'alcool, ces gens : ils auraient plus d'audience !

Cette éternelle sacrifiée renferme heureusement des éléments d'une telle valeur, à la tripe nationale si bien accrochée, qu'on peut tout espérer du jour où le soleil luira à nouveau.

De rares individualités combattent isolées dans les organisations et manifestations internationales.

Celui qui essaie de se défendre est surpris de l'ampleur des résultats. Dans une réunion internationale, plus d'une majorité linguistique peut être aisément déplacée par l'insistance, la bonne humeur et la qualité technique des représentants français.

Comment ne pas citer un des traits d'Henri Laugier ? Secrétaire général aux Nations Unies, il invita un jour à déjeuner la Commission de la Population (représentants de douze pays) et demanda au délégué soviétique s'il connaissait Paris. Celui-ci répondit par interprète à l'autre bout de la table qu'à son dernier passage, il avait été aux Folies-Bergère. La riposte partit droit, comme une fusée : « Sale bourgeois ! » Henri Laugier avait réalisé le tour de force de répondre par le seul mot français que connaissaient tous les convives, et d'avoir en même temps les rieurs de son côté.

La grande usine de pavés infernaux a livré à des Français un lot d'excellentes intentions qui les ont conduits à la thèse du « bilinguisme » franco-anglais : les Français apprendront l'anglais, les Anglais le français, ainsi les deux langues domineront dans le monde.

En admettant même que tous les majors Thompson suivent le mouvement, il faut bien rappeler qu'il existe aussi des Américains et d'autres. L'obligation pour les Français d'apprendre l'anglais marquerait la fin de notre langue comme langue internationale. Dans tous les pays tiers, en effet, l'exemple serait suivi, le français n'étant plus nécessaire. *Il faut au contraire multiplier les contacts culturels bilatéraux* avec les Espagnols (et les Américains de langue latine), avec les Italiens, les Allemands, les Russes, les Arabes, etc. Nous couper de ces cultures serait vraiment jouer à qui perd gagne.

● LE COMITÉ CONSULTATIF DU LANGAGE SCIENTIFIQUE, placé sous le patronage de l'Académie des Sciences, s'efforce, avec prudence et timidité, disons-le, de proposer des mots nouveaux, et d'amener les intellectuels français à toujours utiliser leur langue.

● LE COMITÉ D'ÉTUDE DES TERMES TECHNIQUES FRANÇAIS, présidé par M. Georges Combet, travaille de façon intelligente et utile. C'est à lui que l'on doit les mots « *gazole* » à la place de gas-oil, « *fuel* » (prononcé comme duel) à la place de fuel-oil, etc.

Il suffit d'un peu de bonne volonté et l'habitude fera le reste. Mais, pour le moment, *pas d'encouragement des Pouvoirs publics.*

JEAN-LOUIS BARRAULT ET SA COMPAGNIE, JOUANT LE « MISA NTHROPE » A L'O.N.U.
« Avec nous, on peut parler »

Un pavé de l'ours : le purisme

Il doit y avoir, pensera-t-on, bien des Français cultivés, des professeurs pour défendre notre langue. Oui, certes, mais en face d'un Robert Le Bidois, d'un André Thérive, d'un Georges Combet, d'un Jacques Grandjouan, qui considèrent le français comme une langue vivante, que de puristes pour achever ou consacrer le massacre !

N'acceptant rien, ne créant rien, ils ressemblent à ces conservateurs purs qui rendent inévitables les révolutions. Condamnant les néologismes, sans rien proposer, ils sont les principaux responsables de l'invasion de mots étrangers.

Le purisme s'oppose aussi à toute simplification de l'orthographe, ne serait-ce que la fin des chinoiseries (comme « charrette », « chariot » et « charrier », « bonneterie » et « robinetterie », etc.) et entend respecier, avec scrupule, toutes les fautes imposées par les pédants du XVII[e] siècle. Rien ne doit plus changer. Sans doute, pensent-ils :

« que l'univers n'est qu'un défaut
« dans la pureté du non-être ».

Le désir de conserver le contact avec les grands classiques est parfaitement légitime, mais ce qui nous éloigne d'eux, ce sont les mots tombés en désuétude et non les nouvelles acquisitions.

Le mal foncier : le voici. Eperdument conservateurs, *les puristes* (et tant d'autres avec eux) *ne voient dans un mot que le passé, l'origine, au lieu de regarder l'avenir.* C'est la maladie malthusienne qui imprègne toutes nos institutions : logement, agriculture, enseignement, constitution, finances, etc. Regarder, se cramponner au passé, regarder toujours en arrière.

Les Américains et d'autres estiment commode que tous parlent la même langue (la leur) dans une réunion internationale. Si cette langue unique était le danois ou le birman, la thèse serait défendable. Mais il est dangereux que la langue unique soit à la fois celle du pays le plus riche et le plus puissant.

A langue unique, culture unique ; résultat déplorable. Aux Nations Unies, un rapport établi récemment sur l'histoire des doctrines économiques et sociales ne faisait guère mention que d'auteurs anglo-saxons, ignorant les Français, les Italiens, les Allemands, parmi lesquels... Karl Marx !

On pourra tenir les Américains pour vraiment démocrates quand, comprenant la nécessité de l'opposition, ils chercheront à développer la diffusion du français (ou de l'espagnol, ou de tout autre concurrent) comme les Suisses allemands font à l'égard de l'italien, voire du romanche.

Jusqu'ici, il ne s'est agi que de négligences nationales ou d'hostilités de l'étranger. Mais nous touchons maintenant le drame. *La politique française détruit rapidement tout un édifice, un patrimoine laborieusement édifié par des générations.*

Le français avait conservé jusqu'ici une place importante au Moyen-Orient. Un Syrien et un Egyptien parlaient français entre eux, car ils ne se comprennent pas dans leurs langues respectives.

Il a suffi d'une chiquenaude pour détruire tout cet édifice, et cela, pour les résultats que l'on sait. Sur un plateau, le pétrole et la Compagnie de Suez, sur l'autre la culture française. Il n'y eut pas d'hésitation. Peu de Français se représentent l'immensité de ce désastre.

Le français peut encore gagner

J'entends monter objections et scepticismes. Ceux qui défendent langue et culture ne seraient que des nationalistes attardés, ce chauvinisme linquistique ne serait qu'un refuge dérisoire contre les grands malheurs qui nous accablent, contre les pertes de prestige et de territoires.

Selon d'autres, ce serait une forme de conservatisme aussi puérile que les autres. Pas plus que l'Afrique, nous ne pourrions garder l'influence culturelle au dehors, parce que la ligne de l'Histoire serait contre nous.

Il faut, au contraire, suivre cette fameuse ligne et nous y tenir. C'est précisément par la culture et non par des traités caducs et des ratissages que nous pouvons conserver et même acquérir.

Les guerres folles nous font tout perdre avec sûreté et sans honneur. Le respect de nos principes traditionnels de liberté peut seul nous permettre de sauver tout ce qui peut l'être.

J'entends bien qu'il n'y a pas d'actionnaires d'une université ou d'un foyer français, comme il y en a d'un canal ou d'une mine. Le jeu naturel des forces s'exerce donc à conserver ce qui est propriété, à perdre ce qui est patrimoine. Mais il ne conserve rien de ce jeu, il perd tout ; il ne crée rien, sinon des animosités durables.

La France a fait exactement l'inverse de ce que le monde attendait d'elle. Au lieu de rayonner par l'esprit, c'est au napalm et au fusil-mitrailleur que nous avons confié cette mission.

Nous, les deux milliards et demi d'hommes, faisons tous partie d'un ensemble qui va vers un destin commun. Marxistes ou non, riches ou non, intelligents ou non, nous ne sommes que des organes de ce grand corps dont le chemin n'est pas bien tracé, et qui n'obéit à aucune tête. Et cependant, chacun remplit un rôle, une fonction. La fonction de l'Union Soviétique fut de rendre la vie à un capitalisme à l'agonie, nous nous expliquerons un jour là-dessus ; la fonction des Etats-Unis fut d'endiguer les excès d'un gigantisme infantile. C'est à nous Français de chercher notre mission et de la remplir. Elle est toute différente, mieux tracée et peut-être plus volontaire et consciente.

Il faut avoir vu, senti, au dehors, les possibilités immenses qui nous restent. En Europe, en Orient, en Amérique du Sud, etc., partout la France a un rôle considérable à jouer, *parce que nous ne sommes plus dangereux.* La sollicitude des deux lourdes puissances qui dominent le monde fait peur. Eux, on les respecte, on les craint, ou on les flatte ; avec nous, on peut parler.

Il n'y a pas de « vrai visage » de la France, il n'y en a qu'un seul, le nôtre. Celui que nous portons maintenant n'est qu'un masque. Il suffirait de le jeter pour retrouver notre chemin.

Ce que nous proposons n'est pas un retour en arrière. C'est une façon, la seule, de repartir en avant. Malthusianisme économique, guerres coloniales, défaitisme linguistique, tout se tient, ce sont les solutions de faiblesse dictées par un siècle de stérilité. *Les générations adultes, creuses dans les deux sens du mot, n'ont plus que quelques années de gaspillage devant elles, avant de rendre des comptes aux générations pleines,* qui montent avec ambition et, il faut l'espérer, avec férocité.

A. S.

(Copyright « L'Express ».)

On vous en parlera

L'attente

Arrivée a minuit 12

Ed. du Seuil, roman traduit de l'allemand par C. Planet. 312 pages. 750 F.

LORE agonise : c'est une jeune fille de vingt ans, et la leucémie dont elle est atteinte ne pardonne guère. Veillée par sa sœur et par Alfred, le seul homme qui tienne à elle, elle glisse lentement vers la mort.

Pendant ce temps, le père court dans la nuit à travers la ville : il tient à rassembler ses six enfants qu'il n'a pu réunir au chev.t de sa femme sous les bombardements, durant la guerre. Nous sommes à Cologne, aujourd'hui, et Paul Schallück promène ses héros à travers les chantiers de reconstruction, les trains à peine éclairés, les bureaux de poste. Il pleut.

Bientôt, la famille entoure la moribonde. Seule manque encore à l'appel Charlotte, qui « arrivera à minuit 12 ». C'est le titre du roman, et c'est par là que le romancier nous indique le personnage qu'il voudrait essentiel de son livre.

L'argent et la mort

Alors commence l'attente, la seule attente dont on ne puisse souhaiter la fin sans avouer qu'on désire la mort de celle qu'on est venu veiller. Ici, l'art de Schallück atteint à une véritable grandeur : autour du lit, dans l'appartement, les frères et les sœurs, brutalement forcés par la présence de la mort à faire retour sur eux-mêmes, se rendent compte que la disparition de leur sœur détruit en eux quelque chose.

Bien sûr, ils sont consternés, réellement consternés et tristes, mais ils ne peuvent avouer les lamentables préoccupations d'argent, de travail ou de maladie qui font le tissu de la vie de chaque jour. La mort est-elle donc si tragique s'il s'agit de perdre seulement cela ? Mais le spectacle de la mort est-il si futile qu'il ne hausse jusqu'au tragique ces misérables soucis ?

Assurément, cette concentration brutale du temps, nous la reconnaissons : c'est celle de Faulkner dans « Tandis que j'agonise », dont « Arrivée à minuit 12 » évoque les traits essentiels, la réunion d'une famille autour d'un cercueil, les soucis individuels qui luttent contre le respect qu'on doit à la souffrance, la mort qui sert de pierre de touche à la vérité.

Il serait erroné toutefois de réduire Schallück à l'influence des romanciers américains, si grande soit-elle sur la nouvelle littérature d'outre-Rhin, au moment où, justement, la présente génération retrouve un à un les maillons d'une chaîne que le nazisme avait brisée.

Génération perdue

La rupture hitlérienne, en effet, avait forcé l'Europe libre à braquer ses projecteurs sur les écrivains allemands célèbres avant la prise de pouvoir de 1933. Ainsi, la haute et belle stature de Thomas Mann, auquel une exceptionnelle vitalité a permis non seulement de survivre à ses successeurs, mais aussi, dans une certaine mesure, d'en hériter, a parfois obscurci l'horizon. Si l'auteur de la « Montagne magique » appartient à une génération qui a appris aux Allemands que le roman était un genre littéraire exigeant un souci artistique constant, ses successeurs directs et les jeunes Allemands découvrent aujourd'hui un héritage — Kafka par exemple — qu'ils ignoraient.

C'est pour cela que l'on doit, dans « Arrivée à minuit 12 », attacher moins d'importance aux coups de chapeau que Schallück donne, volontairement ou non, à Faulkner ou à Kafka, insister moins sur l'attente de Charlotte, dont l. secret n'est pas un secret, sur la moribonde, dont la mort bouleverse les vivants, qu'à cette attention excessive et minutieuse portée à la dégradation des consciences, cette tentative pour envelopper un monde et le détruire par l'analyse intérieure. En Allemagne, le romantisme est une constante.

DÉBUT

Faits divers

Temps chaud

par Jacques Cousseau. Ed. Corrêa. 238 pages 540 francs.

UN faubourg de Marseille. Il fait chaud. Mme Heurtemi vient d'engager un nouveau jardinier. Sa fille Florence, quatorze ans, va le chercher à la gare. L'homme s'appelle Albar, à ses heures il est peintre. Florence est court vêtue ; l'autobus presse ses passagers les uns sur les autres.

Mme Heurtemi n'est pas vilaine non plus ; elle vient voir si Albar est bien installé.

Un Espagnol, colporteur et braconnier, rôde aux alentours et de temps à autre effraye les dames. M. Heurtemi a une maladie de cœur, il ne fait plus rien. Albar voit parfaitement tout cela : il est entré dans un verger où

Jacques Cousseau
L'engrenage de la réalité

les fruits sont à point. Plutôt réservé de tempérament, Albar va finir par tendre la main...

L'épisode est bref, réduit à quelques scènes brusques et sensuelles. « C'est insuffisant » se dit le lecteur, « on ne fait pas un roman avec ça ». Mais il lit jusqu'au bout justement pris par ce certain poids de bêtise qui fait tomber les images les unes après les autres comme dans cet autre engrenage si merveilleusement monté par la réalité : un accident.

Cousseau est un jeune auteur de 28 ans : « Temps chaud » est son premier livre. Ceux qui supportent mal de céder sans explication au pouvoir d'un inconnu invoqueront Caldwell, Hemingway ou Camus. Les autres songeront qu'il leur arrive aussi de dévorer les faits-divers et ils sentiront que ce court récit apporte beaucoup plus qu'une agréable bouffée de chaleur.

Ni lieu ni bornes

Histoire de Flore

par Jean-François Revel. Ed. Julliard, 186 pages. 450 francs.

« HISTOIRE DE FLORE » commence bien. Il s'agit de l'enfance de Flore auprès de parents bourgeois, pauvres et trop enfantins eux-mêmes pour prendre assez soin de leur grave petite fille.

Mais Flore n'est pas Poil de Carotte. On la néglige ? Eh bien, elle ne se développera pas : au lieu de se faire larmes vives, cœur passionné toujours prêt à baiser la main aux gifles et décider que c'est aujourd'hui qu'on va l'aimer, elle devient un être de surface, prenant plaisir au mensonge, à la comédie, au regard dérouté que lui jettent alors les adultes.

Un peu plus tard elle acquiert cette belle carapace lisse et dorée pour laquelle on dit aimer les jeunes filles.

Tranquille là-dessous, Flore — qui vit désormais chez sa grand-mère — s'endort tout à fait. Après une amitié où apparaît une Clotilde brune, une brève liaison avec un pâle jeune homme, elle s'affiliera à un groupe de guérisseurs et de faux mages — et le livre se perd dans les sables.

Plutôt dans l'inconsistance. Sa fin est à peine indiquée, bâclée à toute vitesse par quelqu'un qui avait manifestement hâte d'en sortir ; ce qui, on s'en doute, ne donne aucune envie au lecteur d'y rester : comment s'intéresser à un personnage dont l'auteur lui-même n'a pas cure ?

Si cette désinvolture vaut la peine d'être relatée c'est qu'elle marque beaucoup de jeunes auteurs : sous prétexte que le roman d'aujourd'hui n'ignore rien des domaines de la conscience et que la conscience — Joyce l'a montré — n'a ni lieu ni bornes, on fait des romans qui n'ont ni queue ni tête.

Le système est excellent lorsqu'il permet à Nathalie Sarraute d'écrire le « Portrait d'un Inconnu » ; il devient désastreux s'il donne une excuse pour laisser l'ouvrage en plan.

Par bonheur l'histoire de Flore n'est pas uniquement celle d'une paresse ; il y a, dans cette jeune fille en début, de la mélancolie. En le cherchant moins, probablement, qu'un Laurent ou un Blondin, Revel a peut-être mieux montré — avec finesse et charme — que les filles sont tristes.

RELIGION

Des prêtres-ouvriers à l'intégrisme

Destin du catholicisme français

par Adrien Dansette, Flammarion, 492 pages, 975 francs.

APRES les deux volumes de son « Histoire religieuse de la France contemporaine », M. Adrien Dansette publie maintenant ce livre qui traite plus particulièrement de la période que ses précédents ouvrages ne couvraient pas, celle qui va de 1926 à nos jours.

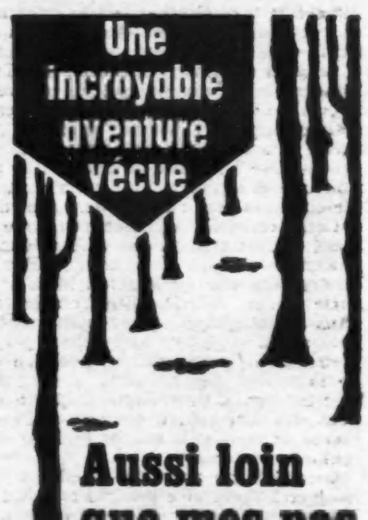
L'ouvrage comporte un certain nombre de partis pris, dont l'auteur nous informe honnêtement dans son avant-propos. Que l'œuvre et l'influence du P. Teilhard de Chardin

ÉTRANGER

« Celui-ci n'a pas assez souffert. Envoyez-le en Sibérie. »
(New Yorker.)

LE premier Congrès des peintres, sculpteurs, écrivains et critiques d'art soviétiques s'est terminé cette semaine à Moscou. Le ton a été donné par le grand discours de M. Chepilov qui a exprimé son horreur de l'art formaliste décadent de l'Occident, tel qu'il a pu le voir à une exposition à Paris, lors de son dernier séjour en France. Il semble que le Congrès ait choisi une voie moyenne : les directives générales pour les artistes soviétiques sont moins strictes qu'à l'époque stalinienne. Pourtant la résolution finale affirme que l'art soviétique ne se laissera pas « saisir par l'esprit apolitique, esthétisant, formaliste et neutraliste » tel qu'il est pratiqué dans les pays occidentaux.

TRADUIT DE L'ANGLAIS
RUMER GODDEN
l'Oiseau de Feu
Un vol. in-8° ROMAN ...au Cachemire
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
par l'auteur du FLEUVE dont Jean Renoir a tiré un beau film en couleurs



Aussi loin que mes pas me portent
par J.-M. Bauer
Après une longue captivité, au fond de l'enfer dantesque d'une mine sibérienne, à la pointe extrême de l'Asie, un prisonnier s'enfuit seul, à pied, à travers l'immensité glacée. Aucun romancier n'aurait pu inventer toutes les péripéties de la bouleversante odyssée qui mène le fugitif du détroit de Behring à la Perse et finit par le rendre à sa famille... qui ne reconnait plus son visage...
1 fort vol. 885 fr. CALMANN-LEVY

soient ainsi passées sous silence, aucun lecteur ne peut s'en étonner : le destin du P. Teilhard et celui de sa pensée représentent une aventure individuelle qui, pour l'instant du moins, ne peut être confondue avec celle du catholicisme français dans son entier.

En revanche, on ne comprend pas pourquoi M. Dansette a délibérément laissé de côté la question scolaire, dont on ne peut dire qu'elle n'a aucun rapport avec la renaissance apostolique, les difficultés nées des idées et des forces politiques nouvelles, toutes choses qui font le cœur du sujet choisi.

Il est évident que, passé ce reproche, le livre de M. Dansette est un remarquable exposé des quelques questions qu'il a choisies de traiter. L'aventure des prêtres-ouvriers, notamment, est étudiée avec une grande clarté et une abondance de détails qu'on ne trouve pas ailleurs. Mais, là aussi, on pourrait faire reproche à M. Dansette de n'avoir, délibérément, examiné à fond qu'un seul côté du problème. Autant il est abondant dans l'étude du progressisme chrétien, de la Mission de Paris et de l'expérience des prêtres-ouvriers, autant il est discret dans l'examen des forces représentant en France l'intégrisme, c'est-à-dire ces forces qui, au moment de la condamnation des prêtres-ouvriers, ont pu se croire un instant victorieuses.

Ce ne sont là que des reproches mineurs. On aurait aimé que ce livre excellent soit sinon meilleur, du moins plus complet encore. Mais, une fois le choix décidé, il ne semble pas qu'on puisse reprocher à M. Dansette de n'avoir pas épuisé les sujets qu'il avait choisis.

C'est ainsi que tout y est dit sur l'attitude des divers mouvements de l'Action catholique, notamment pendant l'occupation. Sans doute cette attitude, à ce moment, est-elle à l'origine des troubles qui se produisent encore aujourd'hui dans ces associations. Tandis que l'Action catholique de la Jeunesse française choisissait, dès les premiers jours, la Résistance, les deux plus puissants mouvements qu'elle contrôlait : la J.O.C. et la J.A.C., approuvaient officiellement le gouvernement de Vichy et se mettaient à sa disposition. Ce conflit, et aussi la perte d'importance qui en résulta, après la guerre, pour la J.O.C. et la J.A.C., éclairent et expliquent les remous qui troublent encore les mouvements groupant la jeunesse catholique.

BEST-SELLERS

Strip-tease social

MARJORIE MORNINGSTAR

par Herman Wough (Les Presses de la Cité, 675 pages, 900 francs).

COUSINE de Scarlett, d'Ambre ou de Caroline, la jolie Marjorie Morningstar séduit tous les hommes, mais si chaque chapitre porte bien un prénom masculin différent, Marjorie, elle, porte au cœur la marque profonde d'une religion sévère qui l'empêche de perdre sa précieuse virginité.

Les Américains, qui ont fait de ce livre leur best-seller N° 1, ont sans doute reconnu dans ces 400 pages des expériences familières, et ont attendu haletants que la belle se laisse enfin séduire.

Patience mal récompensée. Le fruit défendu ne réussira pas à Marjorie. Après 250 pages de remords, elle finira par épouser le bon jeune homme à qui elle était de toute éternité promise.

Car si Herman Wough a habilement bâti son long roman comme un strip-tease, il y a néanmoins apporté un élément nouveau. Marjorie Morningstar, née Morgenstern, grandie entre la Bible et le Talmud, fait partie d'une famille juive, aux traditions aussi fortes que ses tabous.

Marjorie Morgenstern est aux juifs américains ce que « Le Fils d'Avrom » est aux juifs français. L'auteur de « L'Ouragan sur le Caine » a décrit ce milieu dans un style de magazine.

TRADUCTIONS

Pas de roses pour Belzébuth

DE ROSES ET DE FEU

roman d'Eyvind Johnson, traduit du suédois par L. et J.-C. Lambert. (Stock, 320 pages, 750 francs.)

UNE petite ville française sous Louis XIII, des religieuses, un prêtre galant et marié, des diableries : cela doit avoir un merveilleux parfum d'exotisme pour un romancier suédois contemporain. Mais en traduction ? Comme Aldous Huxley, M. Eyvind Johnson a choisi de nous parler d'Urbain Grandier et de l'affaire des possédées de Loudun. Il a eu toutefois l'idée assez étrange de ne pas nommer la ville, et de déformer légèrement tous les noms propres : Grandier devient Grainier, Madeleine de Brou, Madeleine de Brone, le chanoine Mignon, Minet. C'est le procédé chauve-souris appliqué au roman historique : si vous faites un reproche à l'historien, il est romancier, voyez ses ailes, et inversement.

Il n'y a d'ailleurs pas de grand reproche à faire : l'histoire d'Urbain Grandier et des possédées a toujours servi de cheval de bataille contre le catholicisme. L'auteur laisse prudemment à peu près complètement dans l'ombre la grande figure spirituelle du père Surin et insiste sur les amours d'Urbain Grandier.

Guide peu sûr, et finalement peut-être moins sûr que Huxley quand il s'agit de Loudun, M. Johnson ne me paraît pas non plus un romancier très clair ou très efficace. Si le Diable a un classement littéraire et moral des livres analogue à celui de l'abbé Bethléem ou de la « Bonne Presse », il doit mettre le livre de M. Eyvind Johnson dans la catégorie 4 ou 5 (pour adultes peu avertis et peu exigeants).

ROMANTIQUES ALLEMANDS

APRES nous avoir donné une excellente anthologie des romantiques anglais — œuvre de Pierre Messian — les éditions Desclée de Brouwers nous offrent aujourd'hui une excellente anthologie — due à Armel Guerne — des romantiques allemands. Certes, devant tout choix de ce genre, on se prend à rêver à ce qu'eût pu être ce choix fait par un autre ou à une autre époque. Le romantisme allemand se prête particulièrement à une telle rêverie, tant par l'ampleur de ses visées que par la multiplicité de ses tendances et la diversité des domaines dans lesquels il se manifesta. Armel Guerne, lui, nous dit dans sa préface que son choix ne « regarde que la poésie » ; il est vrai que la poésie, alors, atteignait toutes les activités. Aussi garde-t-on de son livre une impression d'exubérance de début du monde. Une pareille explosion était-elle possible — eût-elle d'ailleurs été nécessaire — dans un pays moins profondément marqué par le protestantisme que l'Allemagne, même si le protestantisme y prenait parfois la forme exaltante du piétisme ?

HÖLDERLIN
Une explosion

La question ne peut pas ne pas se poser quand on connaît certaines anecdotes comme celles du jeune Wackenroder — que l'on considère comme le père du romantisme — s'enthousiasmant sur une procession suivie de feu d'artifice à laquelle il assista lors de son passage à Bamberg. Rencontre presque symbolique : l'Allemagne avec ses premiers romantiques rejoignait le baroque, dernière protestation contre l'intellectualisme luthérien.

L'art est une religion

L'anthologie d'Armel Guerne est, me semble-t-il, une des premières de cet ordre chez nous, mais nous avons eu ces dernières années de nombreuses études soit sur l'un des aspects du romantisme germanique, soit sur l'un de ses représentants ; ce n'est donc pas par ses éléments de surprise que le livre nous atteint. Si ce que nous connaissons du romantisme allemand à travers le romantisme français est probablement déformé, il n'en reste pas moins que les études de Mme de Staël ne sont pas négligeables. A travers le surréalisme, à travers les représentations théâtrales de Kleist et de Büchner, l'essentiel des valeurs de l'époque est aujourd'hui connu en France.

On sait assez généralement que l'art apparaissait aux romantiques comme une religion et que c'est de leur comportement en ce domaine qu'est née l'attitude moderne devant la création artistique. On sait qu'ils eurent l'amour de la nature, l'amour de la musique, l'amour du passé germanique au point de l'inventer en partie. On sait, ce qui compte davantage, l'importance qu'eut pour eux le monde, méprisé jusque-là, du mythe, du rêve, de l'inconscient. Peut-être sait-on moins que Novalis voulut avec *Henri d'Ofterdingen*, écrire un roman où « la signification remplacerait la vie », formule qui s'appliquerait admirablement à nombre de romans contemporains.

Peut-être aussi n'a-t-on pas assez remarqué que « l'ironie » chère à Jean-Paul et à Schlegel consistait en une certaine distance prise par l'auteur envers lui-même et qu'elle est sans doute à l'origine de la « distanciation » que Brecht souhaite que le spectateur prenne devant son œuvre. On le voit, la dette de la littérature contemporaine envers le romantisme allemand est immense...

Cependant, il arrive qu'en feuilletant le précieux petit livre d'Armel Guerne, on ressente quelque inquiétude. Voici par exemple le texte intégral de *L'Europe ou la Chrétienté*, de Novalis : cet essai, modèle de confusion et de connaissances depuis réfutées, a été pris au sérieux au temps de l'hitlérisme, parce qu'il attribuait à l'Allemagne un rôle de leader. « De son pas lent, mais sûr, l'Allemagne s'avance par-devant les autres pays de l'Europe. » Et ce n'est pas chez le seul Novalis qu'on devine l'Allemagne romantique grosse des pires mégalomanies !

S'il arrive qu'on ressente quelque inquiétude devant ces œuvres, il arrive aussi qu'on ressente devant elles quelque agacement. Certes, on ne peut aujourd'hui que s'incliner devant l'indiscutable génie d'un Hölderlin, d'un Novalis poète, d'un Kleist, mais la littérature visionnaire ou la littérature mythique ne souffre pas la médiocrité. L'imagerie des « Märchen » paraît aujourd'hui singulièrement usée dans la naïveté artificielle : que de clairs ruisseaux, de fées, de gnomes, d'anges, de démons, de clairs de lune. Avouerai-je que l'*Ondine* de Giraudoux paraît de cent coudées supérieure à celle de La Motte-Fouquet, à qui il a pris l'anecdote ?

Shakespeare fou

Le romantisme n'aspirait pas seulement à exister comme mouvement littéraire, mais voulant être une conception globale de la vie, rien ne pouvait être plus indiqué que de tenter, ainsi que l'a fait A. Guerne, de ressusciter ses héros les uns à travers les autres : nous voyons ainsi Hölderlin et Beethoven à travers les yeux de Bettina, la jeune amie de Goethe. Novalis à travers ceux de Steffens, un étudiant suédois. Quelques traits de la société de l'époque se dessinent alors devant nous et nous semblent si intéressants que nous les souhaiterions plus nombreux. Nous rêvons par exemple d'une ou deux lettres de Rahel Lévine nous parlant, avec la verve qui lui est propre, de ces salons littéraires de Berlin dont l'influence fut si grande et auxquels Benjamin Constant rendit visite. Mais, puisque nous en sommes au chapitre — très court d'ailleurs — des absences, disons que nous regrettons celle d'Henri Heine. Sa présence ici nous aurait paru justifiée tant par la date de sa naissance que par la nature de la première partie de son œuvre. Et puis, le jugement qu'il porta sur Grabbe (dont le *Don Juan* figure ici dans une traduction remarquable) justifierait à lui seul qu'on le citât dans ce livre : « Un Shakespeare fou ».

Il reste qu'Armel Guerne a fort bien réalisé son projet, qu'il a su rendre l'unité d'une époque, qu'il nous en a donné les œuvres marquantes, qu'il a su trouver « la justesse du ton et les valeurs de concordance », qu'enfin il a fait un livre qu'on aimera garder à porter de la main.

Clara MALRAUX.

(1) *Les Romantiques allemands*, textes choisis et présentés par Armel Guerne. 804 pages, 2.400 francs.

vient de paraître

grandes découvertes

DU XXe SIÈCLE

sous la direction de L. Leprince-Ringuet, de l'Académie des Sciences.

Tout ce qu'il faut savoir pour être au courant de l'extension des connaissances et des progrès de la technique, exposé par d'éminents spécialistes en une langue accessible à tous.

616 p., 100 h.-t. en noir et en coul., 250 dessins et schémas : 2 750 F (t. l. incl.).

chez tous les libraires et 114, bd Raspail, Paris 6e LAROUSSE

TROP DE SAGESSE EST UNE FOLIE

par Dionys MASCOLO

Dionys Mascolo, auteur d'une étude qui fit grand bruit dans les milieux de gauche lors de sa parution, « Le Communisme », fut longtemps communiste. Avant d'être exclu du parti, des divergences d'ordre idéologique l'opposèrent à Jean Kanapa, qui se terminèrent, évidemment, par la victoire de Kanapa. Il a fait récemment, en compagnie de Robert Antelme, auteur de « L'Espèce humaine » (Voir « L'Express » du 1er mars), d'Edgar Morin, que nos lecteurs connaissent, et de Claude Lefort, agrégé de philosophie, chargé de cours à la Sorbonne, un voyage en Pologne où il eut de nombreux contacts avec les milieux intellectuels. A la suite de l'article de notre collaborateur K.S. Karol sur la situation des intellectuels polonais, il nous a fait parvenir cette réponse que nous publions volontiers.

D. MASCOLO

« FAISONS beaucoup et parlons peu » aurait dit Gomulka, K.S. Karol admire ce mot. Mais pourquoi donc ? C'est le rêve de tout pouvoir politique de voir partout reconnue une telle maxime. Napoléon voulait *faire* taire tous les bavards, et Saint-Just : « Il est impossible de gouverner sans laconisme »... Soyons sérieux. Il existe une rivalité (et un jeu de remplacement) entre l'exercice du pouvoir et l'exercice de la parole. Que le pouvoir suprême soit remis à celui qui parlait : pourquoi parlerait-il encore ? Il disait la veille ce qu'il fallait faire, il trouve maintenant que toute parole est devenue gênante. C'est être vraiment trop « gouvernemental » que de reprendre ce rêve à son compte. Ni moi ni K.S. Karol, qui ne sommes pas Gomulka, en tout cas, ne le pouvons. Ni les intellectuels polonais. Encore moins peut-on les tancer de ne pas procéder à ce plat suicide.

Il faut être juste. Gomulka a le droit, peut-être le devoir de parler comme il fait. C'est le 21 octobre au soir que la victoire du *printemps d'octobre* est annoncée à Varsovie, c'est le 4 novembre au matin que l'armée russe commence à écraser les Soviets de l'insurrection hongroise. La révolution a disposé en tout et pour tout de quinze jours pour vivre vraiment à visage découvert et parler à voix haute pour dire ce qu'elle était, d'où elle venait, de quelle forteresse de mensonge elle venait d'abattre les murs.

Liquider le stalinisme

« Dire toute la vérité », avait alors posé en principe Gomulka, lui-même. On avait à peine eu le temps de commencer, et le massacre apparaissait déjà comme le prix dont il faudrait payer cette vérité qui restait à dire. La machine qui est en train de broyer à leur porte le peuple frère, les Polonais savent que c'est contre eux qu'elle *aurait dû* en vérité se mettre en branle. Si les Hongrois ont détourné sur eux sa fureur, un rien pourrait, maintenant qu'elle s'est déchaînée, la rappeler sur la Pologne. Eviter ce rien, cependant, c'est s'empêcher de dire toute la vérité, et s'empêcher de dire toute la vérité, c'est accepter de retarder consciemment la pénétration de la vérité dans les choses. Le mouvement révolutionnaire s'est donc incontestablement trouvé non seulement terni, attristé, mais freiné.

On sait cela. On sait aussi qu'il ne faut pas être dupe de ce ralentissement dirigé, de ce demi-silence étudié. La tâche serait en somme de liquider le stalinisme *sans le nommer*, de construire les fondements d'un socialisme non stalinien (plus exactement : antistalinien) *sans en faire la théorie*. Il faut, il est raisonnable d'avoir peur des Russes : *c'est que d'abord les Russes ont peur des Polonais.*

Cette sagesse très calculée, c'est le génie du « gomulkisme ». Le « faisons beaucoup, parlons peu » n'est donc pas l'odieuse devise de n'importe quel homme du pouvoir. Mais tous les politiques risquent ici de s'égarer, y compris Gomulka. A vouloir réduire la parole qui pourrait gêner leur action, c'est d'abord leur action qu'ils risquent d'appauvrir mortellement.

De cela, les intellectuels polonais ont une pleine conscience.

Il est bon d'être « sage » devant la formidable menace extérieure. Mais trop de sagesse serait une folie bien plus certaine. Que le mouvement retombe, que le découragement gagne le peuple et les Natoliniens, cinquième colonne de la bureaucratie russe, reprennent en main l'appareil : kadarisation froide. Ainsi les révolutionnaires polonais sont-ils renvoyés sans cesse d'un danger à l'autre depuis novembre. La prudence polonaise, que l'on admire tant ici, et si sottement, n'est pas si simple. Les Polonais, eux, se méfient en tout cas de leur « prudence » même.

Que Gomulka fasse donc son travail et en silence s'il le faut. Eux, de leur côté, font le leur, d'intellectuels, qui n'est pas le même, et d'abord qui ne peut pas être fait sans briser le silence. Loin de penser ainsi « entraver les actions » de Gomulka — comme le pense K.S. Karol — ils savent qu'ils font en sorte, exigeant qu'elle soit accompagnée de parole, donc de conscience, de ne pas laisser se dégrader l'action de Gomulka lui-même.

Nos intellectuels ont peine à imaginer cela : les intellectuels polonais n'ont pas de complexes « gouvernementaux ». Rien ne serait plus faux avec cela que de les présenter comme des opposants à Gomulka. Ils sont l'âme de Gomulka. Ils sont « gomulkistes » d'ailleurs autant qu'on peut l'être : au sens pratique du mot.

Il faut évidemment, pour comprendre ce phénomène, concevoir l'absence de tout opportunisme intellectuel. Au fond, nos intellectuels s'attendraient à trouver une *intelligentsia* polonaise tout entière *gomulkiste*, comme pourrait être en France une société d'intellectuels *mendésistes*. Mais c'est impossible parce qu'il n'y a pas plus de gomulkisme au sens où ce mot désignerait un système d'idées, qu'il n'y a de mendésisme en France en ce sens.

C'est donc sans faire le moins du monde d'antigomulkisme que les intellectuels polonais diraient : *faisons beaucoup, oui, et parlons le plus possible en même temps.* Sans quoi rien de ce que nous ferons n'aura de portée véritable. Assurer sa survie est une chose. Impossible de s'absorber tout à fait dans cette seule tâche. Il serait simplement absurde d'être un « intellectuel gomulkiste ».

On imagine que les intellectuels polonais se sentiraient « seuls au monde » parce que le soutien de la direction leur fait officiellement défaut. Grand malheur, en effet, de n'être pas intellectuels, choyé par le pouvoir. Mais les intellectuels de Pologne ont mieux que des amis puissants, mieux que des soutiens dans l'Etat. Ils se sont trouvés, sans l'avoir cherché, ni même prévu, de plain-pied avec le peuple, au même niveau de conscience, portant les mêmes exigences, parlant la même langue. Ils ont découvert cela, et il serait étonnant qu'ils l'oublient.

LE PARTI

LE parti est une fontaine pure
Mais faut-il en conclure
Qu'il m'est interdit de me laver ?

Le parti est un roc puissant
Et moi, ne suis-je que de la poussière
Condamné à l'impuissance ?

Le parti est le cerveau de notre classe
Mais moi, dans ma tête
Ne puis-je plus avoir une seule pensée ?

Le parti a le dernier mot
Et moi, ne suis-je
Qu'une corde vocale tranchée ?

Le parti est l'autorité suprême
Moi, cordonnier, dois-je demander au
[Comité central
Comment fabriquer des chaussures ?

Moi, jardinier, dois-je demander
Comment cultiver des pommes et des
[cerises ?
Moi, musicien, dois-je expliquer
Comment les notes me dansent dans la tête
Et dans le cœur ?

Le parti a raison.
Mais celui qui est tout en haut
A-t-il aussi toujours raison ?

Le parti est un monolithe, certes.
Mais suis-je un renégat
Chaque fois que je doute ?

(*Victor Voroszylski, dans* Po Prostu.)

La direction leur censure un article ? Ils apprennent qu'avant de leur être rendu, l'article a circulé dans l'imprimerie, que tous les ouvriers l'ont lu. Cela ne décourage pas d'écrire. En fait, un débordement de lucidité prodigieux est à l'œuvre sous le mutisme officiel. Il serait vain de recommander, comme le fait K.S. Karol, de mettre un terme à la « déstalinisation passionnelle » trop peu « constructive » au profit de « l'énorme effort de reconstruction du socialisme » qui est nécessaire et qui est la « préoccupation majeure des dirigeants », de surcroit.

Les sartriens

Un énorme effort de révision de toutes les notions n'est pas moins nécessaire. L'horreur du stalinisme, l'horreur sans phrases et sans nuances du stalinisme pris en bloc, du haut en bas de l'édifice et sous tous les aspects, est telle, dans le pays, qu'il faudrait tuer beaucoup de monde et raser beaucoup de villes en Pologne pour songer à l'y instaurer. La peur d'y retomber est la préoccupation majeure de *tout le monde*, et sa dénonciation, pour retardée qu'elle soit, ne peut pas être interrompue.

Parler à ce propos « d'état d'esprit purement négatif », de « nihilisme », de « mécontentement permanent », n'est pas seulement une erreur de l'esprit, c'est une erreur de conscience, ou, comme le disait un ami, une sorte d'*indiscrétion absolue*, comme serait le fait d'en remontrer à celui (ici c'est tout un peuple) qui vous dit ses raisons de vivre, de quoi il a failli mourir, ce dont il ne peut pas supporter le retour. Le besoin de dire les choses qui doivent être dites n'est pas moins grand que celui de faire les choses qui doivent être faites. Bien plus (pensez-y, ô rêveurs « réalistes », ô somnambules, et vous Sartre — mais pour quel homme d'Etat vous prenez-vous donc ? — qui osez, d'ici, qualifier le rapport Kroutchev de prématuré) : à un certain niveau de conscience, il devient même impossible de *faire* les choses sans les *dire*.

La langue communiste

On reproche aussi à la gauche intellectuelle de Pologne de n'avoir pas de plate-forme. Elle ne se pose pas en fraction dans le mouvement que dirige Gomulka. Elle a mieux qu'une plate-forme : elle fait vivre l'*idée communiste*, l'entretient avec les admirables soins dont les vraies passions lucides sont seules capables.

Les intellectuels polonais ne sont nullement des excités, pas plus qu'ils ne sont de petits malins, comme le laissent entendre ici et là nos intellectuels, pseudo-révolutionnaires, sans expérience et sans principes. Ils font leur vrai travail qui est d'abattre les mythes insensés, les dogmes fantastiques, la monstrueuse église qui s'était édifiée sur le corps vivant du socialisme. (N. B. - Ce corps vivant existait bel et bien, on le sait aujourd'hui, par la Pologne et la Hongrie : ce sont les travailleurs. Il y avait au moins *cela de socialiste dans les pays du prétendu socialisme : les travailleurs.* Et les travailleurs de ces pays, y compris ceux de l'U.R.S.S., désormais le savent aussi, qu'ils sont eux, seuls, tout ce qu'il y a jamais eu et tout ce qu'il y a de socialiste dans ces pays.) Ils reconquièrent jusqu'à un langage perdu. *On parle à Varsovie la langue communiste.* Elle est redevenue une langue vivante : fin des messes communistes célébrées comme en latin. Cette parole reconquise s'exerce dans la langue du peuple pour parler du peuple et au peuple. Aucune des réserves que peut inspirer une sagesse de technocrate ne permet de réduire l'importance de cette reconquête immense.

Ceci peut-être fera comprendre l'essentiel de ce que je veux dire mieux que de longues explications. La phrase suivante, de Sartre, lue à Varsovie où elle nous parvint : « Je connais et j'approuve l'étroite amitié qui les (il s'agit des dirigeants du P.C. français) lie aux Russes. » Cette énormité fait rire et jurer, les bras au ciel, d'indignation et de pitié. On en est donc là à Paris ? Cela littéralement ne pourrait pas s'entendre ici. Il n'y a personne ici qui ait des oreilles pour entendre cela.

Ruser avec la vérité

Inscrits au P.C. ou sympathisants, progressistes ou sartriens, socialistes ou libéraux, les intellectuels français qui contestent la légitimité du régime bourgeois sont dans la tristesse, et ils sont à plaindre (nous sommes à plaindre), mais cette tristesse vraiment trop complaisante finit par écœurer. Sachons voir enfin où se trouve la réalité dont nous prétendons que l'absence nous attriste. Intellectuels inscrits, inclus « non coupés des masses », ou « exclus coupés des masses » communistes déçus, tourmentés, ou ébranlés, communistes de l« L'Etincelle » qui jouent l'opposition de Sa Majesté à l'intérieur du P.C., révolutionnaires privés depuis toujours de la vision d'une pensée communiste en exercice, sartriens à qui la désartrisation risque de coûter beaucoup de fatigue et de longueur de temps, rompez, rompez avec la présomption qui vous persuade que vous avez tout compris, avant d'avoir rien vécu ni pris le temps de réfléchir.

Ce n'est rien d'autre que cette présomption qui rend si triste. Et lorsque vous entendez *parler communiste*, peut-être pour la première fois de votre vie, eussiez-vous passé votre vie dans le P.C. ou dans ses antichambres, écoutez. Ne prenez pas peur : ce ne sont ni des excités ni des sceptiques professionnels qui parlent. Mais ne retournez pas non plus au repos : ce ne sont pas d'astucieux penseurs, habiles à composer avec ce qui nie leurs raisons de vivre les plus intimes, qui parlent. Ils disent le vrai. Ils ont trouvé cela, ingéniosité suprême, qui est sans doute une source inépuisable d'inspiration : ne plus ruser avec la vérité.

Que les intellectuels communistes de Pologne se gardent bien de suivre aucun des conseils qui peuvent leur venir de Paris. Ils n'ont pas de conseils à recevoir de nous, nous avons à apprendre d'eux presque tout.

Qu'il le veuille ou non, qu'il ait imaginé cela ou non, Gomulka a bien plus à faire qu'à relever la Pologne. Il doit encore la laisser donner l'exemple au monde, et d'abord la laisser livrer le message irremplaçable de son expérience.

D. M.

BEAUTÉ

Attention au capital

LORSQUE les premiers mannequins qui présentent la collection de Dior sont apparus dans le salon gris, deux cents paires d'yeux se sont braquées sur la taille d'une jeune femme brune, que les milieux professionnels connaissent sous le nom d'Alla, qui est, depuis de longues années, l'un des meilleurs mannequins de la maison et qui avait disparu depuis quelques mois.

Il y eut quelques soupirs : Alla, éclatante, n'avait pas grossi d'un pouce. Son corps fin, sans maigreur, était demeuré irréprochable. Cependant, entre deux collections d'été, tandis que « le patron » faisait des robes, Alla avait pris 10 kg 500 pour d'excellentes raisons : elle attendait un enfant.

Trois semaines après la naissance d'un jeune homme tout à fait sympathique, Marc, Alla avait retrouvé son poids (51 kilos pour 1 m. 70), sa taille (50 cm), ses hanches (90 cm) et sa poitrine (87 cm).

Une seule transformation : son buste s'était allongé de quelques centimètres, comme chez presque toutes les jeunes mères.

Pour ne pas s'abimer, et pour récupérer très vite sa ligne, Alla a pris quelques précautions très simples : elle a éliminé de ses repas le pain, elle n'a pas bu en mangeant, elle a supprimé le sel de son alimentation à partir du septième mois, elle a soigneusement graissé son corps tous les jours pour éviter les indélébiles vergetures.

Le lendemain de son accouchement, elle mettait sa guêpière et sa gaine de collection : elle les a gardées jour et nuit pendant ses 10 jours de clinique.

Dix jours plus tard, elle agrafait ses jupes sans difficulté.

Aujourd'hui elle a repris une alimentation courante et elle ne dédaigne pas le vin.

Tout le monde ne « récupère » pas aussi vite qu'Alla. Mais, sauf cas très exceptionnels, une femme qui a surveillé son poids (10 kilos en neuf mois, c'est le seuil qu'il n'est ni bon ni sain de dépasser), qui a porté un bon soutien-gorge avant et tout de suite après l'accouchement, qui a évité la rétention d'eau (en même temps que l'albumine) en modérant puis en supprimant l'usage du sel, et qui, dès que le médecin l'y autorise, c'est-à-dire généralement dans les 10 jours, fait avec conscience de la gymnastique pour que se reforme sa sangle musculaire abdominale, doit émerger d'une maternité en pleine forme physique et sans avoir le moins du monde dégradé son « capital-beauté ».

Ce capital est, bien sûr, infiniment variable. Alla a été bien partagée. D'autres le sont moins. Mais il y a toujours un minimum. Ne fût-ce que la jeunesse.

De votre capital-beauté, que faites-vous ? Comment le préservez-vous ? Comment l'augmentez-vous ? Comment le dilapidez-vous ?

Ce qui peut être acquis

- PAR LES SOINS :

Une peau saine.
De belles dents.
Des cheveux seyants.
De jolis ongles
Une ligne convenable.
Une démarche harmonieuse.
Une voix bien placée.

Ce qui ne s'acquiert jamais

De jolies jambes.
De jolis pieds.
De beaux bras.

De 12.900 francs à...

Mme Express a cherché cette semaine les meilleures robes bleu-marine prêtes à porter, de 12.900 à 35.000 francs. Celle-ci, en jersey, est la première et la moins chère de notre série qui continue en tournant la page (voir Mode).

Une poitrine en place (sinon par la chirurgie esthétique).
Un joli teint.
De petites oreilles.
Des cils fournis.
Une belle bouche.
Un visage sans rides, une fois qu'elles sont creusées.

Comment on dilapide son capital-beauté

- A PARTIR DE 18 ANS :

En se couchant sans se démaquiller.
En ne protégeant pas sa peau sous le soleil.
En achetant n'importe quel soutien-gorge.
En portant des gaines trop serrées (gare à la cellulite !).
En négligeant de faire vérifier régulièrement l'état de ses dents.
En portant constamment des ballerines.
En oubliant de se tenir droite.
En employant des produits de mauvaise qualité.
En abusant des permanentes.
En faisant les gros travaux de ménage sans protéger ses mains.

- A PARTIR DE 30 ANS :

En faisant les mêmes sottises plus les suivantes :
En maigrissant et en grossissant tout le temps. Il n'y a pas une poitrine ni une peau qui y résistent.
En se lavant la figure au savon.
En prenant des bains chauds sans les faire suivre d'une douche froide.
En ne s'accordant pas une nuit de repos de 12 heures par semaine.
En ne consultant pas, au moins une fois par an, un bon institut de beauté pour « faire le point » et ajouter aux produits de maquillage proprement dits les produits de « soins » (crème nourrissante, hydratante, tonique, etc.).

→

Rose et doré comme l'été !

Le visage féminin est à l'image du renouveau : couleur d'aurore, velouté, « dumeté » comme disait Montaigne.

Quatre grands Couturiers ont adopté le SHEER GOLD Elizabeth Arden, or rayonnant et rosé que toutes les femmes posent sur leurs lèvres, leurs joues et leurs ongles.

En n'oubliant pas la Base de cette Harmonie, le PAT-A-CREME Sheer Gold, le résultat est un ravissement !

LA POUDRE
Crêpe de Chine
F. MILLOT
PARFUMEUR
PARIS

Mme STEYAERT
9, rue Théodore-Deck - PARIS (XVe)
CARRÉS DE SOIE
PEINTS MAIN

Modèle « Week-end »
« LES PARASOLS »
0 m. 70 X 0 m. 70 - Soie - 1.400 francs
pour les lecteurs de « l'Express »
DESSINE A VOTRE NOM - TOUS COLORIS
Envoi franco contre paiement à la commande de 1.500 francs

Céline Bertin
Boutique
20, avenue Victor-Hugo (Etoile)
présente sa
Collection de Printemps 1957
ainsi que ses modèles
SPECIALEMENT ETUDIES
pour JEUNES FILLES et PETITES FEMMES
Manteaux - Robes - Ensembles
Dépositaire Lempereur
KLE. 84-21

LES BAS
"Femme"
SANS COUTURE : (dernière création)
— avec renforts : 1.200 Fr.
— Sandale : 1.300 Fr.
3 coloris nouveaux
MARCEL ROCHAS
CONTACT

NOUVEAU SERUM DE BEAUTE
Hydrate et revitalise l'épiderme
Laboratoires GIR
7, boulevard d'Algérie - PARIS (19e) - Nord 67-91

LE SALON DE HAUTE COIFFURE
le plus raffiné de Paris
120, Faubourg St-Honoré
HARRIET HUBBARD
Ayer
BAL. 21-08
PARKING RÉSERVÉ

JAMIQUA
Boutique - Couture
COLLECTION DE PRINTEMPS
6, RUE MARBEUF

LE PRET A PORTER
A LA PORTÉE DE TOUTES
PARTOUT

ET VOUS VOILA DE SUITE ÉLÉGANTE
A PEU DE FRAIS

Quilichini
ESCARPIN ITALIEN EXCLUSIF
deldi-calf toutes teintes
A partir de .... 4.800 fr.
Sac assorti depuis . 3.900 fr.
86, rue La Boétie (8e)
Saint-Philippe-du-Roule

POUR VOUS MADAME, LES MEILLEURS MODELES DES GRANDES MARQUES
en soutien-gorge
lingerie
gaines
bas
sont sélectionnés chez
CANCAN 76, CHAMPS-ELYSEES
Lido - Paris

« Faribole »
CRÉATION
DE
Madeleine
Riccy
56, r. de Rennes
PARIS
LIT. 83-50

UNE PAGE AU FÉMININ

15.900 *francs.*

DANS LA RUE, LE PRINTEMPS...
25.000 *francs*

→

En portant des chaussures sur lesquelles ont est mal équilibrée.
En oubliant que le cou est en peau aussi.
En n'observant aucune hygiène alimentaire.
En subissant sans les soigner tous les troubles dits « féminins ».

● A PARTIR DE 40 ANS :

En accumulant toutes les bêtises précédentes plus les suivantes :
En faisant trop d'exercice physique.
En abusant du soleil.
En oubliant de changer de coiffure, d'abandonner éventuellement une teinture ou de l'adopter, etc.
En se laissant grossir.
En ne portant pas de lunettes si on en a besoin.
En pleurant.
En allant au-delà de sa fatigue.

● A PARTIR DE 55 ANS :

En accumulant toutes les sottises précédentes plus les suivantes :
En se faisant maigrir.
En ne restant pas allongée au moins 9 heures par nuit.
En s'épilant les sourcils.

Ce que l'entretien du capital-beauté exige :

De la patience.
De la discipline.
De la ténacité.
Un miroir impitoyable.
De l'optimisme : tout ou presque s'arrange.
Du pessimisme : tout ou presque s'abîme.
De la clairvoyance : il y a beaucoup plus de femmes obsédées par des défauts fondamentaux qu'acharnées à améliorer ce qui peut l'être.

MODE

Cinq petites robes

UN tour dans les magasins, un jour de soleil, et le fait devient évident : la petite robe bleu marine vient en tête de la mode de printemps.

Proposée à tous les prix, seyante à tous les âges et facile à trouver en confection (la mode du flou simplifiant le problème des mesures), elle sera partout au printemps.

Nous avons photographié cette semaine cinq modèles de 12.900 à 35.000 francs, qui nous ont paru particulièrement au point pour leur prix. Tous sont bleu marine, plutôt clair (quand il est trop foncé le bleu marine fait un peu « Armée du Salut »).

● 12.900 *francs :* En jersey bordé de blanc, jupe droite plis creux dans le dos, corsage souple, deux poches fendues (modèle Tricosa, *en vente à Paris chez Catline,* 215, *fbg St-Honoré.*

(Nombreux dépositaires en province, dont nous communiquerons l'adresse aux lectrices qui nous en feront la demande.)

FRANCK & FILS
80, rue de Passy - PARIS
habille la femme élégante

Vous trouverez les créations

PAMPLEMOUSSE 183, Bd St-Germain
RENÉE 193, Bd St-Germain
CÉLINE BERTIN 20, av. Victor-Hugo
HALPHEN 52, rue de Passy
BLANCHE LEDUC 104, av. Victor-Hugo
SAMARITAINE DE LUXE 27, Bd des Capucines
CONTACT

...SERA BLEU-MARINE

28.000 *francs.* — 35.000 *francs.*

● 15.800 *francs :* En jersey, ligne princesse soulignée d'un gros grain ton sur ton (en vente chez *Claire Valois, passage du Lido*).

● 25.000 *francs :* En fin lainage, effet de blouson franco, terminée par un nœud sur le côté, entièrement doublée de faille du même ton (modèle Algo, *en vente chez RAD, 412, rue St-Honoré, nom des dépositaires en province sur demande*).

● 28.000 *francs :* En crêpe romain, plus habillée, corsage flou, jupe droite avec un pli creux dans les deux coutures de hanches, ceinture plate (*en vente chez Jamiqua, 6, rue Marbeuf*).

● 35.000 *francs :* En lainage sec, jupe droite, doublée de faille, ceinture en même tissu doublée de cuir (*boutique Dior*).

Le béret imprimé, le bonnet à pois, le chapeau bleu marine sont de *Franck et Fils.* La robe *de Dior* et celle de *Jamiqua* sont portées avec des accessoires de ces maisons. Les ombrelles sont de la *boutique de Lanvin.*

MAISON

Sept excellentes idées

DANS les ensemble mobiliers présentés au Salon des Arts Ménagers, Mme Express a glané sept bonnes idées qui joignent l'utile à l'agréable :

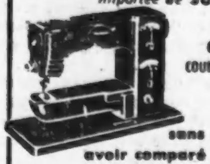
● Deux lits-gigognes en métal laqué noir, montés sur roulettes et pivotant autour d'un axe composé d'une longue barre de cuivre allant du sol au plafond.

Ces lits, dont l'un glisse sous l'autre, peuvent lorsqu'on les fait pivoter : venir au milieu de la pièce, en angle obtus, former une longue banquette; mis bout à bout, devenir une banquette d'angle s'ils sont posés perpendiculairement l'un à l'autre, etc.

Très élégants de ligne, ces lits-ban-

→

LES RENSEIGNEMENTS CONTENUS DANS CES PAGES SONT LIBRES DE TOUTES PUBLICITÉS.

TURISSA ultramatic
PUBLINT 760
importée de SUISSE

100 % automatique
COUD · REPRISE · BRODE
●
Décidez sans regrets après avoir comparé avec TURISSA qui n'expose pas aux Arts Ménagers
CATALOGUE GRATUIT
VENTE DARGOLS démonstration
8, r des Francs-Bourgeois Paris 3e
et Galeries Lafayette - Paris

Mme EXPRESS l'a essayé pour vous
Changez le décor de votre vie en une matinée.
nutex
la peinture murale au caoutchouc

● mate, veloutée, moderne,
● s'applique sur tout,
● sèche en moins d'une heure, hiver comme été.
C'est un produit NOVEMAIL

LA RÉVÉLATION 57
Les nouvelles cuisinières Lilor
Allumage automatique
Grand four sortant

TOUT MARCHE MIEUX A LA CUISINE AVEC - LILOR
22 rue de Lorraine Paris
ARTS MÉNAGERS : GRANDE NEF, STAND 0,18, 0

gaines et soutiens-gorge
ROSY
a le secret des formes !

BIBLIOTHÈQUES
MEUBLES DE LIVING ROOM
BUREAUX
SIÈGES
MEUBLES EFA
SPECIALISTES DU RANGEMENT PAR ELEMENTS
A PARIS : 66, rue de Rennes - Téléphone LIT. 69-58 (entre rues du Four et du Vieux-Colombier)
A NICE : 32, rue Hôtel-des-Postes - Téléphone 528-41
USINE : 82, route de Turin - NICE

Un traitement de beauté pour vos parquets !
Avec la Cire Liquide Johnson vous obtenez très vite et sans effort des parquets impeccables.
● Elle nettoie et fait briller en même temps. Son emploi régulier supprime la paille de fer.
● Elle évite un traitement coûteux des parquets, tout en gardant au bois sa beauté naturelle.
● Elle ne poisse pas et n'absorbe pas la poussière.
N.-B. - La Cire Liquide Johnson vous donne des résultats bien supérieurs et ne vous coûte pas plus cher qu'une encaustique ordinaire.
Cire Liquide JOHNSON

quettes (dont le premier est prolongé par un élément table de chevet en fer perforé laqué noir) ne déparent pas la pièce de séjour dans laquelle ils sont utilisés comme sièges.

Confortables grâce à leurs matelas Dunlopillo, ils restent faits dans la journée, et n'ont pas besoin d'une installation compliquée à l'heure du coucher.

C'est une excellente solution destinée à coucher deux personnes dans une pièce à usages multiples. Mategot : *Galerie du rez-de-chaussée côté sud-est.*

● Des panneaux de plastique stratifié Polyrey protégeant jusqu'à mi-hauteur les murs d'une chambre d'enfants, et créant par la même occasion une harmonie de couleurs dans les tons gris et rouges sur laquelle est basée toute la décoration très sobre de la pièce. L'ensemble : murs et meubles est lavable. Jeanne Couturier : *Galerie du rez-de-chaussée côté sud-est.*

● Une petite table de lecture à pupitre réglable surmontée d'une lampe orientable, dont le plateau est en frêne et le piétement en métal noir.

Très léger et facile à déplacer, ce petit meuble de conception nouvelle est inspiré des anciennes tables liseuses. Création Sognot : *Stand Rinck galerie du rez-de-chaussée côté sud-est.*

BON A SAVOIR

Un label de garantie

PARMI les innombrables produits, parmi les centaines d'appareils ménagers apparemment équivalents, lequel choisir ? A votre secours, il y a les labels de qualité, ceux de l'AFNOR offrent une garantie nationale.

Sous l'égide de l'Association Française de Normalisation ont été créés des labels qui sont apposés sur les appareils qui répondent aux normes établies à l'avance par l'Association. Ces normes sont très sévères et portent sur l'économie, l'hygiène, la sécurité, la solidité et la commodité d'emploi. Voici les estampilles actuellement en usage :

● NF - ATG : estampille pour les appareils à gaz de ville. C'est la plus ancienne mais elle va disparaître car les normes ont été coordonnées pour tous les appareils à gaz.

● NF - GAZ : nouvelle estampille valable pour tous les appareils à gaz, qu'ils fonctionnent au gaz de ville, au butane, au gaz naturel, à l'air propané ou au propane.

● NF - USE - APEL : pour tous les appareils électriques qui ont subi avec succès les essais effectués par le laboratoire central des industries électriques de Fontenay.

● NF - UFACD : pour les poêles et cuisinières à charbon.

● NF - CUISSON : pour les appareils de cuisson rapide sous pression. Pour la seule sécurité, sept essais sont faits sur ces appareils avant l'attribution du label.

● NF - FNAF : pour les réfrigérateurs, à absorption comme à compression. Pour les glacières, l'estampille est NF-glacière.

● NF - FNA : pour les meubles de bois, massif et plaqué. Ces meubles sont en vente chez un certain nombre de détaillants dont on peut trouver la liste dans le Guide de l'Acheteur, publié par l'AFNOR, 23, rue Notre-Dame-des-Victoires à Paris, en vente également aux Arts Ménagers, stand du sous-sol en face du grand escalier.

Mme Express a assisté aux contrôles effectués sur les appareils. Etant donné le sérieux avec lequel ils sont effectués, elle conseille à ses lectrices qui hésitent dans le choix d'un appareil ménager de donner la préférence à ceux portant ce label.

● Des chaises pliantes en métal laqué et siège garni de plasti-cuir de teintes vives, confortables, et ne prenant aucune place lorsqu'elles sont repliées, car elles ont alors seulement 7 cm. d'épaisseur. Lempereur : *Galerie du rez-de-chaussée, rotonde sud-est.*

● Un coffrage plat, en frêne monté sur piètement métal, servant de table basse, et dissimulant : un électrophone, une radio, une discothèque. Pathé-Marconi : *Stand du Rotin, galerie du rez-de-chaussée, côté sud-est.*

● Des éléments placards sans fond « prêt à poser », composés d'éléments standard étudiés pour se diviser à l'extrême ou s'agrandir de façon illimitée.

Vendus en pièces détachées (montants, traverses, tiroirs, étagères ou portes), très faciles à monter soi-même, cette version menuiserie du placard par éléments est un véritable jeu de construction pour adultes.

Peuvent être placés même dans un couloir étroit, grâce au système de portes-paravents articulées.

Créations Marcel Gascoin : *Stand Rangex, Section ameublement, galerie du 1er étage côté sud.*

● Un nouveau couvre-sol moquette, le « Padelou », constitué par un bouclé textile très dense fixé sur une semelle de caoutchouc cellulaire. Les joints de ce tapis se collent avec une bande spéciale adhésive, et n'ont pas besoin d'être cousus.

Sur des sols de ciment, le Padelou se colle directement, sans préparation aucune.

Adhérant totalement sur tous les autres revêtements grâce à sa couche cellulaire, ce nouveau tapis offre l'avantage d'être un excellent isolant thermique et sonique.

Enfin, en cas de catastrophes, taches, brûlures, déchirures, cette moquette peut être « rapiécée » par simple collage, sans qu'il soit nécessaire de déposer et reposer la totalité du tapis. Prix : 3.500 fr. le m2 posé. Stand France-Tapis : *Galerie du 1er étage.*

Maman j'ai mal!

C'est de votre faute Madame ! Mais oui, il n'en serait pas là si, depuis son sevrage, vous lui aviez fait boire, à chaque repas, l'eau minérale de la Source BADOIT.

BADOIT lui aurait forgé une véritable cuirasse contre la carie dentaire, car elle contient la dose idéale de Fluor pour faire aux tout petits, et pour toute leur vie, des dents solides et saines.

Notez bien, Madame, les "Trois règles d'Or" de la parfaite dentition :

- BADOIT à chaque repas...
- une bonne hygiène alimentaire...
- tous les 6 mois une visite de contrôle par votre dentiste...

...et vous ferez de vos enfants des adultes aux dents bien protégées contre la carie.

Si votre fournisseur manque de BADOIT, écrivez à la Source BADOIT à St-Galmier (Loire), qui vous dira où en trouver.

BADOIT

BADOIT chaque jour... bonnes dents toujours !

GRATUIT

Contre simple envoi de ce bon à la Source BADOIT, St-Galmier (Loire), vous recevrez une attrayante brochure en couleurs sur le bon entretien des dents de vos enfants.

NOM ________

ADRESSE ________

CUISINE

La cocotte-minute

UNE cocotte-minute coûte relativement cher (de 5 à 15.000 francs). Parce qu'elle fait gagner du temps et économise du combustible, elle est cependant très employée par les Françaises. D'une petite enquête, Mme Express a retiré quelques indications utiles sur la meilleure et la mauvaise façon de s'en servir.

● Pour les potages : Unanimité absolue. Ils sont exquis et très vite faits. En 15 minutes vous cuirez un potage jardinière qui aura gardé la saveur des légumes frais.

● Pour les légumes verts : Unanimité aussi. Ils sont délicieux cuits à la cocotte-minute et tout particulièrement s'ils peuvent êtres cuits à la vapeur. Pommees vapeur inimitables et parfaitees en purées.

Les haricots verts sont meilleurs mis à l'eau bouillante et plongés dans suffisamment d'eau, de même les légumes à odeur un peu forte tels les asperges, les choux de toutes sortes pour lesquels d'ailleurs un premier passage à l'eau bouillante sera utile. (On aura donc intérêt à acheter une cocotte assez grande, puisque le niveau de liquide ne peut dépasser les 2/3 de sa hauteur.)

● Pour les légumes secs : Le temps de cuisson très rapide devient un grand avantage. Mais, comme pour la cuisson ordinaire, ne pas oublier de faire tremper la veille haricots ou lentilles.

● Pour les viandes : Tout le monde n'est plus d'accord, en règle générale elles sont moins bonnes que par la cuisson ordinaire.

Un rôti de bœuf cuit à la cocotte-minute ne vaudra jamais un rôti cuit au four. La cocotte-minute n'est pas à conseiller, contrairement à ce que l'on pourrait croire, pour un pot-au-feu dont la viande deviendra sans goût et sans saveur surtout...

Non pour le rôti de bœuf, possible pour un rôti de veau aux petits oignons par exemple, et bien pour un rôti de porc (ne faire dorer que le côté qui restera au-dessus).

● Pour les sauces : Hésitation. En règle générale, le bœuf est moins bon. La blanquette de veau est parfaite, et les tripes à la mode de Caen sont délicieuses.

Diminuer les quantités de liquide, il n'y a pas d'évaporation, si l'on met du vin, faire quelques bouillons à découvert.

Pour la pâtisserie, la cocotte-minute permet de cuire rapidement et très bien les gâteaux dont la cuisson au bain-marie aurait duré très longtemps (voir recette).

En résumé, malgré le handicap pour les viandes, l'achat d'une cocotte-minute est justifié dans un ménage, surtout quand la femme travaille, et reste rentable par la grande économie de combustible qu'elle permet de réaliser.

RECETTES

Poisson-minute à la vapeur

1 tranche de colin par personne, laurier, thym, sel et poivre.

● Mettre un peu d'eau dans la cocotte-minute ● Placer le panier-vapeur, y ranger les tranches de poisson ● Une feuille de laurier sur chaque tranche et un tout petit peu de thym, sel et poivre ● Fermer le couvercle ● Faire cuire 8 minutes ● Servir entouré de petites pommes vapeur (cuites juste avant), avec une sauce beurre fondu-citron.

Endives braisées

3 endives belges per personne (moyennes), beurre, fromage râpé, sel, poivre.

● Mettre un peu d'eau au fond de la cocotte-minute — très peu, les endives en donnant beaucoup ● Ranger les endives dans le panier-vapeur.

● Les parsemer de morceaux de beurre, sel et poivre (attention !) et pincée de sucre ● Fermer le couvercle ● Faire cuire 18 à 20 minutes ● Enlever le couvercle et ajouter le fromage râpé ● Faire évaporer à découvert le liquide en trop.

Fondant au chocolat

250 *grammes de chocolat,* 4 *œufs,* 250 *grammes de beurre,* 1 *cuillerée de farine.*

● Faire fondre au bain-marie le chocolat avec quelques cuillerées d'eau chaude ● Rajouter le beurre, le sucre ● Battre les œufs en omelette ● Délayer la farine avec un peu d'œuf ● Mélanger en tournant beaucoup ● Mettre dans un moule à manqué garni d'un papier beurré ● Cuire dans le panier-vapeur de la cocotte-minute, avec deux demi-verres d'eau au fond, 10 minutes.

Marie-Martine

8, rue de Sèvres - BAB. 18-44

Collection Printemps-Eté

COURRIER

« L'EXPRESS »

91, *Champs-Elysées, Paris* (8)
Téléphone : *ELYsées* 88 - 61

DIRECTION :
Françoise GIROUD
J.-J. SERVAN-SCHREIBER

REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES : Pierre VIANSSON-PONTE, Jean DANIEL

ACTUALITES : Sylvain ZEGEL

PARIS EN PARLE : Jean-Pierre VIVET

LETTRES : François ERVAL

PAGES AU FEMININ : Christiane COBLENCE

SEC. DE REDACTION : Robert NAMIA

REDACTION :

Michel BOSQUET, K.-S. KAROL, J.-F. CHABRUN, Djenane CHAPPAT, Madeleine CHAPSAL, André DIEBOLD, André GOBERT, Léone GEORGES-PICOT, Claude KRIEF, Serge LAFAURIE, Thomas LENOIR, Michèle MANCEAUX, Liliane MARQUAND, Evelyne REYRE, Anne-Marie de VILAINE.

COLLABORATEURS :

Robert BARRAT, Jean BLOCH-MICHEL, J.-L. BORY, Michel DESBRUERE, Jean DUVIGNAUD, Antoine GOLEA, Alfred GROSSER, Dorel HANDMAN, René HERICOTTE, Robert KANTERS, René LEIBOWITZ, Georges LESER, Clara MALRAUX, Raymond THEVENIN, Gabriel VENAISSIN.

DIRECTEUR DE LA REDACTION : Philippe GRUMBACH

Dialogue entre Français moyens

Hier, j'ai été surpris par le raisonnement d'un de mes amis à propos du problème algérien. C'est un garçon de bon sens qui n'est inféodé à aucun parti politique.

— *L'Algérie ? Comprends pas. Nous avons décidé un beau jour d'en faire trois départements français. Et vlan ! Les musulmans, les juifs, les berbères qui sont cinq à six fois, sept fois plus nombreux que les Français habitant l'Algérie, on se passe de leur avis ; c'était sans doute normal dans les temps anciens. Nous avons créé des écoles, une élite a été façonnée par nos soins... Et on est étonné que ces gens poussés par une minorité agissante entendent réviser cette décision arbitraire les intégrant pour l'éternité dans la communauté française.*

Qu'en penses-tu ?

J'ai répondu : « Hum ? Tu prends un bock ? »

Il a continué.

— *Certains répondent que l'Algérie est un mélange de races très différentes à la suite d'invasions successives, et qui ne peuvent avoir acquis un esprit national... C'est un peu simple.*

Souviens-toi des colonies anglaises d'Amérique sous Louis XVI. Elles étaient composées d'émigrés de tous les pays d'Europe, Irlandais, Français, Allemands, Anglais... De vivre ensemble sur la même terre, sous un même ciel, ils ont fini par acquérir un esprit national et ont secoué le joug.

En ce temps-là nous avons trouvé cela très bien et nous leur avons envoyé La Fayette !

Qu'en dis-tu ?

J'ai payé les bocks.

Durandot,
Paris.

Lieutenant en... Indochine

J'ai été, il n'y a pas si longtemps, lieutenant... en Indochine. J'eusse été bien embarrassé, avec les maigres éléments dont je disposais, et dont dispose forcément tout officier dans son secteur de travail limité, de tirer des conclusions aussi formelles des quelques « choses vues » rencontrées sur mon chemin !

Le témoignage de J.-J. Servan-Schreiber est singulièrement trop subjectif dans sa forme actuelle pour emporter la conviction d'un lecteur sans parti pris. C'est de la littérature, de la belle littérature au demeurant, mais l'incisif observateur de la scène politique internationale qu'a été longtemps J.-J. Servan-Schreiber nous avait habitués à plus de rigueur.

Tout au long de la lecture de ce long texte, je n'ai pu m'empêcher de penser que J.-J. Servan-Schreiber s'est emparé avec avidité de tout ce qui pourrait étayer des thèses pré-existantes. Sa conviction sur les efforts de pacification était déjà faite, et l'habile et dramatique juxtaposition qu'il nous brosse entre les musulmans terrorisés et les arrogants justiciers de la colonisation française mérite quelques correctifs. En tout état de cause, la précision et le « fini » du montage rédactionnel qu'est « Lieutenant en Algérie » vont à l'encontre de cette impression de témoignage vécu qu'il semble avoir voulu donner.

Dr M. Salomon,
Paris.

Un lecteur « fasciste »

Bien que faisant partie de la catégorie politique que vous appelez du nom de « fasciste », je me permets de vous écrire.

(...) Je lis votre hebdomadaire depuis le début (ainsi que le quotidien l'année dernière) j'ai relevé dans chaque compte rendu des bagarres stupides du samedi au quartier Latin des interprétations tendancieuses et même des faits inexacts !

En effet, il leur semble naturel — à eux, bons démocrates — que la vente de « l'Humanité » ou de « Nouvelle Gauche » puisse s'effectuer en paix, alors que le seul fait pour un modéré de vendre « France Indépendante » constitue une provocation !

Mais alors, il faut désespérer de l'intelligence française, si au temple de la culture qu'est la Sorbonne seule la presse immonde et stupide de M. Duclos est admise.

(...) Vous avez pu remarquer que je ne fais allusion qu'aux vendeurs de « l'Huma ». En effet, les radicaux qui condamnent ces stupides bagarres (tout comme nous) ne sont pas organisés en troupes de choc munies de planches à clous rouillés comme leurs « alliés » (...)

Henri Cisse,
Etudiant.
Paris.

Recherche d'une doctrine

(...) J'ai un peu l'impression que vous en êtes à une phase d'échanges entre gens de bonne volonté, qui constatent l'identité de leurs réactions devant les problèmes actuels, mais qui éprouveront bien des difficultés à se mettre d'accord pour définir une politique qui ne soit pas seulement faite de solutions aux problèmes en cours, qui dépasse le stade de l'empirisme. En un mot, le courant politique que vous représentez manque d'une philosophie politique, absence d'options fondamentales. Cette absence était visible lors du dialogue entre différentes personnalités, Mauriac, André Philip, que vous aviez réunies. Cette doctrine ne s'improvise pas du jour au lendemain, elle est le résultat d'une longue et laborieuse recherche, qui n'est d'ailleurs jamais terminée, sinon le dogmatisme commence.

Je souhaite que vous vous engagiez le plus rapidement possible dans cette voie qui ne peut qu'apporter de la clarté dans les relations que nous serons amenés à avoir pour faire face à une situation dont le malaise qui règne dans l'armée, le parti radical, la S.F.I.O. et le parti communiste montre qu'elle sera terriblement confuse et ne correspondra plus au schéma traditionnel de la droite et de la gauche (...).

A. Perrier,
Saint-Etienne.

Celles qui ne « travaillent pas »

Au chapitre « Révolution et Réfrigération à crédit » « L'Express » a posé cette question qui me choque profondément :

« Une certaine austérité ne serait-elle pas préférable ?

Le sort des femmes qui ne travaillent pas n'a-t-il donc aucune importance ?

Pourtant elles totalisent annuellement 46 milliards d'heures de travail alors que la population active (hommes et femmes) n'atteint que 42 milliards.

Ces femmes ne connaissent pas la semaine de 40 heures (60 heures au moins) et lorsqu'il est possible d'améliorer leurs conditions de travail vous pensez tout de suite « austérité » : la question ne devrait même pas se poser.

Les appareils ménagers n'apportent pas seulement le confort mais avant tout le repos, le simple repos auquel tout travailleur aspire et a droit.

(...) Quant aux femmes qui sont obligées de travailler au dehors et dans la maison, je m'abstiens d'en parler — leur condition n'a pas de nom.

Mme J. de la Taille,
Paris.

Le problème Speidel

(...) Jean-Marie Domenach a remarquablement rendu au problème Speidel ses dimensions exactes. Il est un des rares qui aient su exprimer ce que beaucoup d'entre nous ressentent : ce n'est pas ce cas particulier qui est important, mais le contexte dans lequel se recrée actuellement une Europe où la France manque de puissance pour affirmer sa volonté.

C'est pourquoi, bien que résistant, je ne m'associerai pas aux mouvements qui s'élèvent actuellement contre la nomination du général allemand.

J. L.,
Lyon.

Crédits pour les chercheurs

Un certain nombre d'organisations d'enseignants, chercheurs et techniciens de la Recherche scientifique, appartenant aux différents syndicats, nous ont fait parvenir des motions et des résolutions votées par leurs organisations à l'occasion du débat qui s'est déroulé à l'Assemblée nationale, sur leurs crédits et leur statut.

Ainsi, les professeurs du Muséum d'Histoire naturelle attirent l'attention sur :

« 1° *Le déclassement du personnel de l'Enseignement supérieur et de la Recherche scientifique par rapport à celui des secteurs privés et semi-publics ;*

« 2° *L'exode des chercheurs scientifiques de l'Etat vers ces secteurs ;*

« 3° *Le retard que prend la France dans le domaine de la recherche, faute pour l'opinion publique de connaître réellement les besoins du pays et pour le gouvernement de pratiquer une politique cohérente...* »

Les membres du personnel, toutes catégories, du Laboratoire Curie et d'Orsay, en grève le 7 mars, réunis en assemblée générale, ont adopté une résolution formulant en douze points leurs revendications.

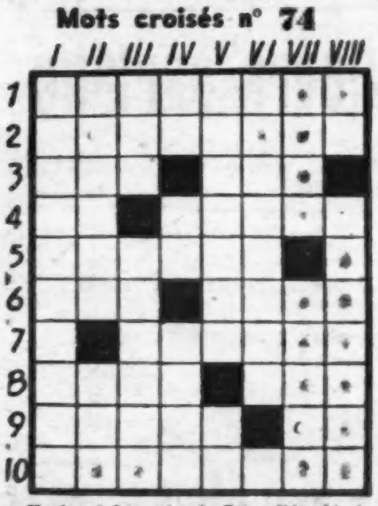
Dans un appel, les membres de l'Enseignement supérieur du Muséum d'Histoire naturelle, le Syndicat national de l'Enseignement supérieur et le Syndicat national de la recherche scientifique (F.E.N.), le Syndicat autonome des Assistants et le Syndicat général de l'Education nationale (Enseignement supérieur) dénoncent :

« *Les procédés qui consistent à entretenir la confusion dans l'esprit de l'opinion publique en présentant comme acquis des avantages inexistants et en donnant une large publicité à des milliards fictivement attribués.*

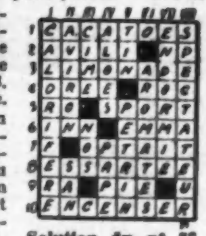
« *Ils tiennent à rappeler que les plus extrêmes patiences finissent par se lasser et que de plus longs atermoiements ne pourraient qu'entraîner un arrêt de travail total et illimité de tous les enseignants et chercheurs s'il était démontré que c'est là le seul moyen pour que des revendications pleinement légitimes soient satisfaites et qu'enfin soient tenues les promesses faites.* »

M. Pierre Frémont, 22 bis, rue Gambetta à Dieppe (S.-M.), nous prie de signaler à nos lecteurs habitant cette ville qu'il a constitué un « Club des Amis de « L'Express ».

Mots croisés n° 74



Horizontalement : 1. Pour l'Académie, c'est une pointe. — 2. Déesse du ciel, vénérée par divers peuples d'Orient. — 3. Rare, près de la bonde. Grande, au sud du Texas. — 4. S'entend de la Californie à la Terre de Feu. S'accompagne parfois d'une imaginaire suture des lèvres. — 5. En contact avec un petit palais. — 6. Fut favorable à Bernadotte. Entoura Suse. — 7. Aucune femme ne désire son collier. — 8. Sorti de l'Eglise. Ce qui reste d'un administrateur pour les usagers parisiens du téléphone. — 9. En chanson, se prévoit leur nouvel épanouissement. Précède un pluriel. — 10. Pour l'impatient, ce peut être cinq minutes.



Solution du n° 73

Verticalement : I. Désignation peu courtoise pour des gens de maison. — II. Nouvelles résidences, pour ceux qui ont déménagé. Tienne. — III. Titre abrégé. Une famille royale y fit un séjour dépourvu de confort. — IV. En épelant, implique un débit. Avant chemin, temps, laine, voix et d'autres encore. Alimente un cours que la chanson dit bleu. — V. Pas dans la ligne. Apparenté à l'or, sans avoir son éclat. — VI. Lourde charge pour certaine graminacée. — VII. Comme avant. Sa maison manque un peu de sorties. — VIII. Précède souvent un bien. Prépare du travail pour la moissonneuse-lieuse.

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS

700 francs la ligne (plus taxes 8,52 %)
minimum 5 lignes (encadrées) sont reçues 37, Champs-Elysées.

PROPRIÉTÉS

RECHERCHONS POUR ACHAT **PROPRIETES** rapport et agrément
LAGRANGE, 34, rue Pasquier - PARIS

A vendre **PROPRIETE** 5 pièces, baie du Mont Saint-Michel, 1.000 m2, excellent état. 600 mètres bord de mer. Prix intéressant. Ecrire L'EXPRESS n° 128. 37, Champs-Elysées - Paris-8e.

FONTAINEBLEAU
Magnifique propriété 7.000 m. Parc. Villa gd luxe 12 p., c., 3 s. b. tennis, gar. pav. garde 2 log. Px élevé. LAGRANGE rue Pasquier, ANJ. 77-65

APPARTEMENTS (Ventes)

NEUILLY MAILLOT 6 pièces
Tout confort Stand. 200 m2
2 bains - DOUX - KLE. : 16-62

APPARTEMENTS (Échanges)

Je cherche APPARTEMENT 5-6 p. confort 8e arr. ou limitrophe, hab. ou mixte. J'ai à offrir appart. 5 pièces confort toute propriété sur boulevard 10e arr. Toutes propositions m'intéressent. Ecrire HENRI, 16, bd de Strasbourg ou tél. ANJ. 94-00

DIVERS

Prenons à notre charge fourniture matériel et fond de roulement permettant obtenir rendement maximum

VOTRE BOUTIQUE

si bien placée dans rue commerçante

Ecrire n° 463 L'EXPRESS, 37, Ch.-Elysées-8e

CHAMPAGNE — Maison fondée en 1869 — EPERNAY
G.H. Martel & Co
Recherchons Agents sérieux et actifs pour Région Parisienne, Bretagne et Côte-d'Azur notamment

OFFRES D'EMPLOIS (Cadres)

Importante Société Industrielle recherche
INGENIEUR A.-et-M.
ou formation équivalente pour services développements ou fabrications matériel électronique. Envoyer curriculum vitae au n° 903, PUBLYNOR, 2, square d'Aquitaine - PARIS (19e)

Importante Société Industrielle Paris recherche
INGENIEURS
radio-électriciens, 2 ou 3 ans expérience industrielle ou U.H.F., pour laboratoires d'études. Envoyer curriculum vitae au n° 904, PUBLYNOR, 2, square d'Aquitaine - PARIS (19e)

Importante Société Industrielle recherche
INGENIEURS 25-30 ans
(Gdes Ec.) pour problèmes investissements. Env. C.V. à O.P.P. n° 933, 12, r. Isly-8e qui transm.

Importante Société Industrielle recherche
INGENIEURS de Direction
pr gérance d'ordres. Expér. radio-électr. Env.C.V. à O.P.P. n° 932, 12, r. de l'Isly-8e qui transm.

Importante Société Industrielle recherche
INGENIEURS radio-électriciens
acheteurs. Envoyer C. V. à O.P.P. n° 931, 12, rue de l'Isly (8e) qui transmettra

Importante Société Parisienne recherche
INGENIEURS
radio-électr. (Supelec, Télécomm., Bordeaux, Toulouse) pr lab. d'études et serv. essais. Env. C.V. à O.P.P. n° 934, 12, r. Isly, Paris-8e qui transm.

REPETITEUR
demandé pour un élève 8e classique. Ecrire HAVAS 1983/590 rue Vivienne, 17

DEMANDES D'EMPLOI

SECRETAIRE rapide et expérimentée cherche tous manuscrits à dactylographier
Ecrire journal n° 469 - 37, Champs-Elysées

FONDS DE COMMERCE

GRANDES MARQUES
ALIMENTAIRES
EXCLUSIVITE
pour 3 départements.
Clientèle grossistes seulement.
Marchandises en dépôt.
Affaire tenue 20 ans par cédant
Rapport 8 millions.
Il faut disposer 15 millions.
Appartement 5 pièces
AIGUIER 6, boulevard de Strasbourg BOT. 18-33

L'HOMME LIVRÉ A L'HOMME

par François MAURIAC *de l'Académie française*

Cher Pierre-Henri Simon,

CE petit livre (1) que je reçois de vous me cause autant de peine qu'il me donne de consolation. Ce qu'il porte en pleine lumière est a la lettre intolérable, mais j'admire qu'un Français et qu'un chrétien l'ait écrit. Il y a bien des sortes de courage. Mettre tout un peuple en face de ce que quelques-uns commettent en son nom exige une force d'âme singulière. J'ose croire que vous avez couru sans hésitation le risque de scandaliser des importants, qui peut-être vous en feront souvenir à certains tournants de votre carrière. La tentation de vous taire, vous l'avez sans doute ressentie, et je sais ce qui vous l'inspirait : elle a dû se fortifier en vous d'un scrupule que je connais bien et que nous serions misérables de ne pas éprouver : ce n'est pas à un fils de témoigner contre sa mère, songeons-nous, et si elle est assaillie par des ennemis, ce n'est pas à lui de leur fournir ces armes horribles.

Voilà où doit se situer pour vous le débat. Je ne m'étonne guère, vous connaissant, que vous l'ayez tranché comme vous avez fait. « Nous ne pouvons pas ne pas parler ! » La réponse de l'apôtre pourrait certes suffire au croyant que vous êtes. Au centre de toute vie chrétienne, il y a un homme lié au poteau et dont la cohorte s'amuse. Mais vous n'avez pas à persuader les seuls chrétiens. Ce livre contre la torture, qui vous a été dicté par votre conscience, l'a été aussi par votre raison. Vous n'avez pas cru, en l'écrivant et en le publiant, porter des coups à la France, mais au contraire la servir, et même lui rendre le seul service qui dépende encore de nous dans une conjoncture atroce.

☆

PARLER ou nous taire, nous n'avons plus le choix. Voilà ce dont la raison d'abord nous impose l'évidence. Cent mille rappelés sont revenus. Cent mille témoins se confient à voix basse, ou parlent ouvertement, ou se taisent. Mais certains silences pèsent plus lourd que tous les mots. L'horrible « gerbe de faits » que vous avez réunie, qui d'entre nous n'en possède l'équivalent ? Vous êtes donc assuré, quoi qu'il advienne, de n'avoir rien divulgué qui ne soit connu, ou au moment de l'être.

Vous avez renoncé, il est vrai, à la facilité de nier. Un démenti répond à tout : « N'avouez jamais ! » Beaucoup jugent que cela vaut plus encore pour les nations que pour les individus. Eh bien, non ! Machiavel lui-même vous approuverait d'avoir écrit ce livre, s'il est vrai, comme nous en avons encore eu la preuve à l'O.N.U., que le plus important pour la France est de sauvegarder l'idée que les peuples se font d'elle, et que les chances de maintenir le lien qui nous unit à l'Algérie, tient à cette protestation, qui s'amplifie chaque jour, des élites intellectuelles et spirituelles :

Seules, elles empêchent encore les tortionnaires de détruire les traits de ce visage adoré malgré tout :

O noble France enfin surgie !
O Robe blanche après l'orgie !

☆

IL n'empêche que vous avez eu raison de n'avoir point cédé à l'éloquence, d'avoir parlé raisonnablement de ces choses dont la déraison est pourtant ce qui d'abord confond l'esprit : les événements, tels qu'ils se déroulent, par exemple, dans le récit de Jean-Jacques Servan-Schreiber, constituent une histoire de fou. Que dis-je ? c'est pire que l'histoire d'idiot dont Macbeth disait qu'elle est pleine de fracas et de furie et qu'elle ne signifie rien — histoire qui échappe évidemment aux hommes et qui n'est plus pensée par personne.

Nous ne sommes pas plus noirs que les autres. La guerre de partisans, qui nous est imposée, la guerre d'une armée contre un peuple ne relève pas des lois traditionnelles, ni du code qui réglait les conflits entre nations civilisées. La guerre de partisans est féroce par essence et nous n'y changerons rien, aussi longtemps qu'il nous faudra la soutenir. Cela se définit d'un mot : elle livre les uns aux autres des hommes qu'aucune convention ne protège plus.

☆

IL n'est rien de pire que l'homme livré à l'homme en dehors des règles du jeu. Inutile d'invoquer la « socialisation de l'être humain ». Le commissaire au service du dictateur, quel qu'il soit, a perfectionné les méthodes pour tirer de l'individu désarmé son dernier secret ? Mais quoi ! s'il y a une vérité dont je ne doute plus aujourd'hui, c'est qu'aucun peuple n'est plus féroce que l'autre, quels que soient les régimes qu'ils subissent et que la chose au monde la mieux partagée n'est pas le bon sens ; c'est la cruauté. Il existe divers styles de cruauté selon les époques : le style espagnol ou l'allemand, ou le russe, frappent plus que le nôtre ; la dictature les a renouvelés ; et celui de certaines tribus du Maghreb paraît de tous le plus sauvage. Mais le fond demeure commun. Et pour se manifester chez les peuples chrétiens, il n'a pas attendu Hitler ni Staline.

En août 1936, Simone Weil prit le train pour Barcelone. Elle allait se battre du côté du peuple, comme on le pense. Ce qu'elle vit l'accabla. Elle vit, entre autres horreurs, fusiller un enfant de quinze ans. Hélas ! vous racontez une histoire du même ordre, mais pire, car il y a loin de fusiller à torturer. « Lorsque les autorités temporelles et spirituelles, écrivait Simone Weil à Georges Bernanos, ont mis une catégorie d'êtres humains en dehors de ceux dont la vie a un prix, il n'est rien de plus naturel à l'homme que de tuer. Il y a là un entraînement, une ivresse à laquelle il est impossible de résister sans une force d'âme qu'il me faut bien croire exceptionnelle, puisque je ne l'ai rencontrée nulle part. »

☆

IL n'est rien de plus naturel à l'homme que de tuer, surtout dans une guerre civile où deux idéologies antagonistes sont aux prises et deux classes sociales, comme dans la guerre espagnole, mais plus encore lorsque la passion raciste entre en jeu : c'est elle qui donne au conflit algérien ce caractère de férocité. Rien de plus naturel à l'homme que de tuer, si ce n'est de torturer, voilà ce dont il faut convenir ; l'homme torture d'abord par nécessité, pour être renseigné — et c'est l'excuse du policier avant d'être celle du soldat — mais finalement, quand joue la haine raciale, il torture par plaisir et, à la lettre, par jeu : une mitraillette, aux mains d'un garçon de vingt ans, risque toujours de ressusciter en lui un petit fauve pareil à ceux que je vois se poursuivre et se battre sur le trottoir, avec des hurlements : préfiguration, peut-être, de ce que dans dix ans un ministre socialiste exigera d'eux.

☆

CHER Pierre-Henri Simon, des habiles vont vous souffler : « Quel idiot vous êtes d'attirer l'attention sur ce que les honnêtes gens ont toujours pris soin d'ignorer ! Plus la police montre de zèle, meilleure elle est. Croyez-vous qu'il existe une méthode humaine et une autre qui ne l'est pas, pour mater une rébellion et pour forcer à parler des gens résolus à se taire ? Le régime démocratique oblige nos hommes d'Etat à tenir des propos, la main sur le cœur. Feignez, comme nous, de croire ce qu'ils disent et sachez fermer les yeux sur ce qu'ils font. »

Voilà ce que penseront certains de vos lecteurs qui, même de leur point de vue, ont tort : sans le sel de la terre, tout aurait déjà péri et eux avec. Mais le sel ne fait pas défaut. Plus de Français vous ressemblent qu'on ne le croirait à lire leurs journaux, à observer ceux d'entre eux qui font profession en politique d'être socialistes ou chrétiens, ou les deux. Si Dreyfus aujourd'hui était à l'île du Diable, la meute de ceux qui hurleraient à mort contre lui comprendrait beaucoup moins de chrétiens qu'il y a soixante ans. Tout compte fait, la belle époque, c'est peut-être la nôtre. Je vous laisse, cher Pierre-Henri Simon, sur cette pensée consolante.

F. M.

(Copyright « L'Express ».)

(1) « Contre la torture », Editions du Seuil.

HERVÉ RICHARD
27, CHAMPS-ELYSÉES. OUVERT LE LUNDI.
1ère vision : collection nouvelle.
COSTUMES SUR MESURES : 32.000 F
COSTUMES PRÊT-A-PORTER HR : 22.500 F
Actuellement 3 avantages :
1 PRIX SPÉCIAUX « PREMIÈRE VISION »
2 SÉLECTION EXTRAORDINAIRE DE TISSUS ANGLAIS
3 FINITIONS EXCEPTIONNELLES

Voici comment vous assurer une réception toujours parfaite

PHOTO INTERCONTINENTALE

Les appareils LA VOIX DE SON MAITRE existent en coffret et console grand écran type 43 cm. et écran géant type 54 cm.

4 QUESTIONS A VOUS POSER AVANT D'ACHETER UN POSTE DE TÉLÉVISION
- Etes-vous près ou loin de l'émetteur ?
- Voulez-vous un grand écran ou un écran géant ?
- Désirez-vous un coffret ou un meuble ?
- De quels émetteurs dépendez-vous ?

Il y a chaque fois, un téléviseur multicanaux LA VOIX DE SON MAITRE qui correspond exactement à vos besoins.

LES APPAREILS LA VOIX DE SON MAITRE ONT 10 ANS D'AVANCE
- Triple contrôle automatique de
  - stabilité horizontale (A.F.C.)
  - volume sonore (A.V.C.)
  - contraste de l'image (A.G.C.)
- Prise pick-up Haute-fidélité.

La Voix de son Maître
PATHÉ MARCONI

NOTE IMPORTANTE : Il existe un modèle TRI-STANDARD qui permet de recevoir, dans certaines régions, les stations 819 lignes : France, Belgique, Luxembourg, Monte-Carlo et 625 lignes : Allemagne, Suisse, Italie.